



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Special
Senate Committee on*

Anti-terrorism

Chair:
The Honourable HUGH SEGAL

Monday, June 7, 2010

Issue No. 2

Second meeting on:
The study on matters relating to anti-terrorism

WITNESSES:
(*See back cover*)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial spécial sur l'*

Antiterrorisme

Président :
L'honorable HUGH SEGAL

Le lundi 7 juin 2010

Fascicule n° 2

Deuxième réunion concernant :
L'étude sur les questions relatives à l'antiterrorisme

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

THE SPECIAL SENATE COMMITTEE ON
ANTI-TERRORISM

The Honourable Hugh Segal, *Chair*

The Honourable Serge Joyal, P.C., *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif) Furey Jaffer	Marshall Nolin Smith, P.C. Tkachuk Wallin
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	

* Ex officio members
(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL SPÉCIAL SUR
L'ANTITERRORISME

Président : L'honorable Hugh Segal

Vice-président : L'honorable Serge Joyal, C.P.

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif) Furey Jaffer	Marshall Nolin Smith, C.P. Tkachuk Wallin
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	

* Membres d'office
(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, June 7, 2010
(3)

[*English*]

The Special Senate Committee on Anti-terrorism met at 1:03 p.m. this day, in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Hugh Segal, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Furey, Jaffer, Joyal, P.C., Marshall, Nolin, Segal, Smith, P.C., Tkachuk and Wallin (9).

In attendance: Dominique Valiquet and Jennifer Bird, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, May 27, 2010, the committee continued its examination on matters relating to anti-terrorism. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Mackenzie Institute:

John Thompson, President.

As individuals:

Wesley Wark, Professor, Munk School of Global Affairs, University of Toronto;

Jez Littlewood, Director, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University.

The chair made an opening statement.

Mr. Thompson, Mr. Wesley and Mr. Littlewood each made a statement and answered questions.

At 3:39 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Barbara Reynolds

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le lundi 7 juin 2010
(3)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial spécial sur l'antiterrorisme se réunit aujourd'hui, à 13 h 3, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Hugh Segal (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Furey, Jaffer, Joyal, C.P., Marshall, Nolin, Segal, Smith, C.P., Tkachuk et Wallin (9).

Également présents : Dominique Valiquet et Jennifer Bird, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 mai 2010, le comité poursuit son étude sur les questions relatives à l'antiterrorisme. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Mackenzie Institute :

John Thompson, président.

À titre personnel :

Wesley Wark, professeur, Munk School of Global Affairs, Université de Toronto;

Jez Littlewood, directeur, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Université Carleton.

Le président ouvre la séance.

MM. Thompson, Wesley et Littlewood font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 15 h 39, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, June 7, 2010

The Special Senate Committee on Anti-terrorism met this day at 1:03 p.m. to examine matters relating to anti-terrorism (topic: current status of terrorism: the Canadian threat environment).

Senator Hugh Segal (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, this is the third meeting of the Special Senate Committee on Anti-terrorism of the Third Session of the Fortieth Parliament.

As we await either Bill S-7 from the Senate or Bill C-17 from the House of Commons, we continue our inquiry into the changing nature of the terrorist threat in Canada. Honourable senators will recall that when we met last week, we heard from the Canadian Security Intelligence Service, the Integrated Threat Assessment Centre, the Royal Canadian Mounted Police and the Department of National Defence Intelligence Production.

Today, we are fortunate to have three experts on terrorist matters that have agreed to share their insights. Speaking on behalf of the Mackenzie Institute is John Thompson who, prior to his time with the institute, was involved with the Canadian Institute of Strategic Studies and was a former officer of the Canadian Forces involved in the intelligence service.

Mr. Thompson will be followed by Wesley Wark, who is a professor at the Munk School of Global Affairs at the University of Toronto. He is past president of the Canadian Association for Security and Intelligence Studies. He is a past member of the Prime Minister's Advisory Council on National Security, having served under two different administrations. Mr. Wark continues to serve on the Canada Border Services Advisory Committee. He is widely published on security and terrorist issues.

A third witness has yet to arrive. If he arrives, I will introduce him formally to honourable senators. Without further delay, I will call upon Mr. Thompson. Our guests have agreed to make 10-minute opening statements and then we will open the meeting for questions.

John Thompson, President, Mackenzie Institute: Good afternoon, honourable senators. Thank you for the opportunity to speak to you about terrorism. I studied issues related to organized violence all my adult life. I have had a special interest in terrorism since 1985. I realize that the more I learn, the less I know. Every time I answer one question, two more pop up.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 7 juin 2010

Le Comité sénatorial spécial sur l'antiterrorisme se réunit aujourd'hui, à 13 h 3, pour étudier des questions relatives à l'antiterrorisme (sujet : le contexte actuel du terrorisme — la menace terroriste dans l'environnement canadien).

Le sénateur Hugh Segal (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, il s'agit de la troisième réunion du Comité sénatorial spécial sur l'antiterrorisme de la troisième session de la 40^e législature.

Alors que nous attendons soit le projet de loi S-7 provenant du Sénat, soit le projet de loi C-17 provenant de la Chambre des communes, nous poursuivons notre étude sur la nature en constante évolution de la menace terroriste au Canada. Les honorables sénateurs se rappelleront que, quand nous nous sommes rencontrés la semaine dernière, nous avons entendu les témoignages de représentants du Service canadien du renseignement de sécurité, du Centre intégré d'évaluation des menaces, de la Gendarmerie royale du Canada et de la Direction générale de la production du renseignement du ministère de la Défense nationale.

Aujourd'hui, nous avons la chance d'accueillir parmi nous trois experts en matière de terrorisme qui ont accepté de nous communiquer leurs points de vue. Je vous présente John Thompson, qui s'adressera à nous au nom du Mackenzie Institute; avant de se joindre à l'institut, M. Thompson a travaillé à l'Institut canadien des études stratégiques et il est un ancien officier de renseignement des Forces canadiennes.

M. Thompson sera suivi par Wesley Wark, professeur à la Munk School of Global Affairs de l'Université de Toronto. C'est un ancien président de l'Association canadienne pour les études de renseignement de sécurité. C'est un ancien membre du conseil consultatif sur la sécurité nationale du premier ministre, auquel il a siégé sous deux administrations différentes. M. Wark siège toujours au Comité consultatif de l'Agence des services frontaliers du Canada. C'est un auteur reconnu en matière de sécurité et de terrorisme.

Nous attendons encore l'arrivée d'un troisième témoin. S'il arrive, je le présenterai officiellement aux honorables sénateurs. Sans plus attendre, je donne la parole à M. Thompson. Nos invités ont accepté de présenter des déclarations liminaires de dix minutes, puis nous passerons à une période de questions.

John Thompson, président, Mackenzie Institute : Bon après-midi, honorables sénateurs. Je vous remercie de m'offrir l'occasion de vous parler de terrorisme. Toute ma vie adulte, j'ai étudié les questions relatives à la violence organisée, et je porte un intérêt particulier au terrorisme depuis 1985. Pourtant, je réalise que plus j'en apprend, moins j'en sais à ce sujet. Chaque fois que je trouve la réponse à une question, deux autres surgissent.

There is no satisfactory definition of terrorism for me. The best I can say is that terrorism is a realm with hazy borders that intersects other activities such as protest, warfare, organized crime and, sometimes, governance.

There are two absolute truths about terrorism. First, Mahatma Gandhi, Lech Walesa, Martin Luther King and Nelson Mandela demonstrate that when dealing with a Western nation, even one as repressive as Warsaw Pact Poland or apartheid South Africa, violence is unnecessary in a just cause and moral suasion yields better results. Second, there is always a personal choice involved. Yasser Arafat, Osama bin Laden, Ilich Ramírez Sánchez and Ayman al-Zawahiri — to name but a few examples — were all well educated with well-off fathers. All of them chose terrorism over what could have been highly successful careers. The ideologies that these men represented did not drive them to commit violence. They chose to embrace an ideology that sanctioned violence for them. I ask that you please remember these two points in your work over the coming months.

I was asked to speak to three questions that can be summarized as: what is new; how are we doing; and what can we do better?

In Canada, some things do not change much. We still have extremists of the radical left and right. When terrorism emerges from the first camp, these extremists seldom engage in deadly violence and normally take months to work up to that stage of violence through escalating acts of vandalism. The second camp was shattered into incoherent fragments almost 20 years ago. When violence occurs — and it is rare — it tends to be individual and impulsive.

I am not too worried about idiots like those who firebombed a bank in the Glebe neighbourhood of Ottawa last month. Their technique was amateurish; an attempt to pose as figures of menace was droll. Given their past history, they will likely be caught in a year or two, hopefully, before they manage to kill anyone. They will face tougher penalties than their forbearers. Unfortunately, they will consume a lot of police resources and may cause a lot of property damage before they are caught.

Canada has experienced the impact of other people's war or violence imported from elsewhere. Thomas D'Arcy McGee was shot only a block from here in 1868. Until the 1985 Air India bombing, terrorism arising from immigrant communities was

Je suis d'avis qu'il n'y a pas de définition véritablement satisfaisante de la notion de terrorisme. Le mieux que je puisse dire, c'est que le terrorisme est un domaine dont les frontières floues peuvent entrecouper celles d'autres activités, comme la protestation, la guerre, la criminalité organisée et, parfois, la gouvernance.

Lorsqu'on parle de terrorisme, il y a deux vérités absolues. Premièrement, le mahatma Gandhi, Lech Walesa, Martin Luther King et Nelson Mandela ont démontré que, quand vient le moment d'entrer en relation avec une nation occidentale, même si elle est caractérisée par un régime de répression comme l'était la Pologne du Pacte de Varsovie ou l'Afrique du Sud de l'apartheid, la violence est inutile quand on défend une cause juste, et la persuasion morale donne souvent de meilleurs résultats. Deuxièmement, le terrorisme est toujours une question de choix personnel. Yasser Arafat, Osama ben Laden, Ilich Ramirez Sanchez et Ayman al-Zawahiri — pour n'en nommer que quelques-uns — étaient tous très instruits, et leur père était des hommes nantis. Ils ont tous choisi le terrorisme alors qu'ils auraient probablement pu mener des carrières très prospères. Les idéologies que ces hommes représentent ne les ont pas poussés à la violence : ils ont choisi d'épouser une idéologie qui autorise la violence à leur place. Je vous incite à vous souvenir de ces deux vérités quand vous vous pencherez sur cette question au cours des prochains mois.

On m'a demandé d'aborder trois questions qui peuvent être résumées ainsi : quoi de neuf? Comment nous débrouillons-nous? Comment pouvons-nous faire mieux?

Au Canada, certaines choses ne changent pas tellement. Il y a toujours des extrémistes, tant de la gauche que de la droite. Quand le terrorisme émerge du premier camp, ces extrémistes vont rarement s'engager dans une violence meurtrière et prendront généralement des mois avant d'en arriver à un tel degré de violence, par le truchement d'actes de vandalisme qui iront en s'aggravant. Le deuxième camp a été mis en pièce il y a presque 20 ans, ne laissant derrière lui que des fragments incohérents. Lorsque des actes de violence sont commis — et cela est très rare —, il s'agit généralement d'actes individuels et impulsifs.

Je ne m'inquiète pas trop des imbéciles comme ceux qui ont posé une bombe incendiaire dans une banque du quartier Glebe, à Ottawa, le mois dernier. Leur technique criait à l'amateurisme, et leur tentative de se présenter comme des menaces était comique. Compte tenu de leurs antécédents, ils seront probablement pris d'ici un an ou deux, idéalement avant qu'ils ne parviennent à tuer quelqu'un. Ils devront purger des peines plus dures que leurs prédécesseurs. Malheureusement, il faudra déployer beaucoup de ressources policières pour les retrouver, et ils risquent de causer beaucoup de dommages matériels d'ici à ce qu'on leur mette la main au collet.

Le Canada a subi les répercussions de la guerre ou de la violence des autres importée d'ailleurs. Thomas D'Arcy McGee a été assassiné à un coin de rue d'ici en 1868. Jusqu'à l'attentat à la bombe d'Air India en 1985, le terrorisme issu des collectivités

easily handled. However, both the Babbar Khalsa and Tamil Tigers subsequently proved to be difficult. They are a long way from being wrestled into a manageable situation.

Our real challenge lies with the activists and terrorists within the jihad movement that work toward a humbled western world in a triumphalist Islam. Al Qaeda and the challenge it presented in 2001 was only one aspect of a larger, more complex threat.

There are three points to consider. First, complex 9/11-style terror attacks or attacks with weapons of mass destruction remain a potential threat to Canada and to Canadians overseas. Because we have not seen al Qaeda outside of the Middle East since March 2003 does not mean their threat has receded.

Second, attacks by homegrown terrorists, people who live in Canada and were often raised here, are becoming more numerous. In Western Europe, North America and Australia, almost 200 attacks have been attempted since 9/11. Only two have succeeded: the London subway and Madrid bombings. Approximately 10 per cent to 25 per cent of arrested plotters have been connected to Islam. Radical Islam is the new power ideology, often attracting people who used to be drawn to other creeds.

Third, plots are increasingly uncovered later in the planning cycle, often only a few days before an attack is delivered. Moreover, some attacks have been delivered, but bombs fail to detonate because of inadequate training. The world was lucky with the attempted suicide bombings two weeks after the 7/7 attacks outside a crowded nightclub in London two years ago, the Christmas Day 2009 bombing attempt on a Northwest Airlines flight and at Times Square in New York a few months ago.

How long can our luck hold out? Lone attackers using firearms, knives or cars are becoming more common. News media and police often describe the attackers as psychotic or disturbed individuals, as was the case in the attack in Fort Hood, Texas, last October. Media and police overlook the enabling role radical Islam played in their attacks. We usually have little warning about lone attackers. No terrorist operates independently of an ideology, but not all proponents of radical ideology are terrorists.

By concentrating on the defence against terrorism, almost all Western nations are completely ignoring the political threat posed by the activists in the front organizations for such groups as Wahhabi Da'wa, Tablighi Jamaat, the Muslim Brotherhood and supporters of Hezbollah and Hamas. Because we do not like to

immigrantes était un phénomène facilement géré. Cependant, par la suite, le Babbar Khalsa et les Tigres tamouls se sont révélés plus difficiles à contrôler, et, encore aujourd'hui, nous sommes loin d'avoir cette situation bien en main.

Notre véritable défi reste cependant les activités et les terroristes en lien avec le mouvement jihadiste qui visent à humilier le monde occidental et à mener l'islam à la gloire. Al-Qaïda et les enjeux qui ont émergé en 2001 ne représentaient qu'un aspect d'une menace plus complexe et plus vaste.

Il y a trois éléments à prendre en considération. Premièrement, les attentats terroristes complexes comme ceux du 11 septembre ou les attaques à l'aide d'armes de destruction massive demeurent une éventuelle menace pour le Canada et les Canadiens à l'étranger. Ce n'est pas parce que nous n'avons pas vu Al-Qaïda en dehors du Moyen-Orient depuis mars 2003 que la menace s'amenuise.

Deuxièmement, les attentats commis par des terroristes de l'intérieur, c'est-à-dire des gens qui vivent au Canada et qui ont souvent été élevés ici, sont de plus en plus nombreux. Dans l'Europe de l'Ouest, en Amérique du Nord et en Australie, il y a eu presque 200 attentats depuis le 11 septembre. Seulement deux ont réussi : l'attentat du métro de Londres et les attentats à la bombe de Madrid. On a réussi à établir un lien entre les conspirateurs arrêtés et l'islam dans environ 10 à 25 p. 100 des cas. L'islam radical est la nouvelle idéologie toute-puissante, qui attire souvent des gens qui étaient autrefois attirés vers d'autres croyances.

Troisièmement, les complots sont découverts de plus en plus tard dans le cycle de planification, souvent seulement quelques jours avant la date prévue d'un attentat. Qui plus est, un certain nombre d'attentats ont effectivement eu lieu, mais, dans plusieurs cas, les bombes n'ont pas explosé en raison de l'entraînement déficient des protagonistes. Le monde a été chanceux lors de l'attentat-suicide deux semaines après le 7/7 — l'attentat de Londres — à l'extérieur d'une boîte de nuit bondée de Londres il y a deux ans, l'attentat raté le jour de Noël 2009 sur un vol de la Northwest Airlines et, il y a quelques mois, celui de Times Square à New York.

Combien de temps encore pourrons-nous nous fier à notre bonne étoile? Des attaques isolées, au moyen d'armes à feu, de couteaux ou de voitures, sont de plus en plus fréquentes. Les médias et la police décrivent souvent les agresseurs comme des forcenés ou des psychotiques, comme ça a été le cas lors de l'attentat de Fort Hood, au Texas, en octobre dernier. Les médias et les policiers ont négligé le rôle incitatif que l'islam radical a joué dans ces attaques. Habituellement, nous avons peu, voire aucun avertissement au sujet des attentats isolés. Un terrorisme ne fonctionne pas indépendamment d'une idéologie, mais les partisans d'une idéologie radicale ne sont pas tous des terroristes.

En concentrant leurs efforts sur la défense contre le terrorisme, presque toutes les nations occidentales font complètement fi de la menace politique que représentent les activistes d'organismes de façade comme Wahhabi Dawa, le Tablighi Jamaat, l'Association des Frères musulmans et les partisans du Hezbollah et du Hamas.

think of subversion and political infiltration does not mean we can ignore them. Wishful thinking is no more helpful than relying on luck.

There is a terrible dilemma in counterterrorism. Success means complacency, which equals vulnerability. Right now, we are becoming far too complacent. The resources Canada devotes to counterterrorism are overstrained and the urgency we saw in the months after 9/11 has faded away.

Canada is an under-policed nation. For every 100,000 residents, the French have 366 police officers, the Italians 358, the Germans 305, the British 254 and the Americans 244. Japan and South Korea alike have 197 while Canada has 194 police officers for every 100,000 people. Japan and South Korea are homogeneous societies with a strong habit of social conformity, something not true of Canada.

Most Canadian police forces are strained for resources. Our joint counter task forces are competing for manpower and budgets with other task forces focused on other priorities. An Integrated National Security Enforcement Team, INSET, might be collocated with an Integrated Market Enforcement Team, IMET, and an Integrated Border Enforcement Team, IBET, as well as with counter-organized crime and counter-gang joint task forces. Often, one overworked inspector might wear several hats at once.

When sudden priorities emerge, counter-terror officers are often the first to be drawn off to other functions. Between the Olympics and the G8/G20 summits, many counter-terrorism officers have not been tending their normal tasks for months. In Toronto, police intelligence officers often augment security for visiting dignitaries. The work is important but it is not their counter-terror work. CSIS and the CBSA often face similar problems.

Attempts in the OPP and CBSA to provide counter training for all front-line officers have both run into the same brick wall: not enough money or time.

New intelligence organizations tend to draw mavericks and innovators who love challenges and creative problem solving. While these people can result in early records of success and bring cachet to the group, the organization sometimes then attracts more pedestrian managers and careerists. The second generation tends to be risk averse, and the spirit of innovation and resourcefulness is often slowly choked off.

As Richard Fadden pointed out, there is an accidental cabal of “single-issue NGOs, advocacy journalists and lawyers” that has succeeded in inhibiting our counter terror effectiveness. Some

Ce n'est pas parce que nous n'aimons pas penser à la subversion et à l'infiltration politique que nous pouvons nous permettre d'en faire fi. Les vœux pieux ne sont pas plus utiles que le fait de se fier à sa bonne étoile.

L'antiterrorisme est hanté par un dilemme terrible. Le succès mène à la complaisance, qui entraîne la vulnérabilité. À l'heure actuelle, nous devenons beaucoup trop complaisants. Les ressources que le Canada consacre à la lutte au terrorisme sont surexploitées, et le sentiment d'urgence que nous ressentions pendant les mois qui ont suivi le 11 septembre s'est dissipé.

Le Canada est une nation où les forces policières sont insuffisantes. Pour chaque tranche de 100 000 habitants, la France compte 366 policiers, l'Italie, 358, l'Allemagne, 305, le Royaume-Uni, 254, et les Américains, 244. Le Japon et la Corée du Sud en comptent 197; pendant ce temps, le Canada compte 194 policiers pour chaque tranche de 100 000 habitants. Le Japon et la Corée du Sud sont des sociétés homogènes caractérisées par une forte conformité sociale, ce qui n'est pas vrai au Canada.

La plupart des corps policiers canadiens manquent de ressources. Pour tout ce qui touche aux ressources humaines et financières, nos forces opérationnelles interarmées contre le terrorisme doivent concurrencer d'autres forces opérationnelles dont les priorités sont différentes. Une équipe intégrée de la sécurité nationale — EISN — pourrait être liée à une Équipe intégrée — police des marchés financiers — EIPMF — et une équipe intégrée de la police des frontières — EIPF — ainsi qu'avec des forces opérationnelles interarmées de lutte contre le crime organisé et contre les gangs. Souvent, un inspecteur surmené peut porter plusieurs chapeaux à la fois.

Quand de nouvelles priorités surgissent, les agents chargés de l'antiterrorisme sont souvent les premiers à être affectés à d'autres fonctions. Écartelés entre les Jeux olympiques et les sommets du G8 et du G20, bon nombre d'agents chargés de l'antiterrorisme n'ont pas pu vaquer à leurs tâches normales depuis des mois. À Toronto, les agents du renseignement des forces policières servent souvent de renfort de sécurité lors des visites de dignitaires. C'est un travail important, certes, mais ce n'est pas leur travail de lutte au terrorisme. Le SCRS et l'ASFC sont souvent confrontés à des problèmes similaires.

Les tentatives effectuées par la PPO et l'ASFC pour offrir de la formation en antiterrorisme à tous les agents de première ligne se sont toutes frappées au même obstacle : le manque d'argent ou de temps.

Les nouveaux organismes de renseignement ont tendance à attirer des non-conformistes et des innovateurs qui adorent relever des défis et résoudre des problèmes de manière créative. Au début, cette stratégie entraîne quelques réussites, et ces personnes apportent du cachet au groupe; par la suite, l'organisme peut parfois attirer davantage de gestionnaires dépourvus d'imagination et de carriéristes. La deuxième génération est peu portée à prendre des risques, et l'esprit d'innovation et de débrouillardise finit souvent par être lentement étouffé.

Comme l'a souligné Richard Fadden, des « ONG à priorité unique, des journalistes et des avocats militants » mènent une cabale involontaire qui est parvenue à entraver l'efficacité de nos

may consciously undermine our defences. More do so unconsciously, and some genuinely believe they are doing good. Regardless, affairs such as the Arar inquiry, which never asked the questions it should have, and the debate over our national security certificate detainees, have severely inhibited the ability of police to react proactively or cooperate internationally.

It is true that the Babbar Khalsa and the Tamil Tigers are less of a problem in Canada than they were earlier, but we can claim little credit for this situation. The defeat of their homeland insurgencies and an aging generation of founders are more significant reasons. Moreover, most terrorist groups that finance themselves through organized crime tend to evolve into new organized criminal societies. This is true for the Babbar Khalsa and looks to be true for the Tamil Tigers, as well. Canadian Sikhs and Tamils will continue to be victimized, and our response continues to be inadequate.

How are we doing? As a society, we are not doing well enough and inevitably, there will be a price to pay for that. There is an almost universal belief among front-line police officers and security agents that they might finally receive the resources they need only after Canada experiences a severe attack on our own soil.

The need for more money, training and manpower is obvious. The real challenge for legislators is finding ways to balance our rights and laws with effective means of fighting terrorist groups and their ideology. There must be fast and efficient ways of sharing information between agencies and forces again. Unfortunately, the advantages of the task force system we set up in 2002-04 were almost completely undone by the Arar inquiry. With our shortages of manpower and resources, these efficiencies are desperately needed.

Counterterrorism does not depend only upon intelligence-gathering but also on the proactive use of intelligence to disrupt terrorist activities. This use is particularly true for groups that seek to control entire ethnic communities or those actively recruiting young Canadians. Anything that disrupts them or embarrasses them is community policing; it breaks the militants' hold over a larger community and encourages ordinary people to come forward with information. The Muslim Brotherhood, the Wahhabi Da'wa and other ideological fronts for the jihadist movement are severe threats to our institutions and traditional freedoms, even without terrorist violence.

We must urgently seek methods and techniques to restrict their influence and presence here. I realize this issue is largely, although not completely, outside the mandate of this committee.

activités antiterroristes. Certains chercheront délibérément à miner nos défenses. Un plus grand nombre encore le font de manière inconsciente, et certains sont convaincus de bien faire. Peu importe, des situations comme l'enquête Arar, qui n'a jamais abordé les questions qu'il aurait fallu poser, ainsi que le débat autour des personnes détenues en vertu de certificats de sécurité nationale ont gravement affaibli la capacité des services policiers de réagir de façon proactive ou de coopérer à l'échelle internationale.

Il est vrai que Babbar Khalsa et les Tigres tamouls représentent un problème moins important au Canada qu'auparavant, mais nous ne pouvons pas vraiment nous en attribuer le mérite. C'est plutôt attribuable à la défaite des insurrections dans leur pays et au vieillissement de la génération des fondateurs de ces mouvements. Qui plus est, la plupart des groupes terroristes qui se financent au moyen du crime organisé ont tendance à évoluer pour devenir de nouvelles sociétés criminelles. C'est le cas pour Babbar Khalsa et cela semble également s'avérer pour les Tigres tamouls. Les Sikhs et les Tamouls canadiens continueront d'en être victimes, et notre réaction continue d'être inadéquate.

Comment nous débrouillons-nous? En tant que société, nous n'en faisons pas assez, et, inévitablement, il nous faudra en payer le prix. Presque tous les agents de police et les agents de sécurité de première ligne sont convaincus qu'ils obtiendront peut-être enfin les ressources dont ils ont besoin seulement après que le Canada se sera retrouvé au cœur d'un grave attentat sur son propre territoire.

Le besoin en matière d'argent, de formation et de ressources humaines est manifeste. Le véritable défi pour les législateurs, c'est de trouver l'équilibre entre nos droits et nos lois et les moyens efficaces de mener la lutte aux groupes terroristes et à leur idéologie. Il nous faut trouver un moyen de remettre en place des modes de communication de renseignements rapides et efficaces entre les organismes et les forces. Malheureusement, l'enquête Arar a presque complètement éliminé les avantages du système de forces opérationnelles que nous avons mis en place de 2002 à 2004. À la lumière de notre manque de ressources matérielles et humaines, ces gains sont désespérément nécessaires.

L'antiterrorisme s'appuie non seulement sur la collecte de renseignements, mais également sur leur utilisation proactive afin de perturber les activités terroristes. Cela se révèle particulièrement utile pour lutter contre des groupes dont le but consiste à contrôler des communautés ethniques entières ou de recruter activement de jeunes Canadiens. Tout ce qui les perturbe ou les embarrasse relève des services de police communautaire; cela brise l'emprise que les militants ont sur une grande collectivité et encourage les citoyens ordinaires à divulguer les renseignements qu'ils possèdent. L'Association des Frères musulmans, le Wahhabi Dawa et d'autres organismes de façade idéologique du mouvement jihadiste constituent de graves menaces à nos institutions et à nos libertés traditionnelles, même en l'absence de violence terroriste.

Il nous faut de toute urgence trouver des méthodes et des techniques pour limiter leur influence et leur présence ici. Je comprends toutefois que cet enjeu est largement, sinon entièrement, en dehors du mandat de votre comité.

Whenever I learn an answer in my research on terrorism, I usually find two more questions. Here, you have work to do and, when finished, even more work lies in front of you. That is the nature of counterterrorism.

Wesley Wark, Professor, Munk School of Global Affairs, University of Toronto, as an individual: Thank you for the invitation to appear. I will read a prepared statement. It is an excerpt from the larger statement I sent to your clerk and which I hope will be available to the committee.

The Chair: It has not been distributed because it arrived in only one language. The interpreters have it, so they will be able to translate on a temporary basis.

Mr. Wark: I should add that it arrived only this morning.

I have called this talk "Terrorism: Understanding the Threat and the Response." Elements will inevitably overlap with Mr. Thompson's remarks, but I think we come at these issues from a different perspective.

Terrorism remains a principal national security threat to Canada and will continue to persist as a threat for the foreseeable future. Terrorism poses a demonstrable threat to Canada at home, to Canada's allies both near and far, and to Canada's conception of a stable and peaceful global system. No single vector of this threat must be allowed to obscure the reality that terrorism represents a global challenge to peace, order and good government.

However, Canadians perhaps understandably are inclined to measure the threat as it manifests in our own society. The terrorist threat continues to evolve in our 21st century world. There are currently three principal manifestations of that threat. One comes from the al Qaeda organization's operational core in Pakistan and across the border in Afghanistan. While the United States is engaged in a nine-year-long war with al Qaeda using increasingly sophisticated tools of intelligence, warfare and law enforcement, and while al Qaeda has been seriously damaged in this conflict, it remains alive and dangerous, particularly so long as it enjoys an operational safe haven of sorts and so long as its key leadership, including bin Laden himself and his Egyptian deputy, Ayman al-Zawahiri, remain alive.

The United States, under the Obama administration, has committed itself to a renewed and focused campaign to destroy al Qaeda. The president's counterterrorism advisor, John Brennan, stated in a recent speech: "The United States will disrupt, dismantle and ensure a lasting defeat of al Qaeda and its violent, extremist affiliates."

In my view, achieving that lasting defeat will require the United States to kill or capture al Qaeda's top leadership, maintain consistent kinetic pressure on their fighters, engage in Pakistan

Dès que j'obtiens une réponse dans le cadre de mes recherches sur le terrorisme, habituellement, deux autres questions surgissent. Ici, vous avez du travail à faire, et, quand vous aurez fini, vous en aurez encore plus devant vous. Telle est la nature de l'antiterrorisme.

Wesley Wark, professeur, Munk School of Global Affairs, Université de Toronto, à titre personnel : Je vous remercie de m'avoir invité à comparaître devant vous. Je vais lire une déclaration préparée. Il s'agit d'un extrait d'une déclaration plus longue que j'ai fait parvenir à votre greffière et dont j'espère qu'elle sera mise à la disposition du comité.

Le président : Elle n'a pas été distribuée parce que nous ne l'avons reçue qu'en une seule langue. Elle est entre les mains des interprètes, ils pourront donc en faire une traduction temporaire.

M. Wark : Je devrais ajouter qu'elle n'est arrivée que ce matin.

J'ai intitulé cet exposé « Le terrorisme : Comprendre la menace et la réaction ». Inévitablement, certains éléments chevaucheront certaines des remarques de M. Thompson, mais je pense que nous abordons ces enjeux d'un point de vue différent.

Le terrorisme constitue toujours une des principales menaces à la sécurité nationale du Canada et il demeurera une menace à l'horizon de l'avenir prévisible. Le terrorisme pose une menace démontrable au Canada sur son territoire, aux alliés du Canada, où qu'ils soient, et à la conception canadienne d'un système mondial stable et pacifique. On ne saurait laisser aucun des vecteurs de cette menace masquer la réalité que le terrorisme représente un défi global à la paix, à l'ordre et au bon gouvernement.

Mais les Canadiens, et c'est sans doute compréhensible, ne sont enclins à mesurer la menace qu'en fonction de ses manifestations dans leur propre société. La menace terroriste continue d'évoluer dans notre monde du XXI^e siècle. On observe actuellement trois grandes manifestations de cette menace. L'une vient du noyau opérationnel de l'organisation Al-Qaïda au Pakistan et de l'autre côté de la frontière, en Afghanistan. Même si les États-Unis mènent depuis neuf ans une guerre contre Al-Qaïda, utilisant des outils de collecte de renseignements, de guerre et de maintien de l'ordre de plus en plus perfectionnés, et qu'Al-Qaïda a encaissé de durs coups dans ce conflit, elle demeure vivante et dangereuse, et le restera, notamment, tant qu'elle jouira d'une certaine forme de sanctuaire opérationnel et que ses principaux dirigeants, dont Ben Laden lui-même et son numéro deux égyptien, Ayman al-Zawahiri, seront en vie.

Les États-Unis, sous l'administration Obama, se sont engagés à mener une nouvelle campagne ciblée pour détruire Al-Qaïda. Le conseiller en antiterrorisme du président, John Brennan, a déclaré récemment dans un discours : « Les États-Unis vont perturber et démanteler Al-Qaïda et ses organisations extrémistes violentes affiliées, et veiller à ce qu'ils subissent une défaite durable. »

Selon moi, pour infliger cette défaite durable, les États-Unis devront tuer ou capturer les plus hauts dirigeants d'Al-Qaïda, maintenir une pression cinétique constante sur les combattants de

and Afghanistan to squeeze out the main al Qaeda safe haven, continue to battle their ideology and message, and help other states and societies acquire the means to do the same.

Canada's contribution to this fight against the al Qaeda core has been twofold: One involves our military commitment in Afghanistan since late 2001, and the other involves our efforts to be a good international citizen by subscribing to United Nations and other international anti-terrorism initiatives in such areas as security, efforts to impede terrorist financing and the establishment of strong and effective anti-terrorism laws.

In my view, the Canadian public is not attuned to the idea that Canada itself is at war with al Qaeda. It might have been attuned to the idea briefly, after the shock of the 9/11 attacks. If it was attuned to this idea then, it is no longer. Canada's withdrawal from combat operations in Afghanistan in 2011 will leave the fight against al Qaeda's operational core to others.

I apologize for an op-ed comment at this point, but I cannot resist it. I believe this is a profound strategic mistake and a matter of national shame. Over the coming year, I hope we will seriously rethink our position.

A second manifestation of the threat posed by international terrorism derives from the creation of al Qaeda affiliates. These affiliates are regionally based terrorist groups with sworn links to al Qaeda such that they can be understood as parts of a "bin Laden network," as our Canadian Security Intelligence Service describes it. The creation and evolution of al Qaeda affiliates has been inadequately understood and studied. The affiliates represent an effort by the al Qaeda leadership to use one of the oldest forms of statecraft — alliance building — to its benefit as a force multiplier, as a form of burden-sharing and as a powerful instrument of propaganda and ideological messaging.

Among the current al Qaeda affiliates of greatest concern are al Qaeda in the Arabian Peninsula, the organization behind the Christmas Day "underwear bomber" plot; al Qaeda in the Islamic Maghreb, the organization that kidnapped and held for ransom two senior Canadian diplomats, Robert Fowler and Louis Guay; al Qaeda in Iraq, which continues a murderous campaign to damage the fragile security of the Iraq Republic; and the Al-Shabaab movement in Somalia, about which both Canadian and U.S. authorities have expressed alarm over recruitment practices that seek to build a foreign-fighter cadre from expatriate communities in our two countries. The global campaign against al Qaeda thus has to target both the al Qaeda core and the affiliates. Defeat of one without the other, despite their links, will not suffice.

l'organisation, en découdre au Pakistan et en Afghanistan pour éviscérer son principal sanctuaire, continuer de combattre son idéologie et son message, et aider d'autres États et sociétés à acquérir les moyens d'en faire autant.

La contribution du Canada à cette lutte contre le noyau d'Al-Qaïda a pris deux formes. L'une d'elles est notre engagement militaire en Afghanistan depuis la fin 2001. L'autre porte sur nos efforts que nous déployons afin d'être un bon citoyen international en souscrivant à des initiatives antiterroristes des Nations Unies et à d'autres initiatives internationales dans des domaines comme la sécurité, des mesures visant à entraver le financement du terrorisme et la mise en œuvre de lois antiterroristes vigoureuses et efficaces.

À mon avis, la population canadienne n'adhère pas à l'idée voulant que le Canada lui-même soit en guerre avec Al-Qaïda. Elle y a peut-être adhéré brièvement, après le choc des attentats du 11 septembre; si elle y a adhéré à ce moment-là, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Le retrait du Canada des opérations de combat en Afghanistan en 2011 laissera à d'autres la lutte contre le noyau opérationnel d'Al-Qaïda.

Je vous demande à l'avance de me pardonner le commentaire éditorial que je ne peux m'empêcher de faire à ce sujet. Je considère cela comme une grave erreur stratégique et un motif de honte pour notre pays, et j'espère qu'au cours de la prochaine année, nous allons sérieusement repenser notre position.

Une deuxième manifestation de la menace posée par le terrorisme international découle de la création d'organisations affiliées à Al-Qaïda — des groupes terroristes implantés dans des régions et qui ont fait le serment d'entretenir des liens avec Al-Qaïda, de sorte qu'on peut voir en eux des membres d'un « réseau de Ben Laden », selon la description qu'en fait notre Service canadien du renseignement de sécurité. La création et l'évolution de groupes affiliés à Al-Qaïda n'ont pas été comprises ni étudiées de manière adéquate. Ces organisations affiliées représentent un effort des dirigeants d'Al-Qaïda d'utiliser un des plus vieux instruments des pouvoirs politiques — la formation d'alliances — à leur avantage comme agent multiplicateur de forces, comme forme de partage des fardeaux et comme puissant instrument de propagande et de diffusion de messages idéologiques.

Parmi les groupes actuellement affiliés à Al-Qaïda qui sont les plus préoccupants, mentionnons : Al-Qaïda dans la péninsule arabe, l'organisation derrière le complot du « bombardier en sous-vêtements » du jour de Noël; Al-Qaïda au Maghreb islamique, l'organisation qui a kidnappé et séquestré en échange d'une rançon deux diplomates canadiens de haut rang, Robert Fowler et Louis Guay; Al-Qaïda en Irak, qui poursuit une campagne meurtrière pour porter atteinte à la sécurité fragile de la république iraquienne; le mouvement Al-Shabab en Somalie, à propos duquel les autorités tant canadiennes qu'américaines ont exprimé leurs inquiétudes en raison de pratiques de recrutement visant à mettre en place un noyau de combattants étrangers provenant de communautés d'expatriés dans nos deux pays. La campagne mondiale contre Al-Qaïda doit donc cibler à la fois le noyau d'Al-Qaïda et ses groupes affiliés — la défaite de l'un sans celle des autres, en dépit des liens qui les unissent, ne suffira pas.

Canada's contribution to this effort against the affiliates will continue to be largely behind the scenes in terms of international intelligence sharing, law enforcement efforts, monitoring of financial flows and the like. Some of these behind the scenes activities were, no doubt, part Canada's efforts to secure the release of Messrs. Fowler and Guay. However, we should not rule out the prospect that in some future circumstances, Canada might find itself needing to call on some more blunt-force instruments to deal with hostage-taking situations or other threats to Canadian persons and interests. This was, after all, why we created the military Joint Task Force 2 in the first place and must be, I assume, one operational justification for its continued expansion and increased levels of financing.

The third dimension of the contemporary terrorism threat is linked only loosely to al Qaeda and its affiliate organizations. This threat is posed by the phenomenon of home-grown terrorism. This phenomenon is one whereby individuals or small cells are radicalized and perceive themselves as adherents of the al Qaeda cause while setting out to engage in terrorist attacks against their own societies or against Western targets more generally. The threat is acknowledged in the most recent CSIS annual report for 2008-09.

Canada has experienced this phenomenon directly in such cases as those of Mohammed Mansour Jabarah, who was transferred and is currently detained in the United States; Momin Khawaja, who was tried and convicted in Canada and sentenced to 14.5 years in 2009; and the so-called Toronto 18 cell. The radicalization phenomenon is transnational and has given rise to concern in a host of Western countries.

U.S. authorities sense a new danger in radicalization leading to homegrown terrorism in their country. Since January 2009, more than 20 individuals have been arrested and charged with terrorism crimes in the United States, most notably Najibullah Zazi, who planned to attack the New York subway system and received training in Pakistan.

Canada has seen no similar uptick in home-grown terrorism, but we must be alive to this potential threat and come to our own determination of its significance. This determination will require our counterterrorism officials and senior policymakers to decide whether they agree with the current American assessment that, in the words of John Brennan, "it is clear that we are now facing a new phase of a terrorist threat."

Judging from recent U.S. official pronouncements, it appears that the United States believes that al Qaeda and its affiliates are adapting their strategy and tactics to suit the current operational and security environment by encouraging pinprick attacks by individuals with little training and whose operational techniques may be less than sophisticated. In part, this change in strategic effort away from carefully planned and heavily invested assaults

La contribution du Canada à cet effort de lutte contre les groupes affiliés va, en grande partie, se poursuivre en coulisse, qu'il s'agisse de communication internationale de renseignements, de mesures d'application de la loi, de la surveillance des flux financiers, et ainsi de suite. Certaines de ces activités en coulisse, ont, sans aucun doute, fait partie des efforts du Canada pour obtenir la libération de MM. Fowler et Guay. Mais nous ne devrions pas écarter la possibilité qu'à un certain moment à l'avenir, le Canada puisse se retrouver avec la nécessité de faire appel à une force plus musclée pour régler des situations de prise d'otages ou d'autres menaces à des citoyens et à des intérêts canadiens — après tout, c'est pour cette raison que nous avons créé la Force opérationnelle interarmées-2 et je présume que cela doit être une justification opérationnelle de la poursuite de son expansion et de l'accroissement de son financement.

La troisième dimension de la menace terroriste contemporaine n'est liée que de manière ténue à Al-Qaïda et à ses organisations affiliées — cette menace est posée par le phénomène du terrorisme d'origine locale, dans lequel des individus ou de petites cellules se radicalisent et se perçoivent comme des disciples de la cause d'Al-Qaïda, et se lancent dans des attentats terroristes contre leurs propres sociétés ou contre des cibles occidentales, de manière plus générale. Cette menace est reconnue dans le plus récent rapport annuel du SCRS pour 2008-2009.

Le Canada a fait l'expérience de ce phénomène, notamment dans les cas de Mohammed Mansour Jabarah — actuellement détenu aux États-Unis —, de Momin Khawaja — jugé et reconnu coupable au Canada, et condamné à une peine de 14,5 ans en 2009 —, et de la cellule dite des 18 de Toronto. Le phénomène de radicalisation est transnational et a suscité des préoccupations dans une foule de pays occidentaux.

Les autorités américaines perçoivent un nouveau danger sous la forme d'une radicalisation qui déboucherait sur un terrorisme plongeant ses racines chez eux. Depuis janvier 2009, plus de 20 individus ont été arrêtés et accusés de crimes terroristes aux États-Unis, notamment Najibullah Zazi, qui avait planifié d'attaquer le métro de New York et qui avait été formé au Pakistan.

Le Canada n'a pas observé d'augmentation similaire du terrorisme d'origine nationale, mais nous devons faire preuve de vigilance devant cette éventuelle menace et en déterminer nous-mêmes l'importance à lui accorder. Il faudrait que nos fonctionnaires et décideurs de haut rang en matière d'antiterrorisme établissent s'ils sont d'accord avec l'évaluation actuelle faite par leurs homologues américains, pour lesquels, selon les termes de John Brennan, « il est clair que nous sommes maintenant aux prises avec une nouvelle phase de la menace terroriste. »

À en juger d'après de récentes déclarations officielles aux États-Unis, il semble que les États-Unis croient qu'Al-Qaïda et ses groupes affiliés sont en train d'adapter leur stratégie et leurs tactiques à l'environnement opérationnel et de sécurité actuel en encourageant des attaques vexatoires menées par individus n'ayant que peu de formation, et dont les techniques opérationnelles ne sont peut-être pas très perfectionnées. Ce

designed to create mass casualties may be a product of the more difficult targets presented by post-9/11 Western states after all their investments in security. In part, it may reflect a belief that al Qaeda, its affiliates and like-minded individuals and groups can inflict great cumulative damage through a succession of small-scale attacks and attempted attacks.

Countries such as Canada must make their investment, while never forgetting their role as allies and as contributors to international security. The elements of good counterterrorism strategy are many and diverse, and my list has seven key features: good intelligence; good law enforcement; good laws; a good legal system; good governance; good policy; and good public education.

I cannot speak about all of these points but I will touch on highlights, from my perspective. We have been required to forge or adapt our institutions and policies in all these areas to meet a post-9/11 security environment. The best news, I believe, emerges out of our efforts to frame national security laws and to test their validity in a democratic setting.

Despite the angst that surrounded the passage of Canada's first antiterrorism legislation in December 2001, in my view, the Anti-terrorism Act has proved workable in complex legal cases such as those involving the prosecution of Momin Khawaja and the Toronto 11, as it now is. The same good news banner, however, cannot be stretched over the Immigration and Refugee Protection Act and, in particular, the working of the security certificate proceedings, which I believe remain troubled and problematic.

The worst news with regard to Canada's domestic counterterrorism strategy and our efforts to adapt to the new security environment comes in the realm of public education. In this realm, Canada is a notable laggard compared to our close allies, and has failed to develop appropriate public education investments and policies to ensure that Canadians are adequately and routinely informed about national security dangers and the role of the government in meeting these dangers.

In my view, successive Canadian governments continue to evince a paternalistic and negative outlook on national security education, shaped by partisan concerns about political fallout, by mistaken assumptions about the alarmist tendencies of the Canadian public, by exaggerative sensitivities regarding national security confidentiality, and by a failure to appreciate the value of strategic thinking.

changement d'orientation stratégique, qui met de côté les attentats soigneusement planifiés nécessitant un investissement lourd conçus dans le but de faire un nombre massif de victimes, pourrait résulter en partie du fait qu'il est plus difficile d'atteindre des cibles dans les États occidentaux après les attentats du 11 septembre, car ils ont beaucoup investi dans la sécurité; il pourrait, en partie aussi, traduire la conviction qu'Al-Qaïda, ses groupes affiliés, et des particuliers et des groupes de tendance similaire, peuvent, cumulativement, faire beaucoup de dégâts au moyen d'une série de petites attaques et de tentatives d'attentats.

Des pays comme le Canada doivent investir, sans jamais oublier leur rôle d'alliés et de contributeurs à la sécurité internationale. Les éléments d'une bonne stratégie antiterroriste sont nombreux et divers, et j'en énumère au moins sept caractéristiques clés dans ma liste : un renseignement de qualité; une application de la loi de qualité; de bonnes lois; un bon régime juridique; une bonne gouvernance; de bonnes politiques; une bonne information destinée à la population.

Je ne peux aborder tous ces aspects, mais je vais vous en décrire les éléments les plus importants, de mon point de vue. Il nous a fallu établir des institutions et des politiques, ou les adapter, dans tous ces domaines afin de faire face à l'environnement de sécurité d'après le 11 septembre. Selon moi, la meilleure nouvelle découle des efforts que nous avons déployés pour façonner des lois en matière de sécurité nationale et pour mettre à l'essai leur validité dans le cadre d'une société démocratique.

Malgré l'appréhension qui a entouré l'adoption de la première loi antiterroriste du Canada en décembre 2001, à mon sens, la Loi antiterroriste s'est révélée applicable dans des affaires juridiques complexes comme celles concernant les poursuites contre Momin Khawaja et les 11 de Toronto, comme on les connaît maintenant. On ne peut toutefois accoler le même jugement positif à la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, et, en particulier, les délibérations entourant le fonctionnement du système de certificats de sécurité demeurent troubles et problématiques.

La pire nouvelle, en ce qui concerne la stratégie antiterroriste intérieure du Canada et les efforts que nous avons déployés pour nous adapter au nouvel environnement de sécurité, provient du domaine de l'information du public. Sur ce plan, le Canada se trouve notablement en queue de peloton comparativement à ses proches alliés; il n'a pas réussi à faire des investissements et à élaborer des politiques appropriées dans le domaine de l'information du public pour faire en sorte que les Canadiens soient adéquatement et régulièrement informés des menaces à la sécurité nationale et du rôle du gouvernement face à celles-ci.

Selon moi, les gouvernements canadiens qui se succèdent continuent de faire preuve d'une attitude paternaliste et négative en matière d'information relative à la sécurité nationale, ce qui tient à des préoccupations partisans et à la crainte de retombées politiques négatives, à des hypothèses erronées au sujet des tendances à l'alarmisme de la population canadienne, à une sensibilité exagérée concernant la confidentialité en matière de sécurité nationale, et à l'incapacité d'apprécier la valeur de la réflexion stratégique.

In between the relative highs of a new legal system and the relative lows of public education stands a terrain of mixed accomplishments, with much work still to be done. We have invested heavily in intelligence capabilities and come to embrace a view that intelligence must be regarded as Canada's first line of defence, thus reversing long-established budgetary and policy outlooks. However, we continue to work, for the most part, with old institutional settings that may not be fully adaptable to current and future requirements.

In my view, we have failed to address adequately two long-standing problems in national security policy in Canada. One is the overinvestment in intelligence collection relative to intelligence assessment. While a number of new intelligence assessment units have sprung up since 9/11, notably the Integrated Threat Assessment Centre, ITAC, and while we have a better-resourced international assessment staff at the Privy Council Office, the question of the overall analytical quality of the Canadian security and intelligence community remains in dispute.

The second problem is the persistence of a policy-making system in which intelligence is not routinely integrated. Intelligence should not be viewed as an exotic and peripheral factor in decision making, but as a central element of knowledgeable policy. That view has to be so for the middle ranks of the bureaucracy, for our senior officials and at the cabinet table.

The reality of a multi-tier terrorist threat environment calls for a distinctive Canadian strategy to address our understanding of the threat in each of its manifestations — al Qaeda core, al Qaeda affiliates and home-grown terrorists — and a policy response geared to each. Our Afghanistan commitment provided an opportunity to enunciate an understanding in policy, which we have not seized upon. The same can be said of the actions of al Qaeda affiliates as they have impacted on Canadian persons and interests, notably in the hostage-taking of Robert Fowler and Louis Guay.

As for the evolution of the threat posed by home-grown terrorism, the Canadian government has remained remarkable silent, leaving its citizens to guess — should they care to do so — as to whether our government shares the view of its American counterpart that we are entering a new phase of terrorism.

No government wishes to be seen as negligent in its national security responsibilities, perhaps the core mandate of any government. No Canadian government since 9/11 can be

Entre les sommets relatifs d'un nouveau système juridique et les bas-fonds relatifs de l'information destinée au public se trouve un espace de réalisations mitigées, où beaucoup reste encore à faire. Nous avons investi massivement dans les capacités en matière de renseignement, et nous en sommes arrivés à la conviction que le renseignement doit être considéré comme étant la première ligne de défense du Canada, ce qui va à l'encontre de politiques et de choix budgétaires établis de longue date. Et pourtant, nous continuons de travailler, dans la majorité des cas, dans de vieux décors institutionnels, qui ne sont peut-être pas complètement adaptables aux exigences d'aujourd'hui et de demain.

Ce à quoi nous ne nous sommes pas bien attaqués, à mon sens, ce sont deux problèmes de longue date qui se posent en matière de politique de la sécurité nationale. Le premier concerne le surinvestissement dans la collecte du renseignement par opposition à l'évaluation du renseignement. Si divers nouveaux services de l'évaluation du renseignement sont apparus depuis le 11 septembre, notamment le Centre intégré d'évaluation des menaces, CIEM, et si nous disposons d'un Bureau de l'évaluation internationale doté de plus grandes ressources au Bureau du Conseil privé, la question de la qualité analytique d'ensemble de la communauté canadienne du renseignement de sécurité continue de ne pas faire l'unanimité.

Le deuxième problème tient à la persistance d'un système de formulation de politiques dans lequel le renseignement n'est pas couramment intégré. Le renseignement devrait être perçu non pas comme étant un facteur exotique et périphérique dans un processus décisionnel, mais comme un élément central d'une politique bien informée. Cela doit être le cas pour les rangs intermédiaires de la bureaucratie, pour nos hauts fonctionnaires et à la table du Cabinet.

La réalité d'un environnement de menaces terroristes à volets multiples appelle une stratégie canadienne distincte en fonction de nos analyses de la menace dans chacune de ses manifestations — noyau d'Al-Qaïda; groupes affiliés à Al-Qaïda; terroristes d'origine nationale — et une réaction stratégique adaptée à chacun de ces volets. Notre engagement en Afghanistan nous a fourni une occasion de formuler une analyse et une politique, occasion que nous n'avons pas saisie. On peut en dire autant des actions des groupes affiliés à Al-Qaïda, dès lors qu'elles ont des incidences sur des citoyens et des intérêts canadiens — notamment dans l'affaire de la prise d'otages de Robert Fowler et de Louis Guay.

Pour ce qui est de l'évolution de la menace posée par le terrorisme d'origine nationale, le gouvernement canadien s'est fait remarquer par son silence, laissant ses citoyens se perdre en conjectures, si tant est qu'ils veuillent le faire, sur le fait de savoir si notre gouvernement partage l'opinion de son homologue américain, selon lequel nous entrons dans une nouvelle phase du terrorisme.

Aucun gouvernement ne souhaite paraître négligent dans l'exécution de ses responsabilités en matière de sécurité nationale — un mandat fondamental, s'il en est un. Depuis

reasonably accused of negligence. The issue is the subtler one of the quality of the work — of how well and how fast we have adapted to the new realities of a post-9/11 security environment.

I believe the main charge against Canada has been that it has been reactive, as opposed to proactive. To move from one to the other will require a new respect of strategic thinking done not only behind closed doors, if it is done there, but also out loud.

The Chair: Thank you very much, Professor Wark. We are also fortunate to hear now from Jez Littlewood, Director, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University. Mr. Littlewood's research focuses on counter-proliferation of weapons of mass destruction, terrorism and homeland security. He brings to this research, experience as an adviser to the counter-proliferation department of the United Kingdom Foreign and Commonwealth Office, as well as work at the Mountbatten Centre for International Studies at the University of Southampton and the Department of War Studies at King's College, London.

Jez Littlewood, Director, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Carleton University, as an individual: Thank you. I apologize to members of committee and fellow witnesses for my late arrival. It is a great honour for me to speak to you this afternoon. Thank you for the invitation. I have offered to the clerk a brief synopsis of my general remarks. I will follow up on Professor Wark's and Mr. Thompson's remarks, most of which would agree, and paint the complexity of the picture.

Terrorism is a complex issue, which makes any anti-terrorism effort equally complex. It is important to recognize that there are different types of terrorism in existence — classic left-wing, right-wing, ethno-nationalist, religiously inspired, and single-issue terrorism — taking place across the globe. The predominance of one or two in each state, or in various regions, can alter our perceptions over time. For example, this month we will see the twenty-fifth anniversary of the bombing of the Air India flight. Islamic-inspired or Islamic-influenced terrorism was not a significant factor in Canadian security terms in 1985. It is today, whereas Sikh- or Khalistani-inspired terrorism is not contemporaneously a significant issue for Canada in security terms, although there are worrying portents in that region.

In considering antiterrorism measures in Canada and among Canada's allies, and those that Canada has or indeed must cooperate with to counter this threat, we must be cognizant of the fact that terrorism is only one of a number of security issues on the agenda of our security and intelligence community.

le 11 septembre, aucun gouvernement canadien ne peut raisonnablement être accusé de négligence. La question, plus subtilement, a à voir avec la qualité du travail — quelles ont été la qualité et la rapidité de notre adaptation aux nouvelles réalités de l'environnement de sécurité après le 11 septembre.

Le principal chef d'accusation formulé contre le Canada est de s'être montré réactif au lieu de proactif. Pour passer de l'un à l'autre, il faudra faire preuve d'un nouveau respect à l'égard de la réflexion stratégique menée non seulement à huis clos, mais aussi sur la place publique.

Le président : Merci beaucoup, professeur Wark. Nous avons également la chance d'entendre maintenant le témoignage de Jez Littlewood, directeur du Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, à l'Université Carleton. Les travaux de recherche de M. Littlewood portent sur la lutte contre la prolifération des armes de destruction massive, le terrorisme et la sécurité intérieure. Ses recherches s'enrichissent de son expérience en tant que conseiller au service de lutte contre la prolifération du Foreign and Commonwealth Office du Royaume-Uni, ainsi que de son travail au Mountbatten Centre for International Studies à l'Université de Southampton et au Department of War Studies du King's College, à Londres.

Jez Littlewood, directeur, Canadian Centre of Intelligence and Security Studies, Université Carleton, à titre personnel : Je vous remercie. Je prie les membres du comité et mes collègues témoins d'excuser mon retard. Je suis très honoré de m'adresser à vous cet après-midi. Je vous remercie de votre invitation. J'ai remis à la greffière un bref résumé de mes commentaires généraux. Je vais poursuivre sur la lancée des commentaires de M. Wark et de M. Thompson — nos opinions convergent pour la plupart — et tenter de dresser un portrait de la situation et d'illustrer sa complexité.

Le terrorisme est un enjeu complexe, ce qui fait en sorte que tout effort antiterroriste doit l'être tout autant. Il est important de reconnaître l'existence de différents types de terrorisme partout sur la terre : les terrorismes traditionnels de gauche et de droite, l'ethnonationalisme, le terrorisme d'inspiration religieuse et le terrorisme dédié à une cause unique. La prédominance d'une ou de deux formes de terrorisme dans chaque État ou dans diverses régions peut modifier notre perception au fil du temps. Par exemple, ce mois-ci, nous commémorerons l'attentat à la bombe du vol d'Air India, perpétré il y a 25 ans. En 1985, le terrorisme d'influence ou d'inspiration islamique n'était pas un facteur important en matière de sécurité au Canada. Il l'est aujourd'hui, alors que le terrorisme d'inspiration sikhe ou khalistanaise n'est pas un enjeu de sécurité important au Canada de nos jours, bien qu'il y ait des signes inquiétants dans cette région.

Au moment d'examiner des mesures antiterroristes au Canada et chez ses alliés ainsi que les mesures que le Canada a déjà mises en place où avec lesquelles il doit coopérer, nous devons tenir compte du fait que le terrorisme n'est que l'un de nombreux enjeux de sécurité qui préoccupent notre collectivité de sécurité et de renseignement.

Other issues, whether the proliferation of weapons of mass destruction or related technology, espionage, foreign political influence, cyber attacks or even economic, demographic or political developments and trends, have to be addressed, countered, monitored and managed by the community as a whole.

I will speak briefly to three general questions raised and provided to me by the committee, bearing in mind that I am not an expert in all of those areas.

The temptation, in terms of how we judge an organization and what has changed over the last ten years, is to seek a single defining method or look for the archetype organization from which Canada faces a threat. Different groups operate in different ways. It is important to consider the level of skill that the group or the members have and make a distinction in the training to which they have had access. This distinction might be the best one between the wannabe terrorists, who are relatively amateurish in their approach, and the trained and experienced terrorists, whom, to date, Canada has been fortunate enough to thwart or suffer direct attacks from, vis-à-vis Islamic-inspired activities. Equally, the motivation might differ by cell or by group. If we assume that general level research in the academic community on terrorism is correct, then taking Louise Richardson's approach, we can look at three general drivers: revenge, renown and seeking of reaction from the community or the government that it attacks.

Terrorism is, of course, a political act. It is situated on a spectrum of political activity and within a spectrum of different types of political violence. Its perpetrators seek political change, even if that change is hidden or unarticulated. One of our problems is working out what that change is. Given the profile of law enforcement and criminal prosecutions, to which my colleagues referred, groups will be, or we can expect them to be, secretive, operate often in a cell structure and deliberately limit their exposure. We should presume that adept groups will aim to operate and plan under the radar and seek to counter any surveillance, whether real or perceived.

We know from past practice that public or large groups can be infiltrated, so secrecy and protection may drive some groups. This secrecy and protection make security and public safety aspects of countering terrorism much more difficult. Whether self-identifying individuals and self-forming groups are trained, as well as how and where they are trained, or whether they are experienced or amateurs constitutes part of the spectrum of activities that we must consider.

L'ensemble de la collectivité doit se pencher sur d'autres enjeux, qu'il s'agisse de la prolifération d'armes de destruction massive ou de technologies connexes, d'espionnage, d'influences politiques étrangères, de cyberattaques, voire de l'évolution des tendances économiques, démographiques ou politiques, et il faut les combattre, les surveiller et les gérer.

Je vais aborder brièvement les trois questions d'ordre général que le comité m'a soumises, tout en tenant compte du fait que je ne suis pas un spécialiste de chacun de ces domaines.

Au moment de porter un jugement sur une organisation et sur les changements qui ont eu lieu au cours des dix dernières années, il est tentant de chercher une méthode unique pour définir la situation ou encore une organisation archétypale qui menace le Canada. Des groupes différents exercent leurs activités de manières différentes. Il est important de prendre en considération le niveau de compétences du groupe ou des membres, et d'établir une distinction entre les diverses formes de formation auxquelles ils ont eu accès. C'est peut-être la meilleure distinction à faire entre les terroristes en herbe, qui adoptent une approche relativement marquée par l'amateurisme, et les terroristes formés et expérimentés qui mènent des activités d'inspiration islamique dont le Canada a jusqu'ici eu la chance de contrecarrer les attentats directs ou encore tout simplement d'en être épargné. De même, la motivation peut être différente d'une cellule ou d'un groupe à l'autre. Si nous présumons de la justesse de la recherche d'ordre général en matière de terrorisme dans le milieu universitaire et que nous adoptons l'approche de Louise Richardson, nous pouvons examiner trois facteurs de motivation d'ordre général : la revanche, la renommée et la recherche d'une réaction de la collectivité ou du gouvernement attaqué.

Bien entendu, le terrorisme est un acte politique. Il se situe le long d'un spectre d'activités politiques et le long d'un spectre de différents types de violence politique. Ses auteurs veulent un changement politique, même si ce dernier est occulte ou qu'il n'est pas formulé. L'un de nos problèmes consiste à déterminer quel est le changement souhaité. Étant donné le profil des activités d'application de la loi et de poursuites criminelles, mentionné par mes collègues, les groupes auront le souci du secret, du moins on peut s'y attendre, exerceront souvent leurs activités dans une structure de cellule et restreindront délibérément leur visibilité. Nous devrions présumer que des groupes d'adeptes chercheront à exercer et à planifier leurs activités sous couvert et à contrer toute forme de surveillance, qu'elle soit réelle ou perçue.

D'après des pratiques passées, nous savons qu'il est possible d'infiltrer des groupes publics ou des groupes de grande taille, de sorte que le souci du secret et de la protection peut être un facteur de motivation pour certains groupes. Ce souci du secret et de la protection rend beaucoup plus difficiles les aspects de la lutte au terrorisme liés à la sécurité et à la sécurité publique. Parmi le spectre d'activités qu'il nous faut envisager, mentionnons la formation de terroristes déclarés et de groupes spontanés, la manière dont ils sont formés, le lieu de cette formation, ou encore s'il s'agit de terroristes amateurs ou expérimentés.

In terms of whether the police and the community have changed the way they have acted over the last decade or so, countering terrorism is a dynamic process. We know of successes from prosecutions and convictions, as well as failures abroad from the occurrence of acts of terrorism. The assumption is that acting for the safety of society involves a shift from awareness and monitoring to gathering evidence that is admissible in court for prosecution. This assumption might be the case in an ideal world. However, we are no longer willing to wait for the bomb. Instead, we seek early intervention of suspected terrorist activity or cells, which, because of the early intervention, results in less evidence available for admissibility in court. In that sense, disruption of terrorist activity might be a sufficient undertaking for elements of our intelligence or security community.

Equally, if we were involved in international links to terrorist groups, it might require the development of different arrangements between Canada and its allies. Sometimes that arrangement might lead to prosecution, the *Khawaja* case being a case in point. In the case of preventive arrests by law enforcement, gathering the necessary admissible evidence might take more time than in normal criminal cases. This point has to be borne in mind. Evidence might not be so clear-cut. Some procedures have been developed as a result of lack of other alternatives available to the community, not necessarily because they are well suited to the task but because they are there and can be turned to deal with an issue. One might say that security certificates are a case in point in this area.

Finally, I turn briefly to other things that Canadian society and others can do. I subscribe to the views of my colleague, Professor Wark. Transparency and knowledge are key issues for me as we move forward to the next decade of activity. Canada as a whole, whether it is the public, the community or parliamentarians, need much greater awareness and knowledge, as well as recognition of the limits and tensions inherent to counterterrorism strategies. I will give a case in point: On April 7 in the Netherlands, the Minister of Justice and the State Secretary for the Interior and Kingdom Relations sent a presentation to the Lower House that outlined a public summary terrorist threat assessment to the Netherlands as of early 2010. There is no comparable document in existence in Canada. Yet, I believe it would be helpful, not only for parliamentarians and the community as a whole but also for the Canadian public, to see a measured, thoughtful public document that states where we believe the threat exists at this time.

We know, for example, that some people have the view that the threat of terrorism has been hyped. For others, the problem is ignorance of the scope and scale of different types of terrorism activity, whether it involves planning a physical attack or

En ce qui concerne le fait de savoir si les forces policières et la collectivité ont changé la manière dont ils agissent au cours de la dernière décennie, la lutte au terrorisme est un processus dynamique. Nous entendons parler des terroristes en raison des poursuites et des condamnations, de même que des échecs à l'étranger de par les actes terroristes perpétrés. L'hypothèse est la suivante. Pour assurer la sécurité de la société, il faut passer de la sensibilisation et de la surveillance à la collecte de renseignements qui sont recevables au tribunal à des fins de poursuites. Dans un monde idéal, cette hypothèse serait peut-être valable. Cependant, nous ne sommes plus disposés à attendre la détonation de la bombe. Nous cherchons plutôt une intervention précoce en cas de soupçon de l'existence d'une cellule terroriste ou de ses activités, ce qui fait en sorte qu'il y a moins d'éléments de preuve recevables devant un tribunal. En ce sens, la perturbation des activités terroristes pourrait se révéler être une entreprise suffisante pour certains éléments de notre collectivité de renseignement ou de sécurité.

De même, si nous nous impliquions dans des liens internationaux avec des groupes terroristes, cela nécessiterait peut-être l'élaboration d'arrangements différents entre le Canada et ses alliés. Parfois, un tel arrangement pourrait mener à une poursuite, comme l'illustre l'affaire *Khawaja*. Il faut tenir compte du fait que, dans le cas d'arrestations préventives à des d'application de la loi, la collecte des éléments de preuve recevables nécessaires pourrait se révéler plus longue que dans le cas d'affaires criminelles normales. Les éléments de preuve ne seront peut-être pas bien définis. Certaines procédures ont été élaborées en raison du manque d'autres solutions pour les collectivités, pas nécessairement parce qu'elles sont bien adaptées à la tâche, parce qu'elles sont là et qu'elles peuvent servir à régler un problème. On pourrait dire que les certificats de sécurité sont un exemple dans ce domaine.

Enfin, j'aborde brièvement les autres choses que la société canadienne et d'autres sociétés peuvent faire. Je souscris au point de vue de mon collègue, M. Wark. Alors que nous nous engageons dans la prochaine décennie d'activités terroristes, j'estime que la transparence et la connaissance sont des enjeux clés. Le Canada dans son ensemble, qu'il s'agisse du public, de la collectivité ou des parlementaires, doit être beaucoup plus sensibilisé et informé, et doit également reconnaître les limites et les tensions inhérentes aux stratégies antiterroristes. Je vais vous donner un exemple : le 7 avril, aux Pays-Bas, le ministre de la Justice et le secrétaire d'État de l'Intérieur et des Relations du Royaume ont fait parvenir une présentation à la chambre basse, laquelle esquissait les grandes lignes d'une évaluation sommaire publique de la menace terroriste depuis le début de 2010. Le Canada ne possède aucun document comparable. Et pourtant, je suis convaincu que cela serait utile, non seulement pour les parlementaires et la collectivité dans son ensemble, mais également pour le public canadien; tous pourraient prendre connaissance d'un document public mesuré et réfléchi qui décrit la nature de la menace à l'heure actuelle.

Par exemple, nous savons que certaines personnes sont du point de vue que la menace terroriste a été montée en épingle. Pour d'autres, c'est l'ignorance de la portée et de l'ampleur des différents types d'activités terroristes qui pose problème, qu'il

financing activities in other countries. As my colleague said, for most Canadians terrorism does not appear to be an issue until it actually happens. Yet, to prevent terrorism and have a successful counterterrorism strategy requires constant effort, which requires resources. The fact of few terrorist incidents in Canada is a positive indicator, but it does not mean that we should necessarily reduce the resources devoted to counterterrorism efforts across the board.

Senator Joyal: Mr. Thompson, Professor Wark and Mr. Littlewood, each of you raised the issue of security certificates. Can you tell us in which aspect you think the procedure, as it stands following the court decision, has jeopardized the tool that security certificates represent?

Mr. Thompson: Do you want any one in particular to answer the question?

Senator Joyal: The three of you seem to be concerned about it so each of you may comment.

Mr. Thompson: The point is that the debate was one-sided, for the most part. We heard from the lawyers and the activist community. We heard all the protests but no one can speak to the other side. We found this in other cases as well. The police and CSIS have to stay quiet. In the debate, only one side funnels the information. As well, people are not generally aware of some aspects of the other cases in other countries.

There is, for example, the al Qaeda Internet manual, which has been through several incarnations, in which all members are directed to deceive, lie and misuse information deliberately. Jihadists also subscribe to the principle of *takiyya*, which is deliberate misinformation, especially in debates on security.

Therefore, when we have these debates they are often one-sided; only one real perspective is coming out. The public only hears information coming from one source, and they start to develop a bias which, as we know, can affect things later on.

Mr. Wark: I will preface my response to this important question by explaining my interest in these matters. For the benefit of the committee, I have been retained as an expert witness and have given testimony in one of the cases currently before the Federal Court, that being the Mohammed Harkat case. I have been retained as a witness in two of the remaining certificate cases. Therefore, I have been able to view this process from close perspective.

My remarks will differ greatly from John Thompson's. I call these proceedings problematic both in terms of the way the system currently operates and, to be honest, its ultimate objective. In

s'agisse de la planification d'un attentat ou des activités de financement du terrorisme dans d'autres pays. Comme l'a dit mon collègue, pour la plupart des Canadiens, le terrorisme n'est pas véritablement un problème jusqu'à ce qu'il produise réellement quelque chose. Et pourtant, la prévention du terrorisme et l'établissement d'une stratégie antiterroriste réussie nécessitent des efforts constants ainsi que des ressources. Le fait qu'il y ait peu d'incidents terroristes au Canada constitue un indicateur positif, mais cela ne signifie pas que nous devrions nécessairement réduire les ressources consacrées aux efforts antiterroristes à tous les niveaux.

Le sénateur Joyal : Monsieur Thompson, monsieur Wark et monsieur Littlewood, vous avez tous trois soulevé la question des certificats de sécurité. Pourriez-vous nous dire quel aspect de la procédure, telle qu'elle est employée à la suite de la décision de la cour, a compromis l'outil que les certificats de sécurité représentent?

M. Thompson : Voulez-vous que l'un d'entre nous en particulier réponde à la question?

Le sénateur Joyal : Vous semblez tous trois préoccupés par cette question, alors vous pourriez tous faire des commentaires.

M. Thompson : Ce qui est préoccupant, c'est que le débat a été en très grande partie à sens unique. Nous avons entendu l'opinion des avocats et de la communauté militante. Nous avons entendu toutes les protestations, mais personne ne peut faire valoir les arguments de l'autre côté. Nous avons constaté que c'était également le cas dans d'autres affaires. Les forces policières et le SCRS doivent garder le silence. Dans ce débat, il n'y a qu'un seul côté qui présente sa version des faits. De plus, les gens ne connaissent habituellement pas certains aspects des autres affaires dans d'autres pays.

Par exemple, mentionnons le guide Internet Al-Qaïda, qui s'est réincarné à plusieurs reprises, dans lequel tous les membres reçoivent l'ordre de tromper, mentir et désinformer délibérément. Les jihadistes souscrivent également au principe de *taqiyya*, c'est-à-dire la désinformation délibérée, tout particulièrement dans les débats en matière de sécurité.

Par conséquent, quand nous tenons ces débats, ils sont souvent à sens unique; il n'y a qu'un seul point de vue de présenté. L'information que reçoivent les membres du public ne provient que d'une seule source, et ils commencent à entretenir un préjugé, ce qui, comme nous le savons, peut avoir une incidence sur la suite des choses.

M. Wark : Je vais faire précéder ma réponse à cette importante question d'une précision et vous expliquer pourquoi je m'intéresse à ces questions. Je dois vous dire que j'ai été assigné à témoigner à titre d'expert et que j'ai effectivement témoigné dans le cadre d'une des affaires dont la Cour fédérale est présentement saisie, c'est-à-dire l'affaire Mohammed Harkat. J'ai également été assigné à témoigner dans deux des autres affaires portant sur des certificats de sécurité. Par conséquent, j'ai eu l'occasion d'observer ce processus de très près.

Mes commentaires seront considérablement différents de ceux de John Thompson. J'estime que ces procédures sont problématiques tant sur le plan du fonctionnement actuel du

terms of how the system operates, although following the Supreme Court's decision on Charter grounds that the previous system was not adequate to allow for fair defence, Parliament came up with a revised security certificate process.

From my perspective, two difficult things remain at issue, and probably will be tested again before the Supreme Court. One is the adequacy of the special advocate process. To what extent can special advocates facilitate a fair defence on the part of the named person in the current configuration in which special advocates are allowed to operate. The other issue that has emerged, for me certainly, is the public security intelligence report, which is the version that is prepared by CSIS and provided to defence counsel.

There are two questions in my mind stemming from the experience I have had with security certificate proceedings. One is whether the public summary of the classified intelligence case against a named person does a sufficient job to defend the interests of the named person. The second issue goes to another remark I made in my report, which is the quality of the analytical work that goes into these important pieces of intelligence reporting.

The strategic objective of a security certificate proceeding is, of course, to remove from Canada a person who is suspected, on reasonable grounds, of being a terrorist or of forming a threat to the national security of their country of origin. If you think about this objective for a minute, it raises troubling questions. Is that approach a way to deal with terrorist and other threats? Are we satisfied simply by removing the person from our own borders and our own political domain? Does that solve the problem that we believe these persons represent? That is one aspect of the issue.

The other aspect, as we have already seen in the security certificate proceedings, is that many of the countries to which we might wish to return these individuals, if it is affirmed by a Federal Court judge that it is reasonable to do so, are countries to which we cannot return them because of concerns that they may be tortured, face abuses, or might indeed face the death penalty.

There are two outcomes to security certificate proceedings, even if successful, that I think are problematic. One is returning a potential terrorist to a pool over which we have no control with regard to their future movements. The second is that we are inevitably creating a circumstance in which we are responsible for individuals in some kind of legal limbo remaining within the country.

Mr. Littlewood: I have sympathy and support for what both my colleagues have said. Clearly, in the security certificate cases, there is a dominance of one side of this discussion over the other for understandable reasons, given the classified information. However, that situation is a fact of life that the intelligence

système que, honnêtement, sur le plan de son objectif final. En ce qui a trait au fonctionnement du système, à la suite de la décision de la Cour suprême en vertu de la Charte selon laquelle le système précédent n'était pas adéquat pour qu'un accusé ait droit à une défense équitable, le Parlement a conçu un processus révisé de certificats de sécurité.

Je suis d'avis qu'il y a deux aspects qui restent problématiques, et qui seront probablement contestés de nouveau devant la Cour suprême. L'un porte sur le caractère adéquat du régime d'avocats spéciaux. Dans quelle mesure les avocats spéciaux peuvent-ils faciliter la défense équitable de la personne nommée dans le cadre de la configuration actuelle où ils sont autorisés à exercer? L'autre problème — du moins, c'en est certainement un, à mon avis —, c'est le rapport de renseignements de sécurité public, qui correspond à la version préparée par le SCRS et fournie aux avocats de la défense.

Dans mon esprit, deux questions découlent de mon expérience des instances relatives à un certificat de sécurité. L'une consiste à déterminer si le sommaire public de la preuve en matière de renseignements classifiés recueillie contre une personne nommée est suffisant pour défendre les intérêts de cette dernière. La deuxième question renvoie à un autre élément que j'ai soulevé dans ma déclaration, c'est-à-dire la qualité du travail d'analyse de ces aspects importants des rapports de renseignement.

L'objectif stratégique d'une instance relative à un certificat de sécurité est, bien entendu, de renvoyer du Canada une personne raisonnablement soupçonnée d'être un terroriste ou de présenter une menace à la sécurité nationale de son pays d'origine. Si vous réfléchissez à cet objectif pendant un instant, il soulève des questions troublantes. Cette approche est-elle une manière de s'attaquer au terrorisme et à d'autres menaces? Allons-nous nous contenter de simplement renvoyer une personne à l'extérieur de nos propres frontières et de notre propre domaine politique? Cela règle-t-il le problème que nous croyons que cette personne représente? C'est l'un des aspects de cette question.

L'autre aspect, comme nous l'avons déjà vu dans les instances relatives à un certificat de sécurité, c'est que bon nombre des pays où nous pourrions vouloir renvoyer ces personnes, si un juge de la Cour fédérale décide qu'il est raisonnable de le faire, sont des pays où nous ne pouvons les renvoyer en raison de la possibilité qu'elles y soient torturées, maltraitées, voire condamnées à la peine de mort.

Même quand une instance relative à un certificat de sécurité réussit, j'estime que deux des résultats possibles sont problématiques. Le premier consiste à renvoyer un éventuel terroriste dans un bassin sur lequel nous n'exerçons aucun contrôle en ce qui a trait à ses futurs déplacements. Le deuxième, c'est que nous créons inévitablement une situation dans laquelle nous devenons responsables de personnes qui se retrouvent dans une espèce de flou juridique au sein de notre pays.

M. Littlewood : J'appuie ce que mes deux collègues ont dit et je suis d'accord avec eux. Manifestement, dans le cas des certificats de sécurité, on observe la prédominance d'un côté de ce débat au détriment de l'autre pour des motifs compréhensibles, compte tenu de la nature classifiée des renseignements. Cependant, cette

community and the security community more broadly will have to come to embrace and learn to live with, in one sense. How that will be done remains to be seen, but it must happen because the legal issues involved in concerns about involvement in terrorist activity and accusations will be brought increasingly before, and addressed in, a legal setting. The community as a whole has no option but to face that coming reality. Security certificate cases and the difficulties involved there are a harbinger of that.

The other side of the issue is, as Professor Wark has said, that there are no easy options here, which means there are no easy choices to be made. There can be a tendency, which I can understand, that we will pass difficulties up through the legal structures for a legal answer. Yet, some things fundamentally require a political discussion and a political outcome that will at least try to underpin that process or explain the rationale for why something like security certificates exist. That takes us back to a core issue of having a community, whether it is parliamentarians or the public at large, who are knowledgeable of, and involved in, the complexities of these issues. That is what has been lacking. Security certificates, in their original manifestation, clearly were not necessarily designed to deal with hard terrorism cases. In their re-manifestation following the Supreme Court's decision, they have, to an extent, been found wanting when they have been tested in the legal cases so far. We face difficult political as well as legal discussions in the future, and it is important for us not to dodge those difficult political questions.

Senator Joyal: Professor Wark, you touched on an element that I think has been one of the perceptions that has been created through the use of security certificates and decisions of the court. When reading the decision of the court and the testimony that has been given to the court, one has the impression, as you said, that quality analytical work is missing. The court has raised suspicions that the information on which certificates were based was not proper. That impression damages public opinion. As you said, the public is not sufficiently aware of the reality that lies behind the certificate.

The fact that the Iraq war was not launched for the reasons given, which was proof of weapons of mass destruction, created a greater risk of terrorism by pooling a large number of terrorists in Iraq. That fact damaged the credibility of the United States and its ability to face terrorism head on. There are various reasons that people have the perception that the situation is not that dangerous or the information is not reliable.

You all reflected on how we can make the Canadian public better aware of what they have to do, and we must recognize that situation as part of the equation that we must solve.

situation fait partie de la vie, et, d'une certaine manière, la communauté du renseignement et, plus largement, la communauté de la sécurité, devra l'accepter et s'y adapter. Nous ne savons pas encore comment cela se fera, mais cela doit arriver parce que, de plus en plus, les accusations et les enjeux juridiques qui sont soulevés par les préoccupations en matière de participation à des activités terroristes seront traités et réglés dans un cadre juridique. L'ensemble de la communauté n'a d'autre choix que de faire face à cette prochaine réalité. Les affaires de certificats de sécurité et les difficultés qu'elles soulèvent en sont un signe avant-coureur.

L'autre côté de cette question, comme l'a dit monsieur Wark, c'est qu'il n'y a pas de solutions faciles, ce qui signifie que les choix que nous devons faire ne le seront pas non plus. Il pourrait y avoir une tendance, que je peux comprendre, à faire cheminer les difficultés dans les diverses instances juridiques pour obtenir une réponse juridique. Et pourtant, il est fondamental que certaines choses fassent l'objet d'une discussion politique menant à un résultat politique qui cherchera au moins à étayer le processus ou à justifier l'existence de choses comme les certificats de sécurité. Cela nous ramène à un enjeu de base qui consiste à mettre en place une communauté, qu'il s'agisse des parlementaires ou du public en général, qui est au courant des complexités de ces enjeux et s'y intéresse. Voilà ce qui a fait défaut jusqu'ici. Les certificats de sécurité, dans leur forme première, n'étaient manifestement pas conçus pour s'attaquer à des affaires de terrorisme pures et dures. Dans leur nouvelle forme à la suite de la décision de la Cour suprême, dans une certaine mesure, ils se sont révélés inadéquats jusqu'ici quand ils ont été mis à l'essai dans le cadre de poursuites judiciaires. À l'avenir, nous serons confrontés à des discussions politiques et juridiques difficiles, et il est important que nous ne cherchions pas à les esquiver.

Le sénateur Joyal : Monsieur Wark, vous avez abordé un élément important, je crois; c'est l'une des perceptions qui ont été créées en raison de l'utilisation des certificats de sécurité et des décisions rendues par la cour. En lisant la décision de la cour ainsi que les témoignages sur lesquels elle s'appuie en partie, on a l'impression, comme vous l'avez mentionné, qu'il y a eu des lacunes du côté du travail d'analyse. La cour a fait naître des soupçons que les renseignements sur lesquels les certificats de sécurité s'appuyaient n'étaient pas appropriés. Cette impression fait du tort à l'opinion publique. Comme vous l'avez dit, les membres du public ne connaissent pas suffisamment bien la réalité qui se trouve derrière le certificat.

Le fait que la guerre en Irak n'a pas été déclenchée pour les motifs avancés, c'est-à-dire la preuve de la présence d'armes de destruction massive, a accru le risque d'actes terroristes en regroupant un grand nombre de terroristes en Irak. Ce fait a causé du tort à la crédibilité des États-Unis et à sa capacité de s'attaquer de front au terrorisme. Pour différentes raisons, les gens ont la perception que la situation n'est pas si dangereuse ou encore que le renseignement n'est pas digne de foi.

Vous avez tous parlé de la façon dont nous pouvons mieux informer les membres du public canadien de ce qu'ils doivent faire, et il nous faut reconnaître que cette situation fait partie intégrante de l'équation qu'il nous faut résoudre.

Mr. Wark: To the extent that this comment is of any value to senators in this committee, I have concluded that it behooves the government to choose carefully when it decides to pursue security certificate cases. It must also be recognized that the job of CSIS in crafting a public security summary of the case against individuals is difficult, but my experience with the cases that CSIS has put forward in the public domain is that they have been inadequate, from anyone's expert analytical perspective. Federal Court judges have found the same, and in addition, they have been worried about various forms of abuse of process that have occurred in the mounting of these cases.

As Professor Littlewood said, the security certificate proceedings were not originally designed to deal with complex terrorism cases, and we may not have adapted well to the need to use this instrument against such cases. I fear the outcome will be that, as useful as this tool may be, because of the mistakes that have been made and the inadequate analytical work that has been put into it, we may have removed this instrument from the policy tools available to us.

The Chair: Are you saying that the inadequacy of the analytical work that may have been presented relative to these security certificates is an inadequacy that comes from insufficiently deep and competent analytical capacity, or a decision on the part of security services not to reveal what they feel they cannot because they have a primary obligation to the protection of national security, which may be greater than their obligation to win a particular court case?

Mr. Wark: That is an excellent question, and I do not have an answer for you. One can imagine it could be either one or the other, or some combination.

The difficulty posed by an inadequately analyzed public intelligence summary presented in a security certificate case is that it sustains the distinction between the public case, which the named person can know, and the secret case which the named person cannot know. To the extent that there is a gap between that secret case and the public case, it raises again the question of whether security certificate proceedings meet the required test of fairness for the named person. Therefore, the secret case has to come close to the public case. My experience is that for whatever reason, whether protecting sources, bad analytical work or some combination of the two, they have failed to bring those two things sufficiently close together and that gap therefore raises large legal questions about the fairness issue.

Senator Nolin: In your opening remarks, Mr. Thompson, in a short sentence, you talked about the Arar inquiry, and you said the inquiry never asked the questions it should have. What are those questions?

M. Wark : Dans la mesure où mon commentaire peut être utile aux sénateurs de votre comité, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il est du devoir du gouvernement de faire preuve de circonspection au moment de décider d'entreprendre des poursuites judiciaires relatives à des certificats de sécurité. Il faut également reconnaître que l'élaboration d'un sommaire de la preuve en matière de renseignements de sécurité publique contre des personnes est une tâche difficile pour le SCRS; cependant, d'après mon expérience des affaires que le SCRS a mises à la disposition du public, ces rapports se sont révélés inadéquats, de l'avis analytique expert de qui que ce soit. Les juges de la Cour fédérale sont arrivés à la même conclusion et, en outre, ils se sont inquiétés de différentes formes d'abus de procédure qui se sont déroulés dans le cadre du montage de ces preuves.

Comme l'a dit M. Littlewood, à l'origine, les instances relatives à un certificat de sécurité n'étaient pas conçues pour s'attaquer à des affaires complexes de terrorisme, et nous ne nous sommes peut-être pas bien adaptés à la nécessité d'utiliser cet instrument dans de tels cas. Quelle que soit l'utilité de cet instrument, je crains que cela n'ait pour résultat, en raison des erreurs commises et des analyses inadéquates, de faire en sorte qu'il ne soit retiré des outils de politique dont nous disposons.

Le président : Nous dites-vous que le travail d'analyse inadéquat qui a pu être présenté dans le cadre de ces certificats de sécurité est le résultat d'une capacité insuffisante en matière d'analyse compétente et approfondie, ou qu'il s'agit d'une décision de la part des services de sécurité de ne pas révéler des renseignements dont ils estiment qu'ils doivent demeurer secrets, en raison de la principale obligation de ces services d'assurer la protection de la sécurité nationale, qui pourrait être plus importante que leur obligation de remporter une affaire juridique donnée?

Mr. Wark : C'est une excellente question, et je n'ai pas de réponse à vous donner. On peut imaginer qu'il s'agit de l'une ou de l'autre raison, ou d'une combinaison des deux.

La difficulté que pose un résumé de renseignements de sécurité publique qui n'a pas fait l'objet d'une analyse adéquate présentée dans le cadre d'une instance relative à un certificat de sécurité, c'est que cela entretient la distinction entre la preuve publique, que la personne nommée peut connaître, et la preuve secrète, que la personne nommée ne peut pas connaître. Dans la mesure où il existe un écart entre la preuve secrète et la preuve publique, cela soulève une fois de plus la question de déterminer si les instances relatives à un certificat de sécurité satisfont aux critères obligatoires de l'équité pour la personne nommée. Par conséquent, la preuve secrète doit être très proche de la preuve publique. D'après mon expérience, ils ont échoué à rapprocher suffisamment ces deux preuves, pour quelque raison que ce soit, qu'il s'agisse de protéger les sources, d'un mauvais travail d'analyse ou d'une combinaison des deux; ainsi, cet écart soulève d'importantes questions juridiques en matière d'équité.

Le sénateur Nolin : Durant votre déclaration préliminaire, monsieur Thompson, vous avez brièvement fait allusion à l'enquête Arar, laquelle n'a jamais, selon vous, abordé les questions qu'elle aurait dû poser. Quelles sont ces questions?

Mr. Thompson: If you are looking for more detail, some of the best treatment about the Arar case is in the books by Paul Palango on the RCMP. The books talk about Arar at great length; some of the questions that were never asked and some of the details that never came up.

One thing that particularly struck me was that we automatically accepted his allegation of torture. He never testified to the committee except by video disposition. Also, everything hinged on the whole point about torture. When was there an independent medical examination? The things he described originally were that in Syria he had been whipped and beaten across the hands with two-inch telephone cables. I have seen the scars from people who are in Iraq who were treated that way under Saddam Hussein's regime. The scars are permanent. The fingers are all broken. If someone alleges terrorism and we take it so seriously, should there not have been someone who said: I am a medical doctor, recognized by the court. Can we see the evidence that you were actually tortured?

That was one thing that never came up.

Senator Nolin: Dr. Wark, we heard from Gilles Michaud, Assistant Commissioner of the RCMP. He said:

. . . I believe that the only way to protect our rights and freedoms without sacrificing security is through the criminalization of the terrorist threat to Canadians.

Do you agree with that?

Mr. Wark: That is an excellent question. Assistant Commissioner Michaud's comments, I think, echo comments made by the RCMP Commissioner, Bill Elliott. Commissioner Elliott made the same kinds of comments in a relatively rare public address on national security issues in 2009. I am paraphrasing what he said, but he argued that it is time that Canada engage in what he called a "paradigm shift" away from an exclusive focus on intelligence-gathering methods to defend Canada against terrorism threats, and more towards a law enforcement and prosecutorial process. In theory, I agree entirely. I think that shift is the way to go. We have seen the Obama administration in the United States decide to proceed that way. The U.K. authorities have proceeded that way, by and large, as well. If we went that route in a wholesale fashion, it would align us with some of our key allies.

The question is whether we are ready and have the capacity to make that shift. Is the RCMP ready to pursue these cases? Is the criminal justice system ready to pursue these cases? The cases are complex and lengthy. Some of the signs show that we are getting

M. Thompson : Si vous voulez obtenir de plus amples renseignements à cet égard, je vous renvoie aux livres rédigés par Paul Palango à propos de la GRC, lesquels constituent les meilleures sources de référence à propos de l'affaire Arar. Ces livres en parlent longuement, puis ils mentionnent notamment quelques-unes des questions qui n'ont jamais été posées et révèlent certains détails qui n'ont jamais été dévoilés.

L'une des choses qui m'ont plus particulièrement frappé, c'est que nous avons automatiquement admis son allégation de torture. Il ne s'est jamais présenté devant le comité pour livrer un témoignage — il a soumis un témoignage enregistré sur bande vidéo. En outre, tout reposait sur la question de la torture. Quand un examen médical indépendant a-t-il été effectué? Au départ, il a expliqué que, en Syrie, on l'avait fouetté et frappé sur les mains avec des câbles de téléphone de deux pouces de diamètre. J'ai vu les cicatrices que portaient des personnes ayant subi des traitements de cet acabit en Irak sous le régime de Saddam Hussein. Ces personnes portent des cicatrices permanentes, et tous leurs doigts sont cassés. Nous étions en présence d'une personne qui faisait des allégations relatives au terrorisme; si nous avions pris ces allégations tellement au sérieux, n'aurions-nous pas eu recours aux services d'un médecin légiste reconnu par le tribunal qui aurait pu examiner les marques que portait M. Arar et déterminer si cela prouvait qu'il avait effectivement été torturé?

Il s'agit de l'une des choses qui ne se sont jamais produites.

Le sénateur Nolin : Monsieur Wark, durant son témoignage devant le comité, Gilles Michaud, commissaire adjoint de la GRC, a affirmé ce qui suit :

[. . .] Je crois que la seule façon de protéger nos droits et nos libertés sans compromettre la sécurité consiste à criminaliser les menaces terroristes qui pèsent sur les Canadiens.

Êtes-vous du même avis?

M. Wark : Il s'agit d'une excellente question. À mon avis, la position du commissaire adjoint Michaud rejoint celle défendue par Bill Elliott, commissaire de la GRC, lequel a tenu des propos similaires en 2009 au cours de l'une de ses assez rares déclarations publiques concernant des questions liées à la sécurité nationale. Je ne me rappelle plus les termes exacts qu'il a employés, mais il a fait valoir qu'il était temps que le Canada effectue un « changement de paradigme », à savoir que l'on cesse de nous concentrer exclusivement sur les méthodes liées à la collecte de renseignements pour défendre le pays contre la menace terroriste et que nous mettions davantage l'accent sur l'application de la loi et les poursuites. En principe, je suis tout à fait d'accord avec ce point de vue. J'estime que ce changement d'orientation constitue la voie à suivre. Comme nous l'avons vu, aux États-Unis, l'administration Obama a décidé d'emprunter cette voie. Pour l'essentiel, les autorités du Royaume-Uni ont également décidé de procéder de cette manière. Si le Canada décidait de s'engager dans cette voie et de changer complètement son approche, il se mettrait en phase avec quelques-uns de ses principaux alliés.

La question consiste à déterminer si nous sommes prêts à effectuer ce changement et si nous avons la capacité de le faire. La GRC est-elle prête à donner suite à ces affaires? Le système de justice pénale est-il prêt à donner suite à ces affaires? Il s'agit

there, but the truth of the matter is that in the aftermath of the Arar inquiries, for which I have much higher regard than John Thompson does, and in the aftermath of the Iacobucci inquiry, the RCMP national security Criminal Intelligence Directorate, which is the key institution in the RCMP dealing with these matters, has gone through a great deal of wrenching organizational and policy change. It would require a kind of inner look at RCMP capabilities in terms of resources, expertise, the intelligence and law enforcement relationship, and the ability of the RCMP to sustain a presence and assist in courts and Crown prosecutors in pursuing cases. We would have to break that question down into some of its detailed components before I would be ready to say, we should go from the theory to the practice wholesale.

In theory, yes we should, but in practice I am a little concerned that the RCMP has not yet reached the point where we can fully trust a paradigm shift to have the effect we would want it to have.

Senator Nolin: It is not the tools that are the problem; it is how they manipulate those tools.

Mr. Wark: To put the issue into perspective, I would say two things. One is that the RCMP national security Criminal Intelligence Directorate was not prepared for the 9/11 and post-9/11 security environment. To put it a little bit too bluntly and perhaps, unfairly, it was a backwater in the RCMP, and it had been a backwater ever since 1984 when CSIS was created. I think that honest officials at senior levels in the RCMP will acknowledge something close to that truth. Therefore, they had to go through a great deal of change to re-emphasize the RCMP's role in national security criminal intelligence enforcement, which meant bringing new people, resources and policy frameworks to bear. We found that they were not up to the job, I think, in crucial regards. We found that out through the Arar inquiry, and troubling questions were raised by the Iacobucci inquiry. The RCMP recognized the need for change and the government insisted on change, although this change has been made internally without much public discussion. Those changes are recent developments. In other words, we are talking about an understood need to change and reform that has occurred in the last four or five years, and that time frame is short to ask an organization fundamentally to reorient itself in terms of its capabilities and resources.

I think that work is in process. All I am saying is that we are at that point where we can fully invest our national security policies in a wholesale change to emphasis on prosecution as the best

d'affaires complexes et de longue haleine. Certains signes montrent que nous allons dans cette direction, mais le fait est que, à la suite de l'enquête Arar, pour laquelle j'ai beaucoup plus d'estime que n'en a John Thompson, et à la suite de l'enquête Iacobucci, un bon nombre de modifications radicales ont été apportées à l'organisation et aux politiques de la Direction des renseignements criminels, entité clé de la GRC en matière de sécurité nationale. Il faudrait procéder à un examen approfondi des capacités de la GRC sur le plan des ressources, de l'expertise, de la relation entre le renseignement et l'application de la loi et de la capacité de la GRC de maintenir une présence dans les tribunaux et de soutenir les procureurs de la Couronne au moment de l'engagement des poursuites. Il faudrait examiner en détail quelques-unes des parties qui composent cette question avant qu'il me soit possible d'affirmer que nous devrions passer de façon systématique de la théorie à la pratique à cet égard.

En principe, j'estime que nous devons le faire, mais en pratique, je suis quelque peu préoccupé par le fait que la GRC n'en soit pas encore arrivée à un point où nous pourrions affirmer sans l'ombre d'un doute qu'un changement de paradigme aurait l'effet désiré.

Le sénateur Nolin : Le problème tient non pas aux outils, mais à la façon dont nous les manipulons.

M. Wark : Pour replacer la question dans son contexte, il y a deux choses que j'aimerais dire. Tout d'abord, la Direction des renseignements criminels de la GRC en matière de sécurité nationale n'était pas prête à affronter les défis posés par l'environnement de sécurité mise en place après les événements du 11 septembre. Pour le dire de façon un peu trop brutale, et peut-être même injuste, il s'agissait du cadet des soucis de la GRC, et cela a été une question à laquelle on a accordé peu d'importance depuis 1984, année de la création du SCRS. Je pense que les hauts fonctionnaires honnêtes de la GRC vous diraient à peu près la même chose. Ainsi, on a considérablement modifié la GRC de manière à réaffirmer l'importance du rôle joué par cette organisation en matière d'utilisation des renseignements criminels relatifs à la sécurité nationale, ce qui s'est traduit par le recours à de nouvelles personnes, de nouvelles ressources et de nouveaux cadres stratégiques. Nous avons constaté que ces personnes n'étaient pas à la hauteur, sur certains plans cruciaux, à mon avis. Nous avons constaté cela grâce à l'enquête Arar, et l'enquête Iacobucci a soulevé des questions troublantes. La GRC a reconnu la nécessité du changement, et le gouvernement a insisté sur l'importance du changement, même si celui-ci a été effectué de façon interne, sans qu'il fasse l'objet d'un véritable débat public. Ces changements sont une initiative récente. En d'autres termes, il s'agit de changements et d'une réforme dont la nécessité est admise depuis quatre ou cinq ans. On ne peut demander à une organisation de modifier de fond en comble son orientation en matière de capacités et de ressources en si peu de temps.

Je crois que ce travail est en cours. Tout ce que je dis, c'est que nous en sommes arrivés à un point où nous pouvons modifier en bloc nos politiques nationales en matière de sécurité de façon à ce

approach. That is the way we have to go, but we may have to move a little more slowly and make sure we have the tools in place to do that well.

Senator Nolin: Of course, I used the word “manipulate.” I should have used the word “handle.”

Senator Jaffer: I want to start first with the Air India incident. You said it is 25 years. I come from British Columbia, and the pain of Air India is very much felt in my province. You said it has disappeared, but if you see the processions recently, the family continues to suffer the pain when people have the processions.

My preoccupation is how we stop the homegrown threat. For me, that is a threat from within, and I have seen for 25 years how my community in B.C. has suffered from what I would call a homegrown threat as well, and then people being killed.

How do they reach mostly the young people? Certainly, one way is through the Internet? What can we do to stop them?

Mr. Littlewood: I mentioned in my prepared statement that I saw worrying portents in terms of current ongoing activity regarding Sikh extremism. This is an example of something that is not on the public agenda or recognized, but it is nevertheless something the community itself, whether it is the B.C. community or the security and intelligence community, must be aware of. Those are some of the efforts, resources and times that are required.

How do we stop homegrown terrorism? One problem we have is coming to recognize in the media the radicalization of individuals and the radicalization leading to efforts of violence, and that radicalization, in itself, leading to terrorism. When we look at convicted terrorists and try to trace back how that individual became radicalized, there is no single blueprint, single track or identifiable tipping point, which makes it more complex to deal with the various issues.

One of the understandable stock responses is that we need to reach out to youth because this problem involves youth in many cases and as well, it is an education issue. To an extent, that may be true, but just as effective counterterrorism requires a response across a whole range of government departments, it also must involve the community. That involvement, in itself, requires some kind of a safe space for communication between law enforcement,

qu'elles privilégient une approche fondée sur les poursuites. Il s'agit là de l'orientation que nous devons prendre, mais il se peut que nous devions progresser un peu plus lentement et nous assurer que nous disposions des outils nécessaires pour bien effectuer ce virage.

Le sénateur Nolin : J'ai utilisé le mot « manipuler », mais, bien sûr, j'aurais dû employer le terme « utiliser ».

Le sénateur Jaffer : J'aimerais tout d'abord que nous parlions de l'incident d'Air India. Vous avez souligné que cet incident s'était déroulé il y a 25 ans. Je proviens de la Colombie-Britannique, où cet incident a laissé de très douloureuses séquelles. Vous avez dit qu'elles avaient disparu, mais si vous aviez assisté aux processions qui ont eu lieu récemment, vous auriez constaté que la douleur qu'éprouvent les familles à ces moments-là demeure très vive.

Ma préoccupation est la suivante : comment mettre fin à la menace d'origine intérieure? À mes yeux, il s'agit d'une menace d'origine intérieure, et depuis 25 ans, je constate que ma communauté en Colombie-Britannique subit également les contrecoups de ce que j'appellerais une menace d'origine intérieure, et a souffert de voir des gens être tués.

Comment les groupes terroristes s'y prennent-ils pour recruter des gens, principalement des jeunes? Assurément, l'un des moyens utilisés pour établir le contact avec ces jeunes est Internet. Que pouvons-nous faire pour les arrêter?

M. Littlewood : Durant ma déclaration préliminaire, j'ai mentionné que les activités actuelles des extrémistes sikhs soulèvent, à mon avis, des inquiétudes. Il s'agit d'un exemple de dossier qui ne fait pas l'objet de discussions sur la place publique ou dont on ne mesure pas l'importance, mais il s'agit néanmoins d'un dossier dont la communauté elle-même — celle de la Colombie-Britannique ou celle de la sécurité et du renseignement — doit être informée. Nous devons déployer des efforts, affecter des ressources et consacrer du temps à cet égard, entre autres.

Comment mettre fin au terrorisme d'origine intérieure? L'un de nos problèmes, c'est que les médias ont de la difficulté à se rendre compte que les individus se radicalisent, que la radicalisation mène à des actes de violence et que, en elle-même, la radicalisation ouvre la voie au terrorisme. Lorsque nous nous penchons sur des cas de personnes déclarées coupables de terrorisme et que nous tentons de déterminer comment ces personnes se sont radicalisées, nous constatons qu'il n'existe pas de modèle unique : plusieurs voies peuvent mener à la radicalisation, et il n'est pas possible de mettre le doigt sur le moment précis où telle ou telle personne décide d'emprunter cette voie. Cela rend d'autant plus difficile la prise de mesures à l'égard des diverses questions.

L'une des réponses classiques et justifiables consiste à affirmer que nous devons établir le contact avec les jeunes puisque, dans de nombreux cas, il s'agit d'un problème qui touche les jeunes, en plus d'être une question qui concerne l'éducation. Cela est peut-être vrai dans une certaine mesure, mais pour être efficace, la lutte antiterroriste exige l'intervention non seulement de toute une série de ministères, mais également de la communauté. Cette

intelligence and different parts of the community itself, not necessarily only community figureheads — what kind of leaders they are.

Different and conflicting signals come out of those processes, and it is not always possible to identify that this person is interested in politics and maybe has some radical views, but this person is interested in politics and has radical views that are leading toward violent radicalization. It is violent radical views that are of concern in terrorism.

The unfortunate reality is that it takes a lot of effort and there are many false leads or dead ends, in one sense, to identify the few violent cases, and we will often not find them. That is an unfortunate reality. We are as much into trying to pre-empt violent radicalization as we are into a management issue of how to deal with it if it begins to manifest in its community.

One case in point that I will mention briefly is it has become clear to the U.S. and the Canadian authorities, in my view, over the last 18 months to two years, that there is, broadly and generally speaking, a potential Somali problem in North America. That problem was not on the agenda three years ago, but it is now.

There will be other communities in Canada and in the United States that are not currently on the agenda, but all the same kind of portents exist, so we must be aware of them. It is an effort that often will not lead to publicly recognizable rewards or things we can measure in terms of effectiveness or ineffectiveness.

Senator Jaffer: You work with the U.K., and the U.K. has innovative community programs to deliver their message, especially to young people in the mosques and things like that. Are you aware of something we can use here that will help in identification? At this point, we assume the threat is from the Muslim community, which varies from time to time, but for now that is the case.

Mr. Littlewood: The U.K. has taken an effort. It has a Counter-Terrorism Strategy, CONTEST, which includes a public outreach effort. The U.K. works closely with communities in what is now publicly known as the Channel Project, which was a pilot project working with various mosques, community leaders and imams. That work can all be useful in terms of raising the profile and awareness, and increasing community-level knowledge between different groups, which can have a beneficial counterterrorism strategy, but it can also create cleavages within communities.

participation exige, en elle-même, que certains types de communications puissent être établis entre la police, les services de renseignement et divers éléments de la communauté — et je ne parle pas ici forcément des seules figures de proue de la communauté, peu importe qui elles sont.

Ces processus font apparaître des signes divers et contradictoires, et il n'est pas toujours possible d'établir qu'une personne s'intéresse à la politique et nourrit peut-être des idées radicales, mais il peut se révéler que cette personne s'intéresse effectivement à la politique et nourrit des idées radicales ouvrant la voie à la violence. Ces idées radicales et violentes présentent un intérêt pour ce qui est du terrorisme.

La triste réalité, c'est que tout cela exige beaucoup d'effort, et que, dans une certaine mesure, nous devons suivre une kyrielle de fausses pistes et nous sortir de nombreuses impasses pour parvenir à faire la lumière sur quelques cas d'actes de violence, et bien souvent, nous ne trouvons rien. C'est la triste réalité. Nous tentons autant de prévenir la radicalisation violente que de déterminer comment composer avec elle lorsqu'elle se manifeste dans la communauté.

Je vais mentionner brièvement un exemple concret. À mon avis, au cours des 18 à 24 derniers mois, il est devenu évident pour les autorités américaines et canadiennes qu'il existait, de façon générale, un problème potentiel lié aux Somaliens en Amérique du Nord. Il y a trois ans, ce problème n'était pas à l'ordre du jour, mais à présent, il l'est.

D'autres communautés canadiennes et américaines ne sont pas inscrites à l'ordre du jour au moment où l'on se parle, mais nous devons être attentifs, car ces communautés présentent le même type de signes inquiétants. Nous devons être conscients du fait que, bien souvent, les efforts que nous déploierons à cet égard n'auront pas un grand retentissement, et que nous ne serons peut-être pas en mesure d'en évaluer l'efficacité ou l'inefficacité.

Le sénateur Jaffer : Vous collaborez avec le Royaume-Uni, lequel dispose de programmes communautaires novateurs permettant d'établir le contact avec les jeunes gens dans les mosquées et d'autres choses du genre. Savez-vous si le Canada dispose d'un quelconque programme qui contribuerait à déceler les personnes posant des risques? Actuellement, nous tenons pour acquis que la menace provient de la communauté musulmane — il arrive que nos soupçons pèsent sur une autre communauté, mais à l'heure actuelle, c'est la communauté musulmane qui en est la cible.

M. Littlewood : Le Royaume-Uni a lancé une initiative intitulée CONTEST, stratégie antiterroriste comportant un volet d'information du public. Le Royaume-Uni collabore étroitement avec les communautés dans le cadre d'une initiative maintenant connue sous le nom de Channel Project, projet pilote de collaboration avec diverses mosquées et toute une série d'imams et de porte-parole communautaires. Les initiatives de ce genre peuvent être utiles dans la mesure où elles permettent d'accroître le niveau de sensibilisation et de connaissance qu'ont les différents groupes de la collectivité les uns à l'égard des autres. Cela peut avoir des répercussions positives sur une stratégie antiterroriste, mais peut également créer des clivages au sein des communautés.

We can also be somewhat misled if we go to known community speakers but do not understand the dynamics of the community itself. Who is the correct person to approach? How does that community work, in practice? Can people who are not recognized leaders speak with authority? If we were looking from the perspective of the security community, can we put a level of trust or emphasis on any of those processes?

The other problem is in the sense of the mosque connection. It is known now in the U.K. context that mosques or imams that take a radical view will probably be under some kind of surveillance or awareness that is brought to the attention of the security community. This is why we see the existence of unofficial, hidden or secret mosques that belong to specific groups. These mosques operate through an invitation-only process. Whether they can be uncovered is an intelligence or police-led issue that relies partly on the community.

We must go down this track of trying to reach out to the community for good reasons, but we must not fall into the trap of thinking we have reached out to the community, and that community police or intelligence relationships are good and therefore we have resolved the problem. We are putting down one issue to see the problem manifest itself in a new way six months or 12 months later that requires a slightly different strategy. That is why it is a dynamic process. That is the best I can offer.

Mr. Wark: Senator Jaffer, we are blessed in Canada, at least, with the fact that homegrown terrorism is a manageable phenomenon. I would be at pains to emphasize that I do not think we should exaggerate the scale of a homegrown terrorism threat in the past, in the present or in the likely future of Canada.

To a certain extent, I think the homegrown terrorism threat is more likely to impact on our allies and therefore engage interests than it is likely to affect us directly. With that said, homegrown terrorism is something we have to watch as a phenomenon here, as part of this broader panoply of security threats we face, and it calls for three principal tools.

First, we must have good intelligence that will function within the appropriate legal and democratic framework. As a lesson from many different jurisdictions, we must have good community policing capabilities. As Mr. Littlewood suggested, we must have some form of sustained community engagement because ethnic communities in the context of homegrown terrorism will be our most important ally. We have to be able to trust those communities to a certain extent to identify problems within

En outre, le fait de s'adresser aux porte-parole connus des communautés sans comprendre la dynamique de la communauté elle-même peut, d'une façon ou d'une autre, nous induire en erreur. Quelles sont les bonnes personnes auxquelles nous devons nous adresser? Comment fonctionne, en pratique, telle ou telle communauté? Est-ce que des personnes qui ne sont pas reconnues comme étant des porte-parole de leur communauté peuvent nous parler de celle-ci de façon éclairée? Est-ce que la communauté de la sécurité peut avoir confiance en l'un ou l'autre de ces processus ou en privilégier un?

L'autre problème concerne la filière des mosquées. À l'heure actuelle, au Royaume-Uni, c'est un fait connu que les mosquées ou les imams qui adoptent des idées radicales feront probablement l'objet d'une certaine forme de surveillance ou de sensibilisation qui sera portée à l'attention de la communauté de la sécurité. C'est ce qui explique que les mosquées non officielles, clandestines ou secrètes appartenant à des groupes particuliers voient le jour. L'accès à ces mosquées est réservé à certaines personnes triées sur le volet. La localisation de ces mosquées est une question qui relève des services de renseignement et des services policiers, mais elles doivent compter, du moins en partie, sur la collaboration de la communauté.

Nous devons suivre cette voie qui consiste à tenter d'établir le contact, pour toute bonne raison, avec la communauté, mais nous ne devons pas tomber dans le piège de croire que ce contact peut être établi une fois pour toutes ou que nous avons réglé le problème puisque les relations entre la communauté et les services policiers ou de renseignement sont bonnes. Il nous arrive de croire que nous avons réglé un problème, et que celui-ci se manifeste de nouveau, sous une autre forme, six ou 12 mois plus tard, et que nous devons alors adopter une stratégie quelque peu différente. C'est la raison pour laquelle il s'agit d'un processus dynamique. C'est tout ce que je peux dire à cet égard.

M. Wark : Sénateur Jaffer, au Canada, nous avons au moins la chance d'être en mesure de maîtriser le phénomène du terrorisme d'origine intérieure. Je n'insisterai jamais assez sur le fait que, à mon avis, nous ne devons pas exagérer l'ampleur passée ou présente de la menace terroriste d'origine intérieure au Canada, ou celle qu'elle revêtira dans un avenir prévisible.

Dans une certaine mesure, j'estime que la menace terroriste d'origine intérieure est plus susceptible d'avoir des répercussions sur nos alliés et, par conséquent, de susciter leur intérêt, que d'avoir des répercussions directes sur nous. Cela dit, le terrorisme d'origine intérieure est un phénomène que nous devons surveiller, car il fait partie de cette série plus vaste de menaces à la sécurité auxquelles nous faisons face. À cette fin, trois principaux outils sont nécessaires.

Tout d'abord, nous devons disposer de bons services de renseignement qui fonctionneront à l'intérieur des cadres juridique et démocratique appropriés. Comme nous avons pu l'observer dans de nombreux autres pays, il est nécessaire d'avoir de bonnes capacités en matière de police communautaire. Comme l'a laissé entendre M. Littlewood, nous devons disposer d'une certaine forme d'engagement communautaire soutenu, car dans le cadre de la lutte contre le terrorisme d'origine intérieure, les

their own communities, and we have to trust those communities to speak out about those problems and approach the authorities when they recognize these issues.

In addition, one thing that inhibits all these different elements of a homegrown counterterrorism phenomenon is, again, the absence of public education and willingness to speak out and explain to Canadians, not only as individual ethnic communities but to Canadians as a whole, what the evolving nature of the terrorist threat is and what instruments the Canadian government is using to combat it.

One of the difficulties CSIS has had in the past in various efforts to engage with communities is when it engages in those efforts on an episodic basis that is sometimes driven by security crisis, inevitably, it is received by those communities with some degree of suspicion and ignorance: Why is CSIS suddenly knocking on my door, wanting to appear at my mosque, church or whatever it is?

To overcome the sense that CSIS is suddenly appearing wherever because of motives for which they misunderstand or are suspicious of, they need a sustained public education process under way so that individual communities can fulfil the function of assisting in the policing fashion and do not feel they are being singled out for targeted and unfair treatment.

Senator Wallin: I want to come back to the point raised by Senator Joyal because it troubles me. I think there was too much of the attitude of “blame George Bush and blame the war in Iraq” for perhaps undermining people’s perspectives on this issue.

We went to Afghanistan in 2001, and we were focused on the place they had come from. I think we had the information about what was taking place. Still, the government of the day believed, and therefore the public believed, talking about public education here, that this situation was somehow a U.S. situation, and perhaps worse yet, that the Government of the United States overreacted and took us too far down the road.

I want to hear briefly from all of you on this point. Do you think that we remain in denial about these issues?

I will focus particularly on this country. Secondly, because we were in denial, which was my contention at the time, we did not put in the necessary infrastructure on which to build currently. The issues we are talking about of crime versus terrorism, do we have

communautés ethniques seront nos principaux alliés. Nous devons être capables de faire confiance, dans une certaine mesure, d’avoir confiance en la capacité de ces communautés de déceler les problèmes en leur sein, et nous devons croire que ces communautés s’exprimeront à propos de ces problèmes et s’adresseront aux autorités lorsqu’elles en constateront l’existence.

En outre, l’une des choses qui entravent tous ces différents aspects d’une lutte contre le terrorisme d’origine intérieure est, là encore, l’absence d’éducation publique et la réticence à briser le silence et à expliquer aux Canadiens — à l’ensemble des Canadiens et non aux seules communautés ethniques — en quoi consiste la nature en constante évolution de la menace terroriste et les outils que le gouvernement du Canada utilise pour lutter contre cette menace.

Par le passé, l’une des difficultés auxquelles le SCRS a été en butte dans le cadre des divers efforts qu’il a déployés pour nouer le dialogue avec les communautés tient à la nature épisodique de ces efforts, lesquels sont parfois motivés par une crise de sécurité. Inévitablement, les communautés visées accueillent ces efforts avec une certaine méfiance et un certain degré d’ignorance — elles se demandent pourquoi le SCRS s’intéresse soudainement à elles et veut pénétrer dans leurs mosquées, leurs églises, et ainsi de suite.

Les communautés comprennent mal ce qui pousse le SCRS à apparaître subitement ici ou là ou sont méfiantes à l’égard des motifs évoqués pour justifier cette intervention. Pour venir à bout de ces sentiments, nous devons mettre en place un processus soutenu d’éducation publique de manière à ce que chaque communauté puisse contribuer aux activités des services policiers et n’ait pas l’impression d’être montrée du doigt et de faire l’objet d’un traitement injuste qui les vise directement.

Le sénateur Wallin : J’aimerais revenir sur le point soulevé par le sénateur Joyal, car il s’agit d’une question qui me trouble. À mon avis, l’attitude consistant à mettre le terrorisme sur le compte de George Bush et de la guerre en Irak était beaucoup trop répandue, et cette attitude était peut-être utilisée pour porter atteinte à certains points de vue exprimés sur cette question.

Nous sommes arrivés en Afghanistan en 2001, et nous nous sommes concentrés sur l’endroit d’où provenaient les terroristes. Je crois que nous disposions de renseignements à propos de ce qui se passait là-bas. Toutefois, le gouvernement de l’époque croyait — et, par conséquent, comme nous venons de parler d’éducation publique, le public croyait également — que, d’une façon ou d’une autre, tout cela ne concernait que les États-Unis, ou même, pire encore, que le gouvernement des États-Unis avait réagi de façon disproportionnée et nous avait entraînés trop loin.

J’aimerais que tous les témoins disent quelques mots sur cette question. Croyez-vous, à cet égard, que nous continuons à refuser d’admettre la réalité?

Je porterai plus particulièrement mon attention sur notre pays. Ensuite, comme nous refusons d’admettre la réalité, du moins c’était ce que j’affirmais à l’époque, nous n’avons pas mis en place l’infrastructure nécessaire, sur laquelle nous pourrions faire fond

the right intelligence gatherers, the right criminal mechanisms to deal with terrorism if there is a terrorist incident, et cetera? That question is broad, but will you start, Mr. Thompson?

Mr. Thompson: It is a broad question, Senator Wallin. The problem is it also begins with broad answer.

If we look at the whole history of Canada, by and large we are a peaceful kingdom. Most Canadians have a great deal of difficulty coping with external threats, even accepting that they actually exist. It is something they have a great deal of difficulty with.

I mentioned that sometimes the more answers I find, the more questions I have. For example with homegrowns, to return to that issue if I can, I think Canada statistically has the second-highest proportion of non-native citizens to native-born citizens of any country in the world. Only Australia exceeds us slightly in terms of number of new people. However, looking to the Netherlands, Britain, the United States, they all have greater trouble than we do. I cannot understand why we do not have the same degree of difficulty. There is something in this society that is working. If anyone has a theory, I will be glad to hear it. It is still a mystery to me and something we do not want to look at sometimes.

The Chair: You do not think it is hockey?

Mr. Thompson: That could be part of it. There are a number of things, but if we want to go off into a discussion of the Canadian identity and what it is —

The Chair: Thank God not at this committee.

Mr. Thompson: — it has not worked on us. The first thing is that people have great difficulty feeling there is a personal threat. There is that reflexive part of Canadian anti-Americanism that will never really go away. We find the common adage: The Americans have invited their own trouble. The simple reality is we are a threat, but most of our citizens have difficulty accepting that. It is as simple as that.

This feeling goes back to the point I have heard from many front-line police officers and border agents, that Canadians will not feel threatened until a large number of us are hurt on our own soil.

Senator Wallin: That was my follow-up question.

aujourd'hui. Nous discutons de la question de la criminalisation des menaces terroristes. À cet égard, j'aimerais savoir si nous disposons des agents de renseignement et des mécanismes pénaux qui nous permettraient de réagir en cas d'incident terroriste, et cetera? Il s'agit d'une vaste question. Voulez-vous y répondre en premier, monsieur Thompson?

M. Thompson : Il s'agit d'une vaste question, sénateur Wallin. Le hic, c'est qu'elle appelle d'abord une réponse tout aussi vaste.

Si l'on examine l'histoire du Canada, on constate que, de façon générale, nous formons un pays pacifique. La plupart des Canadiens ont une grande difficulté à réagir aux menaces extérieures, voire même à en admettre l'existence. Il s'agit d'une chose avec laquelle ils ont beaucoup de difficulté.

J'ai mentionné plus tôt que, chaque fois que je trouve la réponse à une question, de nouvelles interrogations surgissent. Par exemple, en ce qui concerne la menace terroriste d'origine intérieure, si vous me permettez de revenir sur cette question, si je ne m'abuse, selon les statistiques, le Canada se classe au second rang mondial pour ce qui est du rapport entre le nombre d'habitants nés à l'extérieur du pays et le nombre d'habitants nés au pays. Seule l'Australie surclasse légèrement le Canada à ce chapitre. Malgré cela, les Pays-Bas, l'Angleterre et les États-Unis sont aux prises avec de plus graves problèmes que le Canada. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le Canada n'a pas autant de problèmes que ces pays. Il y a quelque chose qui fonctionne bien dans notre société. Si quelqu'un a une théorie à présenter pour expliquer cela, je serai heureux de l'entendre. Cela demeure un mystère pour moi, sur lequel nous refusons parfois de nous attarder.

Le président : Ne croyez vous pas que le hockey est la clé de ce mystère?

M. Thompson : Il s'agit peut-être d'une partie de la réponse. Cela s'explique par un certain nombre de choses, mais si nous voulons entamer une discussion à propos de l'identité canadienne, de ce qui la constitue...

Le président : Dieu merci, le comité n'a pas à se pencher sur cette question.

M. Thompson : ... cela ne nous a pas été profitable. Tout d'abord, les gens ont beaucoup de difficulté à se sentir personnellement menacés. L'anti-américanisme canadien est en partie un réflexe qui ne disparaîtra jamais tout à fait. Nous avons l'habitude de dire : les Américains n'ont que ce qu'ils méritent. La simple réalité, c'est que nous sommes une menace, mais la plupart des citoyens ont de la difficulté à l'admettre. C'est aussi simple que cela.

Cette attitude me rappelle ce qu'une kyrielle de policiers et d'agents frontaliers de première ligne m'ont dit, à savoir que les Canadiens ne se sentiraient menacés que lorsqu'un grand nombre de leurs compatriotes feront l'objet d'une attaque sur notre propre territoire.

Le sénateur Wallin : Ma question suivante allait porter là-dessus.

Mr. Wark: To come at the question of, are we in denial, I think my response would be yes we are, but in part it is appropriate that we should be. I do not want to undermine points I have been banging on about for years now.

Having said that, we are in denial that Canada is effectively, not necessarily by its own choice, at war with al Qaeda and its affiliates and the idea al Qaeda espouses. We are at war with that idea. Are we in denial about that idea — absolutely. Are we in denial about the idea that there are grave terrorist threats menacing Canada as we speak — I think we are in denial about that idea appropriately.

The difficulty we face in Canada is appreciating that 21st-century-style, global transnational terrorism is a menace to Canadian interests and values, not necessarily because it will strike directly but because it will strike somewhere around the clock against that sense of international stability and international values.

Afghanistan, as I said in my brief piece, provided us an opportunity, as have some of the attacks mounted by al Qaeda affiliates against Canadian interests. We have not found a way to explain to the Canadian public why we think — and I think we should think — al Qaeda-style terrorism is global scourge. It may not be the most terrible global scourge, but it is a global scourge that Canada has a responsibility to take part in combatting. It is that aspect of the question that I think we are in denial about.

Mr. Littlewood: Thank you, Senator Wallin. I think Mr. Thompson's words referred to in the past were, Canada's involvement or experience of terrorism largely revolves around things like other people's wars. It is that very fact; it is not that Canada is the direct target, although it can be. It is the unfortunate reality that Canadians are indirectly in some cases involved in other activities of terrorism in other places, and that is how terrorism impacts most generally on Canada. That means it is hard to articulate a convincing narrative for the public, or indeed for hard-pressed security members or parliamentarians to say why we should pay attention to the detail even though that detail is not exploding in our faces, if you like, on a weekly basis.

To an extent, I think we are in denial. I agree with Mr. Wark. We have not come to grips with the impact that scourge of al Qaeda, to use his phrase, can have in being detrimental to Canada and Canadian interests. However, equally we have failed to have that conversation on trying to articulate why it is

M. Wark : En ce qui a trait à la question de savoir si nous refusons d'admettre la réalité, j'aurais tendance à y répondre par l'affirmative, mais j'ajouterai que, dans une certaine mesure, il s'agit d'une attitude appropriée. Je ne veux pas porter atteinte à des points sur lesquels j'insiste depuis des années.

Cela dit, nous refusons d'admettre que le Canada est effectivement en guerre — pas nécessairement de son propre gré — contre Al-Qaïda, contre les groupes qui y sont affiliés et contre les idéaux qu'ils défendent. Nous sommes en guerre contre cette idée. Refusons-nous d'admettre cette idée? Certainement. Refusons-nous d'admettre l'idée selon laquelle une grave menace terroriste plane sur le Canada au moment où l'on se parle? J'estime que nous refusons, à juste titre, d'admettre cette idée.

Au Canada, nous avons de la difficulté à comprendre que le terrorisme du XXI^e siècle, de nature mondiale et transnationale, représente une menace pour les valeurs et les intérêts canadiens, pas nécessairement parce qu'il nous touchera directement, mais parce que à un moment donné, quelque part, il portera un coup à ce sentiment de stabilité internationale et aux valeurs internationales.

Comme je l'ai indiqué durant ma brève déclaration préliminaire, notre engagement en Afghanistan, de même que certaines des attaques menées par des groupes affiliés à Al-Qaïda contre des intérêts canadiens, nous ont fourni une occasion, mais nous n'avons pas trouvé le moyen d'expliquer à la population canadienne pourquoi nous estimons — à juste titre, à mon avis — que le type de terrorisme pratiqué par Al-Qaïda constituait un fléau mondial. Il ne s'agit peut-être pas du plus terrible des fléaux mondiaux, mais le Canada a la responsabilité de contribuer à le combattre. Il s'agit là d'un aspect de la question que, à mon avis, nous refusons d'admettre.

M. Littlewood : Merci, sénateur Wallin. Selon moi, ce que M. Thompson voulait dire, c'est que, dans le passé, l'engagement ou l'expérience du Canada en matière de terrorisme a été lié en grande partie à sa participation à des guerres menées par d'autres pays. C'est ce simple fait qui explique l'engagement du Canada, et non pas le fait qu'il soit directement visé par le terrorisme, même s'il pourrait l'être. La triste réalité, c'est que, dans certains cas, les Canadiens sont indirectement mêlés à des actes de terrorisme posés dans d'autres pays — de façon générale, c'est de cette façon que le terrorisme a une incidence sur le Canada. C'est pourquoi il est difficile de présenter des explications convaincantes au public, et c'est pourquoi, bien entendu, les membres des services de sécurité ou les parlementaires ont toutes les peines du monde à indiquer les raisons pour lesquelles nous devrions porter attention à tel ou tel détail, même si la menace terroriste n'est pas d'une évidence qui nous saute aux yeux, si je peux m'exprimer ainsi, de façon régulière.

Dans une certaine mesure, j'estime que nous refusons d'admettre la réalité. Je suis d'accord avec M. Wark là-dessus. Nous n'avons pas pris conscience des répercussions néfastes que peut avoir Al-Qaïda — ce fléau, pour reprendre les termes de M. Wark — sur le Canada et les intérêts canadiens. Toutefois,

important to us to deal with al Qaeda even though it is not likely to manifest itself in terms of a rolling, systematic, violent campaign within Canada directed at Canada specifically.

We live in a globalized world; this is one of our globalized problems. However, that means Canada has responsibilities to its allies, and it is that indirect threat from Canadians to some of Canada's allies that I think are an important factor in how we think about counterterrorism today.

Senator Wallin: Following up on Senator Nolin's point on the crime versus terrorism, I think you have all agreed that we probably lack the intelligence-gathering capability or even the frame in which to gather that intelligence. If that were all perfect, would we have the tools? Is that the right way to approach it, or are we twisting ourselves in knots because of our other identity issues to fight this as a crime as opposed to terrorism?

Mr. Thompson: There are cases in Canada where we have worked toward other solutions or other partial solutions to terrorism. One problem we keep running up against, because some of the terrorism develops from particular communities, is that we have not had the resources to understand those communities. It has been 31 years since the radical Sikhs first murdered someone to take control of temple funds, and in some ways we are still surprised when violence arrives at a Sikh temple when we should have known what has been happening for a long time.

The Tamil Tigers were here for about 12 years before Canadian police started to cotton on to the problem. One of the problems in Ontario, especially in Toronto where so many of the Liberation Tigers of Tamil Eelam, LTTE, were concentrated, is it took a long time for police to develop resources and a long time to obtain information of the community. As they started to gain partial successes against the Tigers, Canadian Tamils started to come forward and volunteer more information. At one stage, there were disruptive activities aimed at big Tamil Tiger events to undermine the authority of the Tigers. They had been trying to keep control of the whole community.

For example, ordinary Tamils were ordered to come out to events. The people who went around collecting the war tax would also say: This is Martyrs Day; everyone attend this event. The last couple of years the Martyrs Day events were severely disrupted. Among other things, police went around to the places where halls

nous avons également échoué à nouer le dialogue avec les Canadiens pour tenter de leur expliquer pourquoi il est important pour nous de combattre Al-Qaïda, même si cette organisation est peu susceptible de mener au Canada une campagne continue, systématique et violente visant directement le Canada.

Nous vivons dans un village planétaire, et le terrorisme est l'un de nos problèmes. Or, cela signifie que le Canada a des responsabilités à l'égard de ses alliés, et, selon moi, la menace indirecte que font planer des Canadiens sur certains de nos alliés est un facteur qu'il est important de prendre en considération au moment de réfléchir à propos de la lutte actuelle contre le terrorisme.

Le sénateur Wallin : Pour faire suite au point soulevé par le sénateur Nolin concernant la criminalisation des menaces terroristes, je crois que vous avez tous convenu que nous avons probablement des lacunes sur le plan de la capacité de recueillir du renseignement, ou même sur le plan du cadre à l'intérieur duquel nous recueillons ce renseignement. Si ces lacunes étaient toutes comblées, disposerions-nous des outils nécessaires? S'agit-il de la bonne façon d'aborder cette question, ou sommes-nous en train de faire toutes sortes de contorsions en raison de ces autres questions liées à notre identité et qui nous poussent à combattre cela non pas en tant que terrorisme, mais en tant que crime?

M. Thompson : Au Canada, dans certains cas, nous avons œuvré en vue d'élaborer d'autres solutions ou de trouver d'autres solutions partielles pour lutter contre le terrorisme. Le terrorisme prend naissance dans certaines communautés particulières, et l'un des problèmes auxquels nous nous sommes continuellement butés, c'est le fait que nous ne disposons pas des ressources nécessaires pour comprendre ces communautés. Il y a déjà 31 ans que des Sikhs radicaux ont commis un premier meurtre afin d'avoir la haute main sur les finances d'un temple, et pourtant, d'une façon ou d'une autre, nous sommes toujours surpris lorsqu'un acte de violence est commis dans un temple sikh, alors que nous devrions savoir que ce genre d'incident ne date pas d'hier.

Les Tigres de libération de l'Eelam tamoul, les TLET, étaient établis au pays depuis une douzaine d'années lorsque la police canadienne a commencé à saisir quelque chose à ce problème. En Ontario, plus particulièrement à Toronto, où se trouvaient un si grand nombre de TLET, l'un des problèmes que nous avons connus tient à ce que la police a mis beaucoup de temps pour acquérir les ressources dont elle avait besoin et pour obtenir de l'information à propos de la communauté. Lorsque le travail des policiers contre les TLET a commencé à porter ses fruits, à tout le moins de façon partielle, les tamouls canadiens ont commencé à se manifester et à fournir de façon volontaire des renseignements. À un certain moment, des actions visaient à entraver le déroulement d'importants événements organisés par les TLET et pour saper l'autorité de ces derniers. Ils tentaient de conserver la maîtrise de l'ensemble de leur communauté.

Par exemple, les TLET donnaient aux Tamouls ordinaires l'ordre d'assister aux événements qu'ils organisaient. Les membres des TLET responsables de percevoir l'impôt de guerre annonçaient : « Aujourd'hui est le jour des Martyrs — tout le monde est tenu d'assister à cet événement. » Au cours des deux ou

had been hired for the big Martyrs Day events and reminded the owners or the civil servants running these particular assets that to host this event would mean they were in violation of Canadian anti-terror laws, so the Tigers had a hard time hosting an event. When the event was scheduled somewhere, suddenly police were in the parking lot writing down licence plate numbers. Many people who had been ordered to come now had the excuse to stay away. The word spread around, and this activity broke the control that the activists for the terrorist group had over the whole community. Suddenly it meant that this particular police force had a flood of informants. They were receiving more information than they could handle. The other problem now is, between sending people off to cover the Olympics and the G8-G20 meetings, there is almost no one on that desk any more answering phone calls.

Mr. Wark: In response to your question, in an ideal world, when we can prosecute, then prosecute, because that is the best way to ensure that the case we have built meets the test of validity. It is the best way to ensure that we engage in a process of deterrence against other potential criminal activities in the future.

To rely on their legal system is, at the end of the day, absolutely the best strategy, but it has to be recognized that not all terrorism cases are prosecutable. Where those cases are not prosecutable, for a variety of reasons — because the evidence cannot be produced in court or because the evidence is not complete — then we are in a difficult world, it seems to me, where we have to rely on the capacities and good judgment of our intelligence service to identify threats appropriately and to try to take preventive measures against those threats within the framework of the law.

To make sure the system works well — and we will deploy it time and again, because not all terrorism cases will be prosecutable — we must have a high level of confidence in our intelligence service, in this case CSIS; and we must have, it seems to me, acute political engagement. By that I do not mean cabinet ministers meddling with the details of cases, but cabinet ministers and senior officials at the level of assistant deputy minister and deputy minister acutely aware of the dimensions of the cases, what they might mean and what challenges they might present.

trois dernières années, les célébrations entourant le jour des Martyrs ont été gravement perturbées. Entre autres, la police s'est rendue dans les salles de réunion qui avaient été louées pour les grandes célébrations du jour des Martyrs et a rappelé aux propriétaires de ces installations ou aux fonctionnaires qui les dirigent que le fait d'accueillir un événement de la sorte constituait une violation des lois antiterroristes canadiennes. Par conséquent, les TLET ont eu beaucoup de mal à tenir un événement : dès qu'il y en avait un de prévu à tel ou tel endroit, on pouvait s'apercevoir que la police était sur place et prenait en note les numéros de plaque d'immatriculation dans le stationnement de l'immeuble accueillant la réunion, et de nombreuses personnes à qui il avait été ordonné d'y assister avaient ainsi une bonne excuse pour ne pas s'y présenter. Les gens se sont passé le mot, et ces interventions policières ont porté atteinte à la mainmise des militants du groupe terroriste sur l'ensemble de la communauté. Cela a eu pour effet que, soudainement, ce service de police pouvait compter sur un bon nombre d'informateurs : il recevait davantage de renseignements qu'il ne pouvait en traiter. Toutefois, cela a entraîné un nouveau problème : comme les membres de ce service sont envoyés en mission pour assister à toutes sortes d'événements, par exemple les Jeux olympiques et les sommets du G8 et du G20, il n'y a presque plus personne de disponible pour répondre aux appels téléphoniques.

M. Wark : Pour répondre à votre question, je vous dirai que, dans l'idéal, nous intentons des poursuites chaque fois que nous avons la possibilité de le faire, car il s'agit du meilleur moyen dont nous disposons pour nous assurer que le dossier que nous avons constitué est valide. Il s'agit du meilleur moyen dont nous disposons pour nous assurer que nous enclenchons un processus visant à prévenir toute autre activité criminelle éventuelle dans l'avenir.

En fin de compte, la meilleure stratégie à adopter consiste certainement à nous en remettre à leur système juridique, mais il faut bien comprendre que ce ne sont pas tous les cas de terrorisme qui peuvent faire l'objet de poursuites. Dans les cas où il n'est pas possible, pour diverses raisons — parce que la preuve n'est pas complète ou ne peut être présentée au tribunal —, d'intenter une poursuite, nous faisons face à des difficultés avec lesquelles nous devons composer, il me semble, en nous fiant aux capacités et au bon jugement de notre service de renseignement et en tablant sur le fait qu'il décèlera de façon compétente les menaces et tentera de prendre des mesures préventives contre ces menaces, et ce, à l'intérieur des limites fixées par la loi.

Pour nous assurer que le système fonctionne bien — et nous y aurons encore recours à maintes reprises puisque ce ne sont pas tous les cas de terrorisme qui peuvent faire l'objet de poursuites —, nous devons avoir un niveau élevé de confiance à l'égard de notre service de renseignement, en l'occurrence le SCRS. En outre, à mon avis, nous devons bénéficier de la collaboration intelligente du milieu politique. Ce que je veux dire par là, c'est non pas que les ministres du Cabinet doivent mettre leur nez dans les dossiers, mais que les ministres du Cabinet et les hauts fonctionnaires — les sous-ministres et les sous-ministres adjoints — doivent être très au fait des tenants et aboutissants des dossiers, de leur portée et des difficultés qu'ils peuvent poser.

The traditional difficulty we have had in Canada is that an intelligence service like CSIS or its predecessors is often operated at a considerable remove from those forms of political control and accountability. That situation has begun to change in a post-9/11 world, but I do not know that we have made that shift fully in understanding that it is not enough to simply trust our intelligence service but that we must have means to verify that the trust is appropriate, as well as a constant process of scrutiny and monitoring. We have some devices that allow us to have some confidence in respect to a general's office that reports to the minister and the Security Intelligence Review Committee, but it is worth questioning whether those instruments are adequate if they are operating in the absence of that close-in political monitoring and engagement.

Mr. Littlewood: I fully agree that when we can prosecute, yes, we should go down that route. However, we must be aware of, and be prepared for, the times when we cannot prosecute. That preparation involves thinking through the various options available to the broader security community, whether in a legal framework or with political backing. Yes, prosecute, but accept the reality that we will not always be able to do so. We must be prepared for that grey area, effectively.

Senator Smith: I am reminded today about the bad pun about why therapy would not work on Cleopatra — because she was “queen of denial.”

My question is to Professor Wark and it follows on the heels of the point that Senator Jaffer explored about the homegrown trouble. You are based in Toronto. I am also based in Toronto, although I am on planes all the time. The Toronto 18 charges occurred more than a couple of years ago. Maybe I should not use this phrase, but I will use it anyway. Some of the mainstream elements of the Muslim community in Toronto were skeptical and thought that maybe there had been police overreaction. I think they were speaking in good faith. However, now well over half of them have pleaded guilty and serious sentences have been given out.

You made the point about sustained public education, which I totally agree with, but I often think that if they are hearing it from their own community, it makes more of a difference. I am talking about the mainstream elements, not fringe radicals. In terms of preaching the doctrine of non-violence, which is in conformity with my understanding of the Muslim faith, do you think progress

Au Canada, l'un des problèmes avec lesquels nous devons composer depuis longtemps, c'est le fait que, bien souvent, un service de renseignement comme le SCRS ou ceux qui l'ont précédé fonctionne de façon très indépendante, c'est-à-dire qu'il est très peu assujéti à ces types d'autorité politique et aux mécanismes redditionnels qui en découlent. Cette situation a commencé à changer à la suite des événements du 11 septembre, mais je ne crois pas que nous avons entièrement compris qu'il n'était pas suffisant de simplement faire confiance à notre service de renseignement, et que nous devrions disposer des moyens nécessaires pour nous assurer que cette confiance est justifiée, et d'un processus continu d'examen et de surveillance. Quelques mécanismes nous permettent d'avoir une certaine confiance à l'égard du service, par exemple l'existence du bureau de l'Inspecteur général, qui relève du ministre et du Comité de surveillance des activités de renseignements de sécurité, mais il convient de se demander si ces mécanismes sont adéquats, dans la mesure où leur fonctionnement ne fait pas l'objet d'une surveillance étroite de la part des instances politiques et si celles-ci n'ont pas leur mot à dire quant à la façon dont ils sont administrés.

M. Littlewood : Je suis tout à fait d'accord avec l'idée selon laquelle nous devrions tenter des poursuites lorsque nous avons la possibilité de le faire. Cependant, nous devons savoir qu'il n'est pas toujours possible d'intenter des poursuites, et nous devons nous préparer à de telles éventualités. Cette préparation suppose que nous devons réfléchir aux diverses options qui s'offrent à la communauté du renseignement de sécurité dans son ensemble, qu'il s'agisse d'options d'ordre juridique ou politique. Oui, intentons des poursuites, mais soyons conscients du fait que nous n'aurons pas toujours la possibilité de le faire. Il est possible que nous nous retrouvions dans cette zone grise, et nous devons être prêts, sur le plan pratique, à faire face à une telle éventualité.

Le sénateur Smith : Ce que j'entends aujourd'hui me donne à penser que les Canadiens marchent dans les pas des Borduas, Riopelle et autres Gauvreau — ils manifestent leur refus global, mais ce refus, c'est à la réalité qu'ils l'opposent.

Ma question s'adresse au professeur Wark et fait suite au point sur lequel s'est attardé le sénateur Jaffer, à savoir les troubles d'origine intérieure. Vous êtes établi à Toronto. Moi aussi, même si je passe le plus clair de mon temps dans des avions. Les accusations contre les 18 de Toronto ont été déposées il y a plus de deux ans. Je devrais peut-être taire ce que je m'appête à dire, mais je n'en ferai rien : certaines personnes appartenant au courant dominant de la communauté musulmane de Toronto étaient sceptiques et croyaient que la police avait peut-être réagi de façon excessive. Selon moi, ces personnes étaient de bonne foi lorsqu'elles ont exprimé cette opinion. Cependant, à présent, bien plus de la moitié des personnes inculpées ont plaidé coupable, et des peines importantes ont été imposées.

Vous avez mentionné la nécessité d'une éducation publique soutenue, et je suis entièrement d'accord avec vous là-dessus, mais je me dis souvent que le message aurait plus d'effet sur la communauté s'il était transmis par des membres de la communauté. Je parle ici non pas des éléments radicaux de la communauté, mais des éléments du courant dominant. D'après ce

has been made within the mainstream elements that they cannot take it for granted but that they have to hear it not only from sustained public education but from their own leadership? Do you have any sense of whether progress has occurred in that respect?

Mr. Wark: My impression about this — and it is only an impression — is that the Muslim community in Canada appreciates that it is sometimes treated with some degree of suspicion by other elements of Canadian society, and it is sensitive to that treatment. The Muslim community is concerned to ensure that its religion and values are not misunderstood.

Taking your example of the Toronto 18 or Toronto 11 case, we saw two different kinds of phenomena. One is a general sense, not only in the Muslim community but in Canadian society at large, that this threat cannot be real; we cannot have had a cell of 18 individuals who were threatening to behead the Canadian Prime Minister, blow up Parliament, attack the CBC, et cetera. There was a degree of shock, which I think was appropriate in those circumstances, and perhaps a degree of skepticism that went along with the shock.

The difficulty that emerges is, in part, a difficulty in detail and in part, something that is simply incumbent in these kinds of legal proceedings. The difficulty in detail is that in Canada we have to find a way, when we launch legal proceedings in these kinds of cases, for the government to make its case a little more clearly about what the threat is without prejudicing the interests of those who are named in these kinds of cases. The U.K. government is also struggling with this issue, and I hope that Canadians and their British counterparts are talking about ways in which it might be possible to allow for a fuller discussion to the public about why the government believes that it had to proceed with charges against these individuals. That discussion might remove some, but not all, of the skepticism that will surround these kinds of events when they come as a shock to the Canadian public.

We also have to find a way to speed up these legal proceedings. The Toronto 18 were arrested in 2006. The remaining trials — if I recall, two or three of these trials — are still underway in 2011. These cases are complex and we do not want to rush them, but I would argue that a five-year time lag between laying charges and conviction is too long. In that five-year time period, all kinds of ideas can flourish — that the threat was grave or ridiculous and overhyped by the government. We will not know until a judge or jury reaches a decision. However, we need to reach the point where judges and juries reach decisions so that public opinion can be informed in these cases. We have to accompany that decision

que je crois comprendre, la religion musulmane prêche la non-violence. À votre avis, avons-nous fait des progrès pour ce qui est de faire comprendre aux éléments du courant dominant de la communauté musulmane qu'ils ne pouvaient pas tenir la non-violence pour acquise, mais que ce message devait être transmis non seulement par le truchement de programmes d'éducation publique, mais également par leurs propres chefs? Savez-vous si des progrès ont été réalisés à cet égard?

M. Wark : À ce propos, j'ai l'impression — et ce n'est qu'une impression — que la communauté musulmane du Canada est consciente du fait qu'elle est parfois traitée avec une certaine méfiance par les autres membres de la société canadienne, et qu'elle n'est pas insensible à cela. La communauté musulmane souhaite s'assurer que sa religion et ses valeurs ne sont pas comprises de travers.

Pour reprendre votre exemple des 18 ou des 11 de Toronto, je dirai que nous avons pu observer deux différents types de phénomène. Tout d'abord, de façon générale, au sein non seulement de la communauté musulmane, mais également de la société canadienne dans son ensemble, on a le sentiment que cette menace n'était pas réelle — on a l'impression qu'il est impossible qu'un groupe de 18 personnes ait pu menacer de décapiter le premier ministre du Canada, de faire exploser le Parlement, de lancer une attaque contre la SRC, et cetera. Cette nouvelle a créé une certaine onde de choc, justifiable dans les circonstances, et un certain degré de scepticisme a peut-être accompagné cette onde de choc.

La difficulté qui surgit tient, d'une part, à une question de détail, et, d'autre part, à quelque chose qui appartient tout simplement aux poursuites de ce genre. La question de détail qui pose problème, c'est que, au Canada, nous devons trouver un moyen de faire en sorte que le gouvernement puisse, au moment où des poursuites sont engagées dans des affaires de ce genre, présenter ses arguments de façon un peu plus claire en ce qui concerne la nature de la menace, sans que cela ne porte préjudice aux intérêts des personnes nommées. Le gouvernement du Royaume-Uni est aux prises avec le même type de difficulté, et j'espère que les membres du gouvernement du Canada discutent avec leurs homologues du Royaume-Uni à propos des mesures qui pourraient être prises pour leur permettre d'expliquer de façon plus exhaustive au public les raisons pour lesquelles ils estiment devoir tenter des poursuites contre telle ou telle personne. Ce genre de discussion pourrait dissiper une partie du scepticisme qui entoure les événements de ce genre, qui créent une véritable commotion dans la population canadienne.

Nous devons également trouver une façon d'accélérer le traitement de ces poursuites judiciaires. Les 18 de Toronto ont été arrêtés en 2006. En 2011, quelques-uns des procès relatifs à cette affaire — deux ou trois, si j'ai bonne mémoire — seront toujours en cours. Il s'agit d'affaires complexes, et nous ne voulons pas bâcler le travail, mais j'aurais tendance à affirmer que l'intervalle qui sépare le dépôt des accusations et le prononcé de la sentence — à savoir cinq ans — est trop long. Au cours de cette période de cinq ans, toutes sortes d'idées peuvent voir le jour — par exemple, d'aucuns affirmeront que la menace était grave, et d'autres, qu'elle était nulle et avait été montée en épingle par le

with a greater ability, again without prejudicing the interests of the named persons, for the government to say: Here is what we believe happened.

If we think back to the Toronto 18 case, how did we learn about what was taking place? It was through leaks and statements made by defence counsel for the named persons. How should we treat that material? Maybe it was accurate, maybe not.

One reason why the case was treated in the various ways it was goes back to the fact that there is too little knowledge to judge, on the part of the Canadian public in general, as well as among experts. Anyone with any expertise in this area would look at that case at its outset and say: The law enforcement community used 600 police officers to engage in widespread arrests in Ontario on the basis of a multi-year investigation. There may be more smoke than fire, but there has to be fire. That has to be the starting point from any reasonable perspective. Was that necessarily the perspective? No, because we lack that public education.

I do not agree with the view of CSIS director Dick Fadden that there is an informal cabal out there determined to press their own views on the Canadian public.

I think that statement is overly alarmist and exaggerated, and I said so when Mr. Fadden made those remarks last year. I do not think there is any cabal. We do not need to underestimate the capacity of our media community to uncover stories and to approach them in an objective way, or to place the kinds of views that individuals might have about these events in some kind of perspective.

There is no cabal, but there is not enough education or capacity to bring out information before the public, and our legal process is too slow.

Senator Nolin: That last comment raises this question: Should we change the old system or adopt a specific judicial system only for that type of procedure? That idea has been tried in other jurisdictions. Maybe you have an opinion on that idea.

Mr. Wark: Senator Nolin, it is an interesting question. We perhaps should wait and see what Justice Major has to say on this issue in the context of the release — finally — hopefully, this month of the Air India inquiry. It is part of his mandate to present recommendations in that regard. My perspective is that we do not need to change the system fundamentally.

gouvernement. Seule la décision d'un juge ou d'un jury permettra de trancher la question. Toutefois, il vient un moment où les juges et les jurys doivent rendre une décision de manière à ce que le public puisse être informé à propos de ces affaires. Nous devons contribuer à la prise de ces décisions en faisant en sorte que le gouvernement ait une plus grande capacité de présenter sa version des faits, là encore, sans que cela ne porte préjudice aux intérêts des personnes nommées.

Pour revenir sur l'affaire des 18 de Toronto, comment avons-nous appris ce qui était en train de se passer? Grâce à des fuites et à des affirmations faites par l'avocat de la défense. Comment devrions-nous traiter ce genre d'information? Elles sont peut-être exactes, mais elles ne le sont peut-être pas.

Si l'affaire a été traitée de toute sortes de façons, c'est notamment en raison du fait que tant les experts que la population canadienne en général disposaient de trop peu de renseignements pour porter un jugement. Tout expert en la matière qui se serait penché sur cette affaire à ses débuts aurait affirmé : « Quelque 600 policiers ont été mobilisés par la communauté du maintien de l'ordre afin de procéder à des arrestations à grande échelle en Ontario à l'issue d'une enquête qui s'est étalée sur plusieurs années. Il y a peut-être plus de fumée que de feu, mais il n'y a pas de fumée sans feu. » Il s'agit là de la prémisse de tout point de vue raisonnable. S'agit-il du point de vue que nous avons adopté dans les faits? Non, en raison de nos lacunes en matière d'éducation publique.

Je ne suis pas d'accord avec l'opinion du directeur du SCRS, Dick Fadden, selon laquelle certaines personnes ont monté une cabale officieuse afin de faire circuler leurs propres points de vue au sein de la population canadienne.

À mon avis, il s'agit là d'une affirmation excessive et exagérément alarmiste, et je l'ai fait savoir l'an dernier après avoir pris connaissance de ces propos de M. Fadden. Je ne pense pas qu'il existe la moindre cabale. Nous ne devons pas sous-estimer la capacité des médias canadiens de mettre au jour certaines histoires et de les traiter de façon objective, ou leur capacité de relativiser les points de vue exprimés par certaines personnes à propos de ces événements.

Il n'y a pas de cabale. Toutefois, notre capacité d'éducation et d'information du public est insuffisante, et notre processus judiciaire est trop lent.

Le sénateur Nolin : Votre dernière observation soulève la question suivante : devons-nous modifier l'ancien système ou créer un système judiciaire spécial qui serait appelé à ne traiter que les poursuites de ce genre? D'autres pays ont emprunté cette dernière voie. J'aimerais connaître votre opinion là-dessus.

M. Wark : Sénateur Nolin, votre question est intéressante. Avant d'y répondre, nous devrions peut-être attendre de voir ce que le juge Major a à dire à ce sujet dans le cadre du rapport de la commission d'enquête sur le vol d'Air India, lequel sera — enfin — rendu public, si tout va bien, ce mois-ci. La présentation de recommandations à cet égard fait partie du mandat de cette commission d'enquête. Personnellement, j'estime que nous ne devons pas modifier de fond en comble le système judiciaire.

Senator Nolin: I am also of that opinion.

Mr. Wark: We can stay with judges and jury trials, as we traditionally have. What we have to invest this process with is more urgency. Some of the difficulties and delays have been the result of, understandably, Charter challenges mounted against the Anti-terrorism Act. The further we enter into and experience the Anti-terrorism Act and the further we deal with Charter challenges in the future, the less likely it will be that these cases will take as long as they have, because the challenges will have been dealt with.

I still say there is not enough urgency and not enough recognition of the need for speed in these cases. We have to go at that part of the reform process somehow.

Senator Marshall: My question is for Mr. Thompson, although I think Mr. Littlewood touched on the issue when he responded to Senator Jaffer.

You spoke about radical Islam. How much do we know about the characteristics of people who end up in the category of radicalism or terrorism? It seems like a lot of them are middle-aged men or young men, fairly well educated. How much work has been done on that aspect?

Mr. Thompson: Senator Marshall, the ideology of terrorism and the personal motives that people bring when they become involved in terrorism is one of the things that first attracted me to pay more attention to it 25 years ago. This area again is one in which I still cannot answer everything for myself.

There are particular creeds within Islam. We talk about Islam here like it is one big monolithic block, and that is the last thing it is. There are elements within Islam. For example, there is the Wahhabi sect of Saudi Arabia, which is militant, and there is the Da'wa, their missionary arm. Most of what they engage in is legitimate, although it is pointed. They are much more militant than most other Muslims.

Their counterpart in India is the Tablighi Jamaat, out of the Deobandi school. Again, this school is a hard-line, fundamentalist school.

There is the Muslim Brotherhood out of Egypt. Normally, if people ask me about conspiracy theories, I laugh. I think — human nature being what it is — sustaining a conspiracy is almost impossible, but this group is one of the exceptions. This group is attempting to be involved in systemic infiltration and systemic subversion in many countries. It is not a deliberate master plan. There is no room full of people wearing masks and hoods, and plotting, that I know of. I could be wrong, you are right. It is activists moving in parallel directions over the course of the years. What they talk about, what they believe in, is, first of all, a purified Islam that is very much in their lights. They have killed

Le sénateur Nolin : Je suis du même avis.

M. Wark : Nous pouvons conserver notre système traditionnel de procès avec juges et jurys. Cependant, nous devons donner un caractère d'urgence à ce processus. Certaines des difficultés et des retards avec lesquels nous devons composer découlent, bien entendu, des contestations de la Loi antiterroriste fondées sur la Charte. Avec le temps, nous apprendrons à mieux connaître la Loi antiterroriste et à réagir aux contestations de cette loi fondées sur la Charte, et, par conséquent, ce type d'affaires sera moins susceptible de traîner en longueur, car ces contestations auront été réglées.

Je maintiens que nous devons donner un caractère d'urgence à ce processus, et que nous ne nous rendons pas suffisamment compte du fait qu'il est nécessaire d'accélérer le traitement de ces affaires. D'une façon ou d'une autre, il s'agit d'un aspect du processus de réforme que nous devons aborder.

Le sénateur Marshall : Ma question s'adresse à M. Thompson, même si je crois que M. Littlewood a abordé le sujet en réponse à une question du sénateur Jaffer.

Vous avez parlé de l'intégrisme islamique. Que savons-nous à propos des traits distinctifs des personnes pouvant être caractérisées comme étant radicales ou terroristes? Il semble que beaucoup de ces jeunes personnes sont des hommes d'âge moyen ou de jeunes hommes assez scolarisés. Pouvez-vous nous parler de l'ampleur du travail qui a été fait sur cet aspect de la question?

M. Thompson : Sénateur Marshall, l'une des choses qui m'ont amené, dans un premier temps, à m'intéresser de plus près au terrorisme il y a 25 ans, c'est l'idéologie terroriste en tant que telle et les raisons qui poussent des personnes à s'engager dans le terrorisme. Là encore, il s'agit d'un aspect de la question à propos duquel je ne possède toujours pas toutes les réponses.

Au sein même de l'islam, il existe plusieurs courants de pensée distincts. On a l'habitude de considérer l'islam comme un ensemble monolithique, mais cette perception est bien loin de la réalité. L'islam est composé de divers courants, par exemple le wahhabisme en Arabie saoudite, de nature militante, et son aile missionnaire, la da'wa. La plupart des activités menées par les organisations relevant de ce courant sont légitimes, mais aussi elles défendent farouchement leurs idées — leurs membres sont beaucoup plus militants que la majeure partie des autres musulmans.

L'équivalent indien de ces organisations est le Tablighi Jamaat, de l'école de pensée deobandi. Là encore, il s'agit d'un courant extrémiste et fondamentaliste.

En Égypte, il y a les Frères musulmans. Habituellement, lorsqu'on fait allusion à telle ou telle théorie du complot, j'ai envie de rire. La nature humaine étant ce qu'elle est, il est à peu près impossible de mener à bien un complot sans que celui-ci ne s'ébruite. Cependant, les Frères musulmans constituent l'une des exceptions à la règle — cette organisation tente systématiquement de s'infiltrer dans de nombreux pays et d'y mener des activités subversives systématiques. Ce n'est pas un grand plan délibérément arrêté. Que je sache, nous n'avons pas affaire à un groupe de personnes portant masques et cagoules et ourdissant consciemment une vaste machination. Vous avez raison, je fais

far more Muslims than anyone else has. If you look at the victims of Islamic fundamentalism, most of them have been other Muslims. The group also has stated often and openly their beliefs that they must restore the Khali faith, restore all Muslims under their control, and they must humble the western world. These are things they believe in and are working towards.

The ideology is there. It is well formed. The agents of the ideology are present, working in the Islamic communities throughout the western world. This group is one of the challenges we face. It is an immigration issue that we have not thought about seriously because we do not like to think about religious issues and how they can become complicated.

We are a society based on immigration. We can assimilate almost anyone with enough time, and we have. This is the first time we have a group with a direct countervailing influence trying to prevent assimilation, and we are allowing it to operate here. This is the ideological backdrop.

They are at work in various ways through mosques, madrasahs, websites, schools and everything else. We find that some people become terrorists because it is an issue of self-identity — it is self-expression. Some people want to have a heroic self-image for themselves. Other people follow along because it looks like the thing to do.

When people talk about root causes of terrorism, the root cause is not poverty, it is usually self-identity. It is a luxury for someone who has their other needs taken care of.

Yes, they pick up on confused kids, they pick up on the dysfunctional, but they also pick up on functional, well-educated, well-off people whose other needs have been met, except for the need, again, to assume a heroic self-identity for themselves.

If you look at a group of 50 terrorists, there are 50 different reasons why they join.

Senator Marshall: That situation makes it more difficult, and makes it almost scary, because there is no way to put people into certain categories. It is almost like terrorism is all over the place.

peut-être fausse route. Je crois pourtant que nous avons affaire à des groupes de militants qui, au fil des ans, ont suivi une même direction. Leurs messages et leurs croyances concernent d'abord et avant tout l'idée d'un islam purifié, qui correspond beaucoup à leur vision des choses. Cette organisation a assassiné davantage de musulmans que tout autre groupe. Si vous examinez la liste des victimes de l'intégrisme islamique, vous constaterez que la plupart d'entre elles sont des musulmans. En outre, les Frères musulmans ont souvent et ouvertement affirmé que leur mission consistait à rétablir la foi Khali, à régner sur l'ensemble des musulmans et à donner une leçon d'humilité au monde occidental. Il s'agit de leurs croyances, et ils œuvrent en vue de les concrétiser.

L'idéologie existe. Elle est bien définie. Les personnes qui la propagent existent, et mènent leurs activités de prosélytisme au sein des communautés islamiques de toutes les régions du monde occidental. Cette organisation représente l'un des défis auxquels nous faisons face. Il s'agit d'une question d'immigration sur laquelle nous ne nous sommes pas penchés sérieusement, car nous n'aimons pas réfléchir sur les questions religieuses et fermons les yeux sur le degré de complexité qu'elles peuvent atteindre.

Notre société est fondée sur l'immigration. Si on nous donne suffisamment de temps, nous pouvons assimiler à peu près n'importe qui, et nous l'avons fait. Il s'agit de la première fois que nous nous trouvons en présence d'une organisation qui exerce une influence contraire directe pour tenter d'empêcher l'assimilation, et nous lui permettons de poursuivre ses activités au pays. Il s'agit là de la toile de fond idéologique.

Pour traduire son idéologie dans les faits, cette organisation utilise tous les moyens à sa disposition — les mosquées, les madrasahs, Internet et les écoles. Nous constatons que certaines personnes deviennent des terroristes pour renforcer la perception qu'ils ont d'eux-mêmes — il s'agit pour elles d'une façon de s'exprimer. D'aucuns veulent pouvoir se considérer eux-mêmes comme des héros, et d'autres joignent les rangs d'une organisation terroriste parce qu'il leur semble qu'il s'agit de la bonne chose à faire.

On dit parfois que la pauvreté est la cause fondamentale du terrorisme. J'estime que, de façon générale, une personne se joint à une organisation terroriste pour des questions d'identité personnelle. Il s'agit d'un luxe pour quelqu'un dont tous les autres besoins ont été comblés.

Oui, les organisations recrutent des enfants troublés, des personnes au comportement dysfonctionnel, mais elles recrutent également des personnes n'ayant aucun problème fonctionnel, des personnes scolarisées et aisées dont tous les besoins sont comblés, à l'exception, là encore, du besoin de se donner une image héroïque d'elles-mêmes.

Si vous interrogez un groupe de 50 terroristes et leur demandez pourquoi ils sont devenus ce qu'ils sont, on vous fournira 50 raisons différentes.

Le sénateur Marshall : Cette situation rend les choses encore plus difficiles, et fait presque peur, car il est impossible de ranger les personnes dans des catégories. On dirait presque que les terroristes sont partout.

When you talk about terrorism, terrorists must have different objectives, but is the overriding one the demise of the west? What is the overriding objective?

Mr. Thompson: After 25 years of I thinking about this question, I think the real overriding criterion for any terrorist is the need to convince themselves that they are heroic and important; that they are the agent of destiny. The ideology is something they then adopt that allows them to act things out. We still have radical left, radical right and others. Right now Islam is the power ideology. It is the one that seems to be the most powerful and it has these groups that want to change the world. It is literally true that that is what they want, and they are working to achieve it. Never mind if it is possible; they will give it a good try.

People who want to be important and want to see themselves as heroic figures will be attracted towards an ideology that allows them to try to achieve these ends.

Senator Marshall: That reason is basic, though, when you think about the impact of terrorism throughout the world. It is almost like it is a personal issue for people as opposed to something I would see as a bigger issue.

Mr. Thompson: At every level it is personal. No one has to become a terrorist. Everyone who becomes a terrorist at some level has chosen to become a terrorist.

The Chair: There may be other members of the panel who wish to comment on Senator Marshall's question.

Mr. Littlewood: We are entering this area where we have to recognize that there are different strategies behind terrorists and terrorist groups. Some terrorist activity can be only to maintain the status quo, and then there are the reactionary groups.

From the Canadian perspective, our experience is generally that the reason is terrorists seeking a different policy or a change in policy. That goal can mean different things for different people within the same group, or for people who identify or are sympathetic to the group. For some individuals, perhaps withdrawal from Afghanistan would be sufficient. For others the goal is to no longer support the United States in its efforts. This is where we enter difficult territory: What is behind that individual and what is the tipping point? We do not have that blueprint and profile available to us.

Les terroristes poursuivent assurément divers objectifs, mais a-t-on raison de croire que celui qui prime est la destruction du monde occidental? S'agit-il de leur objectif primordial?

M. Thompson : Après 25 années passées à réfléchir sur cette question, j'en suis arrivé à la conclusion que, pour un terroriste, ce qui compte davantage que tout, c'est le besoin de se convaincre lui-même qu'il est un héros, qu'il est important et qu'il est l'envoyé du destin. L'idéologie est une chose qu'il adopte par la suite et qui lui permet de donner expression à ses désirs. Il existe toujours une gauche radicale, une droite radicale et d'autres tendances radicales. À l'heure actuelle, l'islam est l'idéologie du pouvoir, celle qui semble la plus puissante et qui est défendue par tous ces groupes qui veulent changer le monde. Il faut prendre cela au pied de la lettre : ce que veulent ces groupes, c'est changer le monde, et ils travaillent en vue de réaliser cet objectif. Que cet objectif soit réaliste ou non n'entre pas en ligne de compte — pour eux, l'important, c'est d'essayer.

Les gens qui veulent se sentir importants et se considérer eux-mêmes comme des héros seront attirés par une idéologie qui leur permet de tenter de réaliser ces objectifs.

Le sénateur Marshall : Toutefois, il s'agit là d'une explication un peu courte, lorsque l'on songe aux répercussions qu'a le terrorisme partout dans le monde. À vous entendre, on dirait presque que les gens s'engagent dans la voie du terrorisme pour des raisons personnelles, et non pas, comme je le crois, pour des raisons qui les dépassent.

M. Thompson : À tous les égards, des raisons personnelles entrent en ligne de compte. Personne n'a à devenir un terroriste. Quiconque est devenu un terroriste a choisi, à un moment ou un autre, de devenir un terroriste.

Le président : Il y a peut-être d'autres membres du comité qui souhaitent faire des observations à propos de la question posée par le sénateur Marshall.

M. Littlewood : Nous en arrivons à un point où nous devons reconnaître que les stratégies peuvent varier d'un terroriste ou d'une organisation terroriste à l'autre. Certaines activités terroristes visent le maintien du statu quo, alors que d'autres ont des visées réactionnaires.

Au Canada, ce que nous savons du terrorisme, c'est que celui-ci vise généralement la mise en place d'une politique différente ou une modification de politique. Un tel objectif peut avoir une signification différente pour les divers membres d'un même groupe ou pour les personnes qui se reconnaissent dans le groupe ou ont des affinités avec lui. Pour certaines personnes, le retrait des troupes canadiennes de l'Afghanistan serait peut-être suffisant. Pour d'autres, le Canada doit cesser de soutenir les efforts des États-Unis. Ici, on commence à s'aventurer en terrain glissant : quelles sont les véritables motivations de telle ou telle personne, et à quel moment celle-ci risque-t-elle de basculer dans le terrorisme? Nous n'avons pas de modèle ou d'analyse à notre disposition pour répondre à ces questions.

We have to be honest when we live in a democracy and a multicultural country. There is nothing wrong with radical politics, even radical politics to change the system peacefully over a period of time and get rid of the system as it exists. That belief is a factor of life in the political spectrum of politics.

We have a problem when radical politics tips over into violence. That is when radical politics must be countered from a national security and safety perspective.

Mr. Thompson is correct. Each individual is different. We will have 50 different profiles for 50 different people. Even if we can identify ten similar factors, those factors are insufficient to make judgments about everyone else in that community or separate communities around them.

The Chair: There have been other terrorist groups in history. The Irish Republican Army, IRA, had a terrorist wing, which was addressed in some fashion. The Irgun was deemed to be a terrorist operation during the British mandate in Palestine prior to 1948. The African National Congress had an armed division that was deemed to be a terrorist operation, with which people had to come to terms to produce the new democratic South Africa. Terrorism has clearly changed. The nature of the terrorist's purpose has changed. Please reflect on that dynamic when you answer Senator Marshall's question.

Mr. Wark: I will try to provide answers. First, in response to Senator Marshall's question, many studies of this radicalization process focus not on radicalization as a problem, but how it tips over into terrorism and political violence. All these studies are being done elsewhere. None are being done in Canada — as far as I am aware — either by the government or in the expert community. Again, this situation raises the question of public education strategies.

The Chair: I want to ensure I understand what you said. To the best of your knowledge, no studies about present trends in radicalization are taking place in this country, sponsored either by the government or other interested organizations.

Mr. Wark: To the best of my knowledge, that is correct. The only study I am aware of that the Department of Public Safety engaged in was one in which they asked a U.K. organization to explore radicalization in Canada, which I thought was a strange proceeding.

We have many of these studies. I want to bring to the committee's attention a recent study produced by a highly respected terrorism expert, Brian Jenkins. It is a Rand Corporation occasional paper called, *Would-Be Warriors: Incidents of Jihadist Terrorist Radicalization in the United States Since September 11, 2001*. I will give the clerk of the committee a copy in case it is of interest.

Dans un pays démocratique et multiculturel, il faut être honnête. Nous n'avons rien contre les idées politiques radicales, même pas celles qui ont pour but de modifier pacifiquement le système sur une période plus ou moins longue et de se débarrasser du système actuel. De telles idées font partie du paysage politique.

Cependant, nous en avons contre les idées politiques radicales qui s'expriment par la violence. Ces idées doivent être combattues pour des raisons de sûreté et de sécurité nationales.

M. Thompson a raison. Chaque personne est différente. Si nous établissons le profil de 50 terroristes, nous obtiendrons 50 profils différents. Même si ces terroristes présentent des caractéristiques communes, celles-ci ne sont pas suffisantes pour nous permettre de porter un jugement à propos des autres membres de la communauté à laquelle ils appartiennent ou des membres des autres communautés qui les entourent.

Le président : L'histoire compte beaucoup d'autres organisations terroristes. L'IRA, l'Armée républicaine irlandaise, avait une aile terroriste, qui a été neutralisée dans une certaine mesure. En Palestine, avant 1948, à l'époque du protectorat britannique, l'Irgoun était considérée comme une organisation terroriste. Le Congrès national africain avait une aile armée considérée comme un groupe terroriste avec laquelle il a fallu composer pour créer la nouvelle Afrique du Sud démocratique. De toute évidence, le visage du terrorisme a changé. La nature des visées des terroristes ont changé. Je vous prie de réfléchir à cette dynamique au moment de répondre à la question du sénateur Marshall.

M. Wark : Je vais essayer de fournir des réponses. Tout d'abord, en réponse à la question du sénateur Marshall, de nombreuses études sur ce processus de radicalisation mettent l'accent non pas sur le phénomène en tant que problème, mais sur la manière dont la radicalisation donne lieu au terrorisme et à la violence politique. Toutes ces études se font ailleurs. Rien ne se fait au Canada — à ce que je sache — que ce soit par le gouvernement ou au sein de la communauté d'experts. Encore une fois, cette situation soulève la question des stratégies d'information du public.

Le président : Je veux m'assurer que j'ai bien compris ce que vous avez dit. À ce que vous sachiez, aucune étude sur les tendances actuelles en matière de radicalisation n'est en cours dans le pays, qu'il s'agisse d'études commandées par le gouvernement ou par toute autre organisation intéressée.

M. Wark : C'est exact. Je ne suis au courant d'aucune étude à ce sujet. La seule étude dont je sois au courant, c'en est une que le ministère de la Sécurité publique a commandée à une organisation du Royaume-Uni pour explorer la radicalisation au Canada. Je trouvais que c'était une étrange manière de procéder.

Nous avons beaucoup de ces études. J'aimerais attirer l'attention du comité sur une étude récente réalisée par un expert du terrorisme très respecté, Brian Jenkins. Il s'agit d'un document hors série de la RAND Corporation intitulé *Would-Be Warriors: Incidents of Jihadist Terrorist Radicalization in the United States Since September 11, 2001*. J'en remettrai un exemplaire à la greffière du comité au cas où ça vous intéresserait.

In terms of how we can understand the agenda of individuals moving from radicalization to terrorism, we can understand by dividing the agenda into two different pursuits. First, a terrorist can pursue a revolutionary agenda focused on violent overthrow of a particular regime. In the context of jihadism, this agenda is often violent overthrow of what they regard as an apostate regime among one of many Middle East states. Second, terrorists can embrace a more pan-Islamic agenda in which they seek to use terrorism violence to effect broader change in the nature of the Muslim *umma*. This agenda often requires targeting not an apostate regime, but the West.

I think the agendas divide between one of those two pursuits. That division does not make it easier to identify the process or the psychology behind the process. However, it at least allows us to distinguish between different threats.

Senator Segal asked what is new about terrorism in a 20th century context. Terrorism is truly a globalized phenomenon. We have pioneering organizations like al Qaeda that have embraced a transnational terrorist agenda and ideology. Previously, we had terrorist groups dealing with local and regional issues for which they believed terrorism was the appropriate vehicle. This current global phenomenon pursues global objectives, at least in its pan-Islamic form. In its revolutionary form, perhaps it has more localized objectives. However, it can move back and forth between the revolutionary and pan-Islamic agendas.

In a Canadian context, we should be alarmed that we are not conducting our own studies of radicalization. These studies do not have to be purely academic. We have individuals who can explore this question in great depth. We have convicted homegrown terrorists behind bars — Mohammad Momin Khawaja, members of the Toronto 11 and others. It behooves the state, directly or indirectly, to try to understand through the use of experts how those individuals became who they are in a Canadian setting. We are not studying that issue.

Senator Smith: You referenced studies on what motivates terrorists. It is fair to say that while all suicide bombers may be terrorists, not all terrorists are suicide bombers. The leaders of a group are almost never the suicide bombers. The suicide bombers seem to come from the ranks of the less educated, poorer and less informed.

Do any of these studies come to conclusions on whether suicide bombers, including those in Iraq, are motivated by the concept of instantly going to heaven and being a hero?

Mr. Wark: It is an interesting question.

Senator Smith: It is hard to ask the bombers after the fact.

En ce qui concerne notre compréhension des visées des personnes qui passent de la radicalisation au terrorisme, il faut diviser ces visées en deux catégories. Tout d'abord, un terroriste peut mener une lutte révolutionnaire visant le renversement violent d'un régime particulier. Dans le contexte du jihadisme, cet objectif est souvent le renversement violent de l'un des nombreux États du Moyen-Orient qu'il considère comme un régime apostat. Ensuite, les terroristes peuvent avoir des visées plus panislamiques dans lesquelles ils cherchent à utiliser le terrorisme pour provoquer un changement plus large de la nature de l'*umma* musulman. Pour atteindre cet objectif, ils doivent cibler non pas un régime apostat, mais l'Occident.

Je crois que les visées peuvent être divisées en ces deux catégories. Cette division ne rend pas le processus ou l'état psychologique lié à ce processus plus faciles à comprendre. Toutefois, elle nous permet au moins de distinguer différentes menaces.

Le sénateur Segal a demandé ce qui a changé dans le terrorisme depuis le XX^e siècle. Le terrorisme est véritablement un phénomène mondialisé. Il y a des organisations d'avant-garde comme Al-Qaïda qui ont adopté des visées et une idéologie terroristes transnationales. Auparavant, nous avions des groupes terroristes aux préoccupations locales et régionales qui croyaient que le terrorisme était le moyen le plus approprié de parvenir à leurs fins. Le phénomène mondial actuel, à tout le moins sous sa forme panislamique, est lié à des objectifs mondiaux. Sous sa forme révolutionnaire, les objectifs sont peut-être plus localisés. Cependant, il peut y avoir un va-et-vient entre les visées révolutionnaires et les visées panislamiques.

Dans un contexte canadien, nous devrions être alarmés de constater que nous ne réalisons pas nos propres études sur la radicalisation. Ces études ne doivent pas nécessairement être purement théoriques. Il y a des personnes qui peuvent explorer cette question en profondeur. Nous avons placé derrière les barreaux des terroristes qui étaient nés ici — Mohammad Momin Khawaja, les membres des 11 de Toronto et d'autres. Il incombe à l'État, directement ou indirectement, d'essayer de comprendre, à l'aide d'experts, comment ces personnes sont devenues qui elles sont dans un contexte canadien. Nous n'étudions pas cette question.

Le sénateur Smith : Vous avez parlé d'études sur les motivations des terroristes. Il est juste de dire que, si tous les kamikazes sont des terroristes, les terroristes ne sont pas tous des kamikazes. Les dirigeants d'un groupe ne sacrifient presque jamais leur vie. Les kamikazes semblent venir des classes moins instruites, plus pauvres et moins renseignées.

Les conclusions de certaines de ces études expliquent-elles pourquoi les kamikazes qui commettent des attentats-suicides, y compris ceux en Irak, sont motivés par la notion d'un passage direct au paradis et par l'idée de devenir un héros?

M. Wark : C'est une question intéressante.

Le sénateur Smith : On ne peut poser la question à ces kamikazes après coup.

Mr. Wark: The Israelis have incarcerated and interrogated some would-be suicide bombers. They may have learned lessons from this experience. There is a particular concern in the Middle East and Israel about female suicide bombers. Women are more difficult to detect in many circumstances.

In response to your question, suicide bombers are, by nature, foot soldiers rather than leaders. They are expendable elements of a terrorist regime and are prepared to be expendable elements of the regime. However, not all foot soldiers should be regarded in a derogatory fashion to suggest they are simply pawns in the broader game.

One example is the Lebanese doctor that the Lebanese security service believed was an informant working on their side and likely to lead them to the inner circles of al Qaeda. He was welcomed onto a Central Intelligence Agency station in eastern Afghanistan and blew up seven CIA officials along with himself.

This kind of character is different than we normally see in suicide bombing attempts. We do not have a profile of suicide bombers. We recoil from the idea that anyone is prepared to commit suicide acts of this kind.

We have experienced these acts in the past. Suicide bombing is not new. The Japanese deployed suicide bombing as a tactic in World War II; they called it kamikaze. We came to understand why and how they committed such acts in understanding the context of the Japanese militarized society that then existed. It is not beyond our capacity to understand suicide bombing as a tactic and strategy. It may be beyond our capacity to identify who may be willing to serve as a suicide bomber but we can understand the phenomenon, nevertheless.

Senator Furey: My first questions are for Mr. Thompson. With respect to counterterrorism, you said that success equals complacency equals vulnerability; that we are becoming too complacent. Who do you mean by “we” — individuals, organizations, governments, or all of the above?

Mr. Thompson: I would say, Canadian society and, to a lesser extent, Canadian government. The people on the front lines of counterterrorism efforts are not complacent. They are often nervous because they are aware of the near misses and failures that do not come to the public’s attention.

Senator Furey: Do you include organizations like the RCMP and CSIS in that comment?

Mr. Thompson: I cannot tell you what the commanders may say, but the officers I talk to are becoming nervous.

M. Wark : Les Israéliens ont incarcéré et interrogé certains kamikazes qui avaient raté leur coup. Ils ont peut-être tiré des leçons de leur expérience. Les femmes qui commettent des attentats-suicides sont une préoccupation importante au Moyen-Orient et en Israël. Dans de nombreux cas, les femmes sont plus difficiles à détecter.

En réponse à votre question, les kamikazes sont, par leur nature, des exécutants plutôt que des dirigeants. Ils sont des éléments sacrificiables d’un régime terroriste, et on les prépare à jouer ce rôle. Toutefois, on ne doit pas sous-estimer les exécutants et les considérer comme de simples pions au sein d’un jeu plus large.

Par exemple, on peut donner l’exemple du médecin libanais que le service de sécurité du Liban croyait être un informateur travaillant pour lui et capable de les mener aux cercles internes d’Al-Qaïda. On l’a accueilli dans une station de la CIA dans l’est de l’Afghanistan, et il a tué sept agents de la CIA en se faisant exploser.

Ce type de personnes se distingue de celles qui commettent normalement des attentats-suicides à la bombe. Nous n’avons pas de profil pour les kamikazes qui commettent ce genre d’attentats. L’idée qu’une personne soit prête à commettre un tel acte nous horrifie.

Nous avons vécu ce genre de choses par le passé. Les attentats-suicides à la bombe ne sont pas chose nouvelle. Les Japonais ont utilisé ce genre d’attentats dans leur tactique durant la Seconde Guerre mondiale; en fait, le mot kamikaze est un mot japonais. Nous avons fini par comprendre pourquoi et comment ils commettaient de tels actes à mesure que nous avons compris le contexte dans lequel évoluait la société militarisée japonaise. Nous pouvons réussir à comprendre les attentats-suicides dans le cadre d’une tactique et en tant que stratégie. Nous ne serons peut-être pas capables de comprendre ces personnes qui sont prêtes à perdre la vie dans un attentat-suicide, mais nous pouvons néanmoins comprendre le phénomène.

Le sénateur Furey : Mes premières questions s’adressent à M. Thompson. Au sujet du contre-terrorisme, vous avez dit que le succès mène à la complaisance, que la complaisance entraîne une vulnérabilité et que nous devenons beaucoup trop complaisants. Qui représente ce « nous » — les particuliers, les organisations, les gouvernements ou toutes ces réponses?

M. Thompson : Je dirais la société canadienne et, dans une moindre mesure, le gouvernement canadien. Les personnes sur les premières lignes des efforts en matière de terrorisme ne sont pas complaisantes. Elles sont souvent nerveuses parce qu’elles sont au courant des attentats manqués de peu et des tentatives ratées dont le public n’est pas informé.

Le sénateur Furey : Cela s’applique-t-il à la GRC et au SCRS?

M. Thompson : Je ne peux pas parler au nom des commandants, mais les agents avec qui je parle commencent à être nerveux.

Senator Furey: You also stated that “There must be fast and efficient ways of sharing information between agencies and forces again.” I presume you mean both domestically and on the foreign stage, but let us focus on the domestic stage.

Last week, a question about the sharing and the flow of information between CSIS, the Integrated Threat Assessment Centre, the RCMP and the Department of National Defence was put to Monik Beauregard, the Director of the Integrated Threat Assessment Centre. Do you agree with her response that the flow of information between those agencies is quite satisfactory?

Mr. Thompson: In a lot of respects, the flow between some agencies is quite satisfactory. In other cases, it has fallen off in the last few years. In the immediate aftermath of 9/11, we started to set up this nested task force system where we had counter-terror task forces at the federal, provincial, municipal and even site-specific level. For example, at Pearson International Airport in Toronto, we had a counter-terror and a counter-organized-crime force that had multiple agency involvement. Then Durham police, York police, Peel Police and Toronto Police Services had their task forces working out of their intelligence cells. From there, they could go to the provincial anti-terrorism section and the Ontario INSET team, all the way up to the federal government.

At that level, there was a lot of flow of information in the first five years after 9/11. Also, for example, the Toronto Police Service had liaison officers with their counterparts in Chicago and New York. There was a Toronto Police Service officer in New York City and the Chicago police departments, and the information flowed back and forth.

The officers are no longer there. The ability to pick up the phone and request information is nowhere near as rapid and responsive as it used to be. They now must go through channels, whereas they could have an answer in a couple of hours before. Now, a response may take three or four weeks.

There is an innately tribal nature to police. There is some reluctance amongst them. One police department, historically, might be reluctant to share its sources with a nearby police department. The task force system was set up as a way of overcoming the tribal reluctance to deal with each other. For a while it worked, but it has been fading again.

There is a complaint about CSIS. At first, they were directly involved in the task force system and, again, they had a quick, open and rapid response with the officers assigned to a particular task force. That is nowhere as fast as it used to be. They now must go through channels and wait for delay. This is one of the

Le sénateur Furey : Vous avez également déclaré ceci : « Nous devons réinstaurer une méthode de partage de l'information rapide et efficace. » Je présume que vous parlez de la communication à l'échelle nationale et internationale, mais concentrons-nous sur la scène nationale.

La semaine dernière, on a posé une question à Monik Beauregard, directrice du Centre intégré d'évaluation des menaces. On s'interrogeait sur l'échange et le cheminement de renseignements entre le SCRS, le Centre intégré d'évaluation des menaces, la GRC et le ministère de la Défense nationale. Elle a répondu que l'échange de renseignements entre ces organismes est très satisfaisant. Êtes-vous d'accord avec elle?

M. Thompson : À de nombreux égards, la communication entre certains organismes est très satisfaisante. Dans d'autres cas, les communications se sont raréfiées au cours des dernières années. Tout de suite après le 11 septembre, nous avons commencé à mettre en place un système intégré de forces opérationnelles dans le cadre duquel nous avons des forces antiterroristes à l'échelle fédérale, provinciale et municipale, et même dans des lieux plus restreints. Par exemple, à l'aéroport international Pearson de Toronto, nous avons une force de lutte contre le terrorisme et le crime organisé qui comprenait des membres de divers organismes. Les services de police de Durham, de York, de Peel et de Toronto avaient des forces opérationnelles faisant partie de leurs cellules de renseignements. Elles pouvaient ainsi communiquer avec la section antiterroriste provinciale et la division ontarienne de l'EISN et même avec le gouvernement fédéral.

À ce niveau, beaucoup de renseignements étaient échangés dans les cinq années qui ont suivi le 11 septembre. Par exemple, le service de police de Toronto avait des agents de liaison qui communiquaient avec leurs homologues à Chicago et à New York. Il y avait un agent du service de police de Toronto aux services de police de New York et de Chicago, et l'information circulait de part et d'autre.

Ces agents ne sont plus là. Il n'est plus du tout aussi facile d'appeler quelqu'un et d'obtenir de l'information rapidement. Il faut maintenant passer par la filière habituelle. Une réponse que l'on pouvait obtenir en quelques heures à cette époque nous parvient maintenant trois ou quatre semaines plus tard.

La nature inhérente de la police est tribale. Dans ce milieu, on hésite à échanger ses renseignements. Traditionnellement, un service de police hésitera à communiquer ses sources à un service de police à proximité. Le système des forces opérationnelles a été mis en place de manière à éliminer cette réticence tribale à collaborer. Cela a fonctionné pendant un certain temps, mais les services de police ont repris leurs vieilles habitudes.

Il y a une plainte concernant le SCRS. Au tout début, il participait directement au système des forces opérationnelles et, encore une fois, il communiquait rapidement et de manière ouverte avec les agents assignés à une force opérationnelle particulière. Ces communications ne sont plus du tout aussi rapides qu'elles

problems. Going through channels cuts down on reaction time and more staff time must be spent on requests for information. Before, they could request the information informally.

Senator Furey: Before I ask another question of Dr. Littlewood, do the other witnesses want to comment on the flow of information between organizations?

Mr. Wark: Senator Furey, I come at the question from a slightly different perspective than my esteemed colleague, Mr. Thompson. First, I am not privy to any detailed information about the time-scale of information-sharing.

Channels might be necessary. That might be one lesson we learn from the Arar inquiry and the Iacobucci inquiry. If we share sensitive information, whether it is intelligence or other forms of information, with other jurisdictions, whether beyond our borders or with other levels of government or police forces, we have to be careful about the nature of that sharing to protect rights and privacy.

That is not an excuse to allow an overweening bureaucracy to clog the system and I am not sure — I have no evidence — that is the way the system is currently working. However, an appropriate level of concern and attention to the potential impacts of information-sharing is something I think we have learned in a post-9/11 world, and learned appropriately.

From my own limited sources on this issue, I do not see any evidence of any significant falling away of intelligence-sharing in practice or in theory. I think the idea and understanding has been reinforced; that intelligence-sharing across jurisdictions within Canada and with allies is important.

The real difficulties are elsewhere: intelligence-sharing with unfamiliar partners, such as new intelligence partners overseas; new jurisdictions we are not used to sharing intelligence with; and intelligence-sharing across that boundary between government and the private sector, which is becoming increasingly important for the protection of many dimensions of Canadian security.

Consider cyber-security practices. How will we ensure cyber security in Canada? It will not happen as a result of the federal government doing this or that. It will happen in partnership with the private sector. To ensure we tackle threats in appropriate ways, we have to be able to share information back and forth across that boundary.

This area is fundamentally new and I am not sure we are doing it well, though not because we are deliberately doing it poorly. It is simply new.

l'étaient. Il faut maintenant passer par la filière habituelle et composer avec des retards. C'est l'un des problèmes. Les voies de communication empiètent sur le temps de réaction, et le personnel doit consacrer plus de temps aux demandes d'information. Auparavant, il pouvait demander de l'information officieusement.

Le sénateur Furey : Je voudrais poser une autre question à M. Littlewood, mais, auparavant, y a-t-il d'autres témoins qui voudraient commenter l'échange de renseignements entre les organisations?

M. Wark : Sénateur Furey, j'aborde la question d'un point de vue légèrement différent de celui de mon très estimé collègue, M. Thompson. Tout d'abord, je ne suis pas au courant des détails relatifs au temps nécessaire à la communication de renseignements.

La filière habituelle est peut-être nécessaire. C'est peut-être une leçon que nous avons tirée de l'enquête Arar et de l'enquête Iacobucci. Si nous communiquons de l'information de nature délicate, qu'il s'agisse de renseignements de sécurité ou de toute autre forme d'information et que ce soit avec d'autres organismes à l'extérieur de nos frontières ou avec d'autres ordres de gouvernement ou d'autres services de police, nous devons faire attention à la nature de ces échanges pour protéger les droits et la vie privée des personnes concernées.

Cela ne veut pas dire que nous devons permettre à une bureaucratie démesurée d'engorger le système, et je ne suis pas certain — j'en ai aucune preuve — que ce soit la manière dont le système fonctionne actuellement. Cependant, à la suite du 11 septembre, je crois que nous avons appris, de manière appropriée, que nous devons nous préoccuper des répercussions possibles de l'échange d'information et y porter attention.

Selon mes propres sources limitées sur la question, il n'y a pas de preuve à l'appui d'une dégradation importante de l'échange de renseignements, en pratique ou en théorie. Je crois que l'idée qu'on se fait de ces pratiques ainsi que notre compréhension ont été renforcées; l'échange de renseignements entre les organismes canadiens et avec nos alliés est important.

Les vraies difficultés résident ailleurs : l'échange de renseignements avec des partenaires que nous ne connaissons pas, comme de nouveaux partenaires étrangers dans le domaine du renseignement; des organismes avec qui nous n'avons pas l'habitude d'échanger des renseignements et entre le gouvernement et le secteur privé. Cela est de plus en plus important pour la protection de nombreuses dimensions de la sécurité canadienne.

Prenons comme exemple les pratiques en matière de cybersécurité. Comment allons-nous assurer la cybersécurité au Canada? Ce n'est pas une chose que le gouvernement fédéral peut garantir par des mesures. La cybersécurité dépendra de partenariats avec le secteur privé. Si nous voulons être certains de contrer les menaces de manière appropriée, nous devons pouvoir échanger des renseignements avec le secteur privé.

Il s'agit d'un domaine fondamentalement nouveau, et je ne sais pas si nous l'abordons de la manière qui convient même si je sais que nous ne faisons pas intentionnellement un mauvais travail. C'est tout simplement un nouveau domaine.

The question of sharing intelligence with foreign partners is an ongoing issue. It requires a great deal of political attention, as the Security Intelligence Review Committee suggested in its recent annual report. Its inspectors general have suggested, as well, that a great deal of political attention is required to ensure we have that intelligence-sharing relationship right.

The only troubling thing I have noted in that process is what seems to be an increasing willingness to allow significant decisions to be made at a lower level than I think they should be made, which is at the CSIS directors level, the senior officials level or at the cabinet level itself.

Senator Furey: Dr. Littlewood, you said the three main drivers of terrorism are revenge, renown and reaction. You have probably given a whole new meaning to the three Rs. How do you rank those drivers in terms of causation?

Mr. Littlewood: I should say first that is not my own work. I am drawing from another academic's work. Please do not take it as me offering a new interpretation of the three Rs.

We would be hard pressed before the fact of an act to say that this person or this group is looking for revenge; and this group is looking for renown or reaction. Perhaps it is only post event where we might be able to decipher the motivations behind the group.

That is not to say that we cannot try to delve deeper into mindsets of groups or individuals that are of concern to the community.

Where incidents involve family relationships where a cousin, a sibling or a father has been killed, imprisoned or maltreated, in their view, we can think that revenge is involved. If we have a disaffected individual who is looking to increase their esteem or their self-esteem, perhaps we are into renown territory. If a political thinker or strategist is behind things, we can determine there is a longer-term effort here, and we may think that we are into reaction territory.

I personally come down to the view that, when we look at terrorism, we should always try to decipher what the political objectives are behind this act, while recognizing that the specific incident itself might be only part of an overall strategy.

I always start from the perspective of what the group intends the reaction to be. In a lot of the terrorism strategy literature, the group significantly is looking for an overreaction by the state or the community. That is how it will gain sympathy for its cause, because the assumption is that the overreaction focuses in on the specific community. That overreaction alienates the community, which gives greater voice and assistance to the group within that community that is perpetrating violent acts.

La question de l'échange de renseignements avec des partenaires étrangers est un problème continu qui exige une grande attention de la part de nos politiciens, comme l'a laissé entendre le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité dans son dernier rapport annuel. Ces inspecteurs généraux ont également indiqué que nos politiciens doivent davantage porter attention à nos relations en matière d'échange de renseignements afin de s'assurer qu'elles sont appropriées.

La seule chose troublante que j'ai remarquée relativement à ce processus, c'est qu'on semble hésiter de moins en moins à laisser des personnes d'un échelon inférieur prendre des décisions importantes. Selon moi, ces décisions doivent être prises par les directeurs du SCRS, par des hauts fonctionnaires ou par le Cabinet lui-même.

Le sénateur Furey : Monsieur Littlewood, vous avez dit que les trois facteurs de motivation du terrorisme sont la vengeance, la renommée et la réaction. Vous avez probablement redéfini les trois matières de base de l'école du terrorisme. Dans quel ordre d'importance classeriez-vous ces trois facteurs?

M. Littlewood : Tout d'abord, je dois dire que ces trois facteurs ne sont pas de moi. Je les ai tirés du travail d'un autre universitaire. Ne m'attribuez pas cette nouvelle interprétation des trois matières de base.

Il est difficile de dire, avant les faits, que telle personne ou que tel groupe cherche la vengeance et que tel autre groupe cherche à se faire une renommée ou à provoquer une réaction. Nous ne pouvons peut-être arriver à expliquer les motivations d'un groupe qu'après qu'il a commis un attentat.

Cela ne veut pas dire que nous ne devons pas essayer de mieux comprendre les manières de penser des groupes ou des personnes qui sont une préoccupation pour la communauté.

Lorsqu'il y a eu des incidents dans la famille, qu'un cousin, un frère, une sœur ou un père a été tué, emprisonné ou maltraité, nous pouvons présumer que la vengeance joue un rôle pour la personne. S'il s'agit d'une personne malheureuse qui cherche à mériter l'estime des autres ou à renforcer son estime de soi, on peut supposer que la renommée entre en jeu. Si un théoricien ou un stratège politique est impliqué, nous pouvons déterminer qu'il s'agit d'un effort à long terme et que l'incident vise une réaction.

Personnellement, je suis d'avis que, en ce qui concerne le terrorisme, nous devons toujours essayer de cerner les objectifs politiques qui sous-tendent l'acte tout en reconnaissant que l'incident particulier est peut-être seulement l'un de plusieurs éléments d'une stratégie globale.

Je commence toujours par tenter de déterminer la réaction que vise le groupe. Dans un bon nombre des documents sur les stratégies terroristes, le groupe cherche à provoquer une réaction excessive de la part de l'État ou de la communauté. C'est comme ça qu'il s'assurera la solidarité du peuple parce que, à priori, la réaction excessive cible une communauté particulière. Cette réaction excessive cause l'aliénation de la communauté, ce qui donne de l'importance au groupe au sein de cette communauté qui a commis des actes violents et donne à la communauté envie de l'aider.

I caution against trying to work out which one of those three is more important, not least because they are only three generic identifying points that open up a discussion and do not explain itself the complexities of terrorism.

Senator Tkachuk: Earlier, you spoke with Senator Jaffer about public education. When you say “public education,” what do you mean exactly? What two things do you think the public should be aware of that they are not aware of now?

Mr. Wark: My use of this term points to processes rather than the substance. The substance can be varied and might vary over time, depending on the national security environment.

By the need for greater public education than what currently exists, I refer to two things. One was mentioned by Mr. Littlewood, which is that the Canadian public deserves to receive some systemic form of ongoing reporting from the Canadian government — whether directly or through Parliament — that will provide it with updates on threat assessments. That reporting happens routinely in many other countries. In the United States, the U.K., the Netherlands and other countries, this process is routine because governments in those countries understand that an educated public will be attuned to threats, will support policies and will be of assistance in counterterrorism strategies.

As I said before, successive governments, whether Conservative or Liberal, have fallen down in their duty to pursue this education. We had the 2004 national security statement released. It was perhaps a useful experiment but it has been allowed to gather dust since that time.

There is no reason why the Canadian government should not inform Canadians directly, through Parliament or through both channels, regularly and in a substantive way — by substantive, I do not mean as a political statement about how the government is in control of these things and not to worry — about the reality of not only domestic threats to Canadian security, but threats in the global environment.

The second thing is that there needs to be a way in which a proper study of this subject to inform the young generation, the coming generation can be accomplished in institutions of post-secondary education. Perhaps you will look at me and say, that is the job of post-secondary institutions, but post-secondary institutions have their own problems in coming to grips with new issues. They have not done well in this field in Canada in a post-9/11 world. We need dedicated mechanisms and a government kick-start to ensure there will be a new generation of academics and knowledgeable students who can pursue these studies in the future.

Je vous mets en garde contre le danger d’essayer de déterminer lequel de ces trois facteurs est le plus important. Il ne s’agit que de trois catégories génériques qui visent à ouvrir le dialogue et n’expliquent pas en elles-mêmes les complexités du terrorisme.

Le sénateur Tkachuk : Plus tôt, vous avez parlé de l’information du public avec le sénateur Jaffer. Que voulez-vous dire exactement par « information du public »? Quelles sont les deux choses que le public ne sait pas et au sujet desquelles il doit être informé?

M. Wark : J’ai utilisé ce terme pour parler de processus plutôt que du fond. Le fond peut être variable et peut évoluer au fil du temps, selon le contexte de sécurité nationale.

Lorsque je parle de la nécessité d’améliorer l’information du public, je fais allusion à deux choses. M. Littlewood a mentionné l’une de ces choses lorsqu’il a dit que la population canadienne mérite que le gouvernement du Canada lui communique des rapports réguliers sous une quelconque forme systémique — que ce soit directement ou par l’entremise du Parlement — afin qu’elle puisse être au courant des évaluations des menaces. Ce genre de rapports réguliers existe dans beaucoup d’autres pays. Aux États-Unis, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas et dans d’autres pays, il s’agit d’un processus habituel parce que ces gouvernements comprennent qu’une population renseignée pourra reconnaître les menaces, appuiera les politiques et contribuera aux stratégies antiterroristes.

Comme je l’ai déjà dit, les gouvernements successifs, que ce soit les conservateurs ou les libéraux, ont failli à leur responsabilité de renseigner la population à cet égard. En 2004, il y a eu la déclaration sur la sécurité nationale. Il s’agissait peut-être d’une expérience utile, mais, depuis, elle dort sous la poussière.

Il n’y a aucune raison pour laquelle le gouvernement du Canada ne devrait pas renseigner les Canadiens directement, régulièrement et sur le fond, que ce soit par l’entremise du Parlement ou des deux voies de communication — je veux dire par là qu’une déclaration stratégique selon laquelle le gouvernement maîtrise la situation et la population ne doit pas s’inquiéter ne suffit pas. Les Canadiens doivent être informés des faits réels non seulement relatifs aux menaces internes à la sécurité canadienne, mais également concernant les menaces sur la scène internationale.

Ensuite, nous devons trouver un moyen de permettre aux jeunes d’étudier ce sujet de manière appropriée dans des établissements d’enseignement postsecondaire. Vous croyez peut-être qu’il s’agit d’une responsabilité qui incombe aux établissements d’enseignement postsecondaire eux-mêmes, mais ces établissements ont déjà de la difficulté à faire face aux nouveaux enjeux qui font surface. Ils n’ont pas fait grand-chose dans ce domaine au Canada après le 11 septembre. Nous avons besoin de mécanismes spécialement conçus et d’un coup de fouet du gouvernement pour garantir qu’il y aura une nouvelle génération d’universitaires et d’étudiants bien informés qui peuvent entreprendre des études dans ce domaine à l’avenir.

The demand is there; the supply is not. It is one of the two key deficits I regard as being present in Canadian national security policy, which is that we have neither that public education initiative from the government nor do we have a take-up from the universities in this regard.

Mr. Thompson: I suppose one aspect of public education or one way of gauging it is when we come into informed opinion from the public — when we scan letters to the editor or if we are on a talk show and the calls are coming in. I find, generally, the involved and engaged public is often aware of issues.

It took this public a while but they came to understand who the Tamil Tigers were. It took a long time but they finally remembered that Air India was a Canadian problem, not an Indian problem. That must have taken about 15 years.

Again, that public is the public that is involved. I cannot say the general public knows much about terrorism, and there are attitudes that perpetuate themselves. I have a great deal of irritation that I still encounter the idea that all terrorists are insane. They are not. That idea is clearly not the case, but that opinion is still widespread among many members of the public. There is also the idea that terrorism is how poor or weak people fight back against the strong, which is another misnomer.

How do we redress this issue? I agree with Mr. Wark that the only real way is to mount a sustained campaign of education in the schools. In civics classes and everything else, run a section on terrorism and remind people about some of the fundamental verities of it.

Mr. Littlewood: I think understanding the terrorist threat, or the lack of understanding of it, broadly speaking, within Canadian society is an outcome of the fact that security discourse on all kinds of security issues within Canada — coming from the perspective of a U.K. national who moved here four years ago — is baffling to an outsider. Why are security issues not a prominent issue within discussions in the House of Commons and the Senate or within the broader society? Canada is a safe, stable, secure democracy.

Senator Tkachuk: It is because of our next door neighbour.

Mr. Littlewood: Perhaps that is so. To most Canadians, it may be someone else's problem. Perhaps one can justify that situation and accept it, but the reality of the security community, and that of lawmakers and policy-makers, is to recognize that is not just the case; there is a grey zone that needs to be considered. Awareness of the global picture and how it affects Canada is an important part of raising that awareness. These are small steppingstones; none of them is this magic bullet that will make the problem disappear for us.

La demande existe; l'offre n'y est pas. Il s'agit de l'un des deux éléments clés que je considère comme une lacune dans la politique de sécurité nationale canadienne. Le gouvernement n'a pas pris d'initiatives pour renseigner la population, et les universités, elles non plus, n'ont rien fait à cet égard.

M. Thompson : Je suppose que nous pouvons évaluer l'un des aspects du niveau d'information du public grâce aux tribunes comme le courrier des lecteurs des journaux ou les émissions-débats dans lesquelles on répond aux appels téléphoniques du public. Je trouve que, généralement, le public bien renseigné est souvent au courant des enjeux.

Cela a pris un certain temps, mais ce public a fini par comprendre qui étaient les Tigres tamouls. Ça a pris un certain temps, mais il a finalement compris que l'attentat contre Air India était un problème canadien, et non un problème indien. Je pense que cela a pris environ 15 ans.

Encore une fois, c'est de ce public qu'il est question. Je ne peux pas dire que la population générale connaît beaucoup de choses sur le terrorisme, et il y a des attitudes qui se perpétuent. Je ressens beaucoup de frustration quand j'entends dire que tous les terroristes sont fous. Ils ne le sont pas. Il est évident que ce n'est pas le cas, mais cette opinion est toujours répandue parmi une grande partie de la population. Il y a également des gens qui croient que le terrorisme est le moyen employé par les pauvres ou les faibles pour se défendre contre les forts, ce qui est une autre idée fausse.

Comment devons-nous régler ce problème? Je suis du même avis que M. Wark. Nous devons organiser une campagne soutenue d'information dans les écoles. Dans les cours d'éducation civique et dans tous les autres cours, il faut intégrer une section sur le terrorisme et rappeler aux gens certaines des vérités fondamentales à son sujet.

M. Littlewood : Je crois que ce qui permet de comprendre la menace terroriste ou le manque de compréhension à son égard, en général, au sein de la société canadienne, c'est le discours sur toutes les questions de sécurité au sein du Canada, qui est déroutant pour un étranger comme moi qui est arrivé du Royaume-Uni il y a quatre ans. Pourquoi les questions de sécurité ne font-elles pas l'objet de plus de discussions à la Chambre des communes et au Sénat, ou dans l'ensemble de la société? Le Canada est une démocratie sûre, stable et sans risque.

Le sénateur Tkachuk : C'est à cause de nos voisins immédiats.

M. Littlewood : C'est peut-être vrai. Pour la plupart des Canadiens, il s'agit du problème de quelqu'un d'autre. Cette situation est peut-être justifiable et acceptable, mais, pour les responsables de la sécurité, les organismes législatifs et les décisionnaires, il faut reconnaître que ce n'est tout simplement pas le cas; il y a une zone grise qu'il faut prendre en considération. Pour informer la population, il faut lui faire prendre connaissance de la situation mondiale et des répercussions qu'elle a sur le Canada. Il s'agit de petits pas; il n'y a pas de solution qui fera disparaître le problème pour nous.

Senator Tkachuk: To follow up, we used to enjoy the James Bond films because they always had some international conspiracy to destroy or to prevent from taking over the world.

The Chair: That was one of reasons.

Senator Tkachuk: Yes, it was. We were used to people going to war and reading about wars among states, but not about war with organizations. In this particular case, the organization is a terrorist organization and an international organization that leaves lots of clues around — as many clues as Hitler left with *Mein Kampf*. Anyone who read the book would have known what he was going to do, and it would have been no surprise. It was so unbelievable that no one believed what they were doing.

How do you go to war against an organization? If they had taken a submarine and destroyed the Port of Halifax, we would have been attacked by an organization that had names that we take credit for. How do we declare war on that organization and then how do we deploy our forces to fight that war?

Mr. Thompson: If we look at the jihad movement, sometimes they have people who are proxies for a government that is sometimes hostile. For example, the Iranian Revolutionary Guard Corps are proxies for Iran. There are regional militias; tribal organizations; autonomous individuals who pick up on the ideology off the Internet and decide to join it; and everything in between. Al Qaeda is only one component of a much larger movement. The only thing they have in common is the ideology and that is the thing we should try to fight; but Western democracies have a hard time fighting a specific ideology.

If we look back 30 years, the ideology that was causing us the most trouble — by comparison to the current problems, they were trivial — was the radical left, and look how well we have been fighting them. We have not tried nor has it been necessary.

The ideology behind the jihad movement is not from one single thread. We cannot begin to go after the movement without perhaps committing to actions or undertaking approaches that are alien to us, which we have carefully weeded out of our psychology — practices we have avoided for a long time.

We do not discriminate based on religion anymore. We cannot. What do we do when we have this religiously based hostile ideology? We teach ourselves not to go after teachers, not to go after particular institutions and to let people practice things for themselves. However, here we have teachers, community groups and everyone else that propagate the ideology. How do we go after the ideology?

This is the problem with terrorism; it has always been a tails-I-win, heads-you-lose proposition. In this particular case, the stakes are higher. However, do we remain a democracy and fully tackle every

Le sénateur Tkachuk : Dans cet ordre d'idées, nous aimions les films de James Bond parce qu'il y avait toujours une conspiration internationale visant la destruction ou la conquête de la planète.

Le président : C'était l'une des choses que nous aimions.

Le sénateur Tkachuk : Oui. Nous entendions souvent parler des gens qui partaient en guerre et nous faisons des lectures sur les guerres entre les États, mais nous ne savions rien des guerres menées contre des organisations. Dans ce cas précis, l'organisation est une organisation terroriste internationale qui laisse beaucoup d'indices — autant d'indices qu'en a laissé Hitler dans *Mein Kampf*. Quiconque avait lu le livre aurait dû savoir ce qu'il allait faire. Ce n'aurait pas dû être surprenant. C'était si incroyable que personne ne croyait ce qui se passait.

Comment mène-t-on une guerre contre une organisation? Si elle avait pris possession de l'un de nos sous-marins et détruit le port d'Halifax, nous aurions su à qui nous avions affaire. Comment déclarons-nous la guerre à cette organisation et comment déployons-nous nos forces pour mener cette guerre?

M. Thompson : Si nous prenons le cas du mouvement jihadiste, parfois, nous avons affaire à des personnes qui sont les mandataires d'un gouvernement hostile. Par exemple, les Gardiens de la révolution islamique en Iran représentent l'Iran. Il y a des milices régionales; des organisations tribales; des personnes autonomes qui prennent connaissance de l'idéologie par Internet et décident d'y adhérer; et tout ce que l'on peut imaginer. Al-Qaïda n'est que l'une des composantes d'un mouvement beaucoup plus large. La seule chose que tous ces groupes et toutes ces personnes ont en commun est leur idéologie, et c'est ça qu'il faut combattre; mais les démocraties occidentales ont de la difficulté à mener un combat contre une idéologie particulière.

Si nous revenons 30 ans en arrière, l'idéologie qui nous posait le plus gros problème — et par rapport à nos problèmes actuels, ce n'était rien —, c'était la gauche radicale, et vous voyez comment nous avons réussi à la combattre. Nous n'avons même pas essayé, et ce n'était pas nécessaire.

L'idéologie qui sous-tend le mouvement jihadiste ne suit pas un fil conducteur unique. Nous ne pouvons pas commencer à lutter contre le mouvement sans d'abord nous engager à prendre des mesures ou à adopter des approches qui nous sont étrangères, que nous avons consciencieusement éliminées de notre psychologie — il s'agit de pratiques que nous évitons depuis longtemps.

Nous ne pratiquons plus de discrimination religieuse. Nous ne pouvons plus le faire. Que faisons-nous lorsque nous faisons face à une idéologie hostile fondée sur la religion? Nous avons appris à ne pas pourchasser les enseignants ni les institutions particulières et à laisser les gens pratiquer ce qu'ils veulent. Toutefois, maintenant, il y a des enseignants, des groupes communautaires et plein d'autres gens qui propagent l'idéologie en question. Comment combattons-nous l'idéologie?

C'est le problème que pose le terrorisme; il s'est toujours agi d'une situation de double contrainte. Dans ce cas particulier, il y a gros à perdre. Cependant, demeurons-nous une démocratie pour

aspect of the ideology or do we start thinking about those specific circumstances when we can go after the transmission points of the ideology?

How do we discriminate against the Wahhabi Da'wa and not against other aspects of Islam? I do not know how to begin. We need a wider debate on that issue. How do we go after the Khomeini's?

We talk about al Qaeda but the most dangerous group in the world is Hezbollah. It makes the most money, has the most arms and is the most disciplined. We hardly realize they are around because they remain so quiet, and the ideological agents behind the group are almost unheard of. The Jamaat-ud-Dawa practice almost openly. When was the last time you heard about the Khomeini preachers' organization? Is there one? There seems to be one because they are recruiting people and propagating the ideology, but we do not know how they are doing it.

Senator Jaffer: For clarification, Senator Smith asked you a question about the Toronto 18. I do not remember the name of the operation but the reason for the skepticism was that another 12 or 14 people were arrested. Most of those cases ended as immigration issues or people overstaying their visas. That case went nowhere. Do you remember the details of that case? People were unsure of what happened.

Mr. Wark: I remember the case but I cannot remember the code name for the operation. It was understood to be a botched investigation that was launched inappropriately by Citizenship and Immigration Canada. In the beginning, it was not a security case, and most of the charges had to be withdrawn because the situation had been overhyped. I believe it was called Project Thread and, although I cannot remember the precise chronology of events, it occurred at least a couple of years prior to the arrests in the original Toronto 18 case. Whether public memory was strong enough to link the two cases, I am not sure.

Senator Jaffer: For the community, it was strong enough. That is why some of us hoped that this one would not be like that operation, and be seen in a bad light.

I will ask about two things. You spoke about Somalia. We are looking at the present threats to our country. We have touched on the issue of Somalia. Can you give us more knowledge on the issue of what we should be aware of, in particular in terms of the threat within? I want to hear about the issue of Somalia.

Mr. Littlewood: I must be honest and say that I am not a Somali expert or a Somali terrorism expert. Perhaps of note here is that, in part, this group is an example of problems within a state being, or having been, exploited by external groups that are part of the violent threats. The state failure in Somalia is beginning to have a detrimental impact on other countries, such as Canada and the United States that have significant Somali populations. Over the last 18 months, we have seen a few cases of individuals who

nous attaquer à chaque aspect de l'idéologie ou commençons-nous à penser aux circonstances particulières dans lesquelles nous pouvons combattre les points de transmission de l'idéologie?

Comment pratiquer la discrimination contre le Wahhabi Dawa et pas contre les autres aspects de l'islam? Je ne sais pas où commencer. Nous avons besoin d'un débat plus large sur la question. Comment lutter contre les Khomeini?

Nous parlons d'Al-Qaïda, mais le groupe le plus dangereux sur l'échelle planétaire est le Hezbollah. C'est lui qui fait le plus d'argent, qui a le plus d'armes et qui est le plus discipliné. Nous ne nous rendons presque pas compte de sa présence parce qu'il est discret et parce que les agents idéologiques qui soutiennent le groupe sont méconnus. Le Jamaat-ud-Dawa pratique presque ouvertement. Quand avez-vous entendu parler de l'organisation de prêcheurs de Khomeini pour la dernière fois? Y en a-t-il une? Il semblerait qu'il y en ait une parce qu'elle recrute des gens et propage l'idéologie, mais nous ne savons pas comment elle le fait.

Le sénateur Jaffer : Par souci de clarification, le sénateur Smith vous a posé une question sur les 18 de Toronto. Je ne me souviens plus du nom de l'opération, mais il y a eu du scepticisme parce que 12 ou 14 autres personnes ont été arrêtées. Au bout du compte, pour la plupart de ces personnes, il n'était question que de problèmes d'immigration ou de visas expirés. Cette affaire n'a mené nulle part. Vous souvenez-vous des détails? Les gens n'ont pas vraiment su ce qui était arrivé.

M. Wark : Je me souviens de l'affaire, mais j'ai oublié le nom de code de l'opération. On a convenu du fait qu'il s'agissait d'une enquête bâclée qui avait été lancée de manière inappropriée par Citoyenneté et Immigration Canada. Au début, il ne s'agissait pas d'une affaire de sécurité, et la plupart des accusations ont dû être retirées parce que la situation avait été exagérée. Je crois que c'est l'opération Project Thread, et, même si j'ai oublié l'ordre précis des événements, elle a été menée quelques années avant les arrestations effectuées dans l'affaire initiale des 18 de Toronto. Peut-être les deux affaires ont-elles été reliées dans le souvenir de la population. Je n'en sais rien.

Le sénateur Jaffer : Pour la communauté, ça avait pas mal d'importance. C'est la raison pour laquelle certains de nous ont espéré que cette opération ne serait pas mal vue comme l'autre.

Mes questions porteront sur deux choses. Vous avez parlé de la Somalie. Nous examinons les menaces actuelles pour notre pays. Nous avons abordé la question de la Somalie. Pourriez-vous nous renseigner davantage sur la question et sur les choses dont nous devons prendre connaissance, particulièrement en ce qui concerne la menace interne? J'aimerais entendre parler de la Somalie.

M. Littlewood : Je dois être honnête et vous dire que je ne suis pas un expert sur la Somalie et sur le terrorisme somalien. Ce qu'il est peut-être important de souligner, c'est que, en partie, le cas de la Somalie reflète les problèmes au sein d'un État qui est ou qui a été exploité par des groupes externes qui font partie des menaces violentes. La défaillance de l'État en Somalie commence à avoir des répercussions négatives sur d'autres pays qui ont une population somalienne importante, comme le Canada et les

have gone to Somalia reputedly for training or involvement with radical Islamic groups. They return in most cases to the United States with a view to perpetrating terrorist acts for some kind of objective.

Given the existence of a Somali community in Canada, we have to be aware of that situation. Given the ability of Somali communities to travel within North America, we have to be aware of it not only from a national perspective but also from the perspective of keeping one eye on the requirements of dealing and allying with the United States. The specific details of the Somali case are beyond my expertise at this time.

Senator Jaffer: I struggle with whether we encourage homegrown terrorists by virtue of some foreign policies. I will ask the three of you to respond, including the question on Somalia.

Mr. Thompson: As you have probably noticed, I tend to argue that, as opposed to a political motive for terrorism, there is always an underlying emotional psychological motive.

Through Canada's experience with other people's wars, we have seen that terrorism is often an issue of identification. For example, a group of people who have left their homeland, often under troubled circumstances, have come to Canada to make new lives for themselves. The children and grandchildren miss the thing that defined the older generation and feel they need to make up for it. The problem is that they do not understand the homeland for the way it is, but they are willing to listen to another appeal. For example, the Fenian nationalists were the children of the Irish potato famine generation.

The children of Tamil Tigers do not understand the old realities of Sri Lanka and are far more militant than their parents. The parents came here in the early 1990s under grim circumstances, but the youngsters missed that experience. Some of them have a sense that part of their identity is missing and that there is unfinished business back in the homeland. Where that sense exists, there will always be someone willing to exploit it. People are recruited from Canada for the Somali militia, which was the antecedent to the current al Shabaab group.

The other side is that some Somali Canadians, including those who came over in the early 1990s, have been going back to act as a stabilizing element. Some of the fights between what passes for the Somali government and the al Qaeda proxy in Somalia have been between Canadians. I do not think of Canadians who have gone back to Somalia to stabilize the country as that much of a problem compared to those who gravitate toward the militants.

These are a couple of the dimensions to our problem with Somalia. Of course, with the Somalis, we have the classic ingredients for an increased likelihood of involvement in organized crime among the youngsters. In Alberta and in parts

États-Unis. Au cours des 18 derniers mois, nous avons dû faire face, à quelques reprises, à des personnes qui étaient allées en Somalie, probablement pour être formées par des groupes islamiques extrémistes ou pour participer aux activités de tels groupes. Dans la plupart des cas, ils retournent aux États-Unis pour commettre des actes terroristes liés à un objectif quelconque.

Compte tenu de l'existence d'une communauté somalienne au Canada, nous devons être au courant de cette situation. Les communautés somaliennes sont capables de voyager en Amérique du Nord. Nous devons donc être conscients de la situation, non seulement d'un point de vue national, mais également pour le bénéfice de nos relations et de notre alliance avec les États-Unis. Je ne connais pas, pour le moment, les détails précis du cas de la Somalie.

Le sénateur Jaffer : J'ai de la difficulté à déterminer si nos politiques étrangères encouragent les terroristes nés ici. Je vous demanderais à tous les trois de répondre et de parler de la Somalie.

M. Thompson : Comme vous l'avez peut-être remarqué, j'ai tendance à maintenir, pour expliquer le terrorisme, l'importance de la motivation émotionnelle et psychologique sous-jacente toujours présente, par opposition à la motivation politique.

Le Canada a vu d'autres peuples mener des guerres, et nous avons appris que le terrorisme est souvent lié à l'identité. Par exemple, un groupe de gens qui ont quitté leur pays d'origine, souvent dans des circonstances troublantes, sont venus au Canada pour commencer une nouvelle vie. Les enfants et les petits-enfants n'ont pas les mêmes racines que la génération précédente et ils cherchent à combler ce vide. Le problème, c'est qu'ils ne voient pas le pays d'origine pour ce qu'il est, mais ils sont prêts à entendre une autre histoire. Par exemple, les nationalistes féniens étaient les enfants de la génération qui avaient vécu la famine de la pomme de terre, en Irlande.

Les enfants des Tigres tamouls ne comprennent pas ce qui a véritablement eu lieu au Sri Lanka et ils sont beaucoup plus militants que leurs parents. Les parents sont arrivés ici au début des années 1990 dans des circonstances malheureuses, mais les jeunes n'ont pas vécu cette expérience. Certains d'entre eux ont l'impression qu'il leur manque une partie de leur identité et qu'il reste des choses à régler dans leur pays d'origine. Là où ce sentiment existe, il y aura toujours quelqu'un qui est prêt à l'exploiter. On a recruté des gens du Canada pour la milice somalienne, qui a précédé le groupe Al-Shabab actuel.

L'autre côté de la médaille, c'est que certains Canadiens d'origine somalienne, y compris certains de ceux qui sont arrivés au début des années 1990, retournent là-bas pour agir en tant qu'éléments stabilisants. Certains des combats que l'on croit opposer le gouvernement somalien et la cellule d'Al-Qaïda en Somalie opposaient en fait des Canadiens de positions divergentes. Selon moi, les Canadiens qui sont retournés en Somalie en vue de stabiliser le pays ne sont pas un problème important, contrairement à ceux qui gravitent autour des militants.

Notre problème avec la Somalie comporte diverses dimensions. Bien sûr, au sein de la communauté somalienne, il y a tous les ingrédients classiques qui favorisent la participation des jeunes au crime organisé. En Alberta et dans certaines parties des États-

of the United States, we see more and more organized crime in those communities. We have seen this phenomenon in the past with groups from other countries, a phenomenon that adds another dimension to some of the unrest inside Somali communities. There is a high murder rate in Alberta among the Somalis, which relates to organized crime.

Mr. Wark: I have a quick comment on the Somali situation and the question of how it links to Canadian or western policy. The United States recently arrested two American citizens on allegations that they had been apprehended in the act of proceeding to Somalia to engage in terrorist activity. A couple of interesting pieces about this situation appeared in the *New York Times* today. It is interesting that these individuals and others are convinced that part of the reason they want to engage in the fight in Somalia is so they can come into conflict with American forces illegitimately in Somalia as occupiers, but there are no American or Canadian military forces in Somalia at this time.

The concern was expressed publicly by William Elliott, Commissioner of the RCMP, and by American authorities that the al Shabaab movement clearly contributes to current instability and insurgency in Somalia. Al Shabaab seems keen on generating a foreign fighter cadre from Western expatriate elements of that community, and is deliberately recruiting from the United States and Canada. The organization has constructed a means to do that through the Internet and through religious preaching, including messaging from a Khomeini cleric by the name of Anwar al-Awlaki, who encourages people to join the movement as a way of participating in a pan-Islamic goal of defeating Western engagement and interests in Somalia.

The concern is this contribution to instability in Somalia and the potential blowback of young Somalis who go over, fight, see the turbulence and bloodshed, gain paramilitary and military skills, return to Canada further radicalized and possibly use those skills in Canada or the U.S. That flow of events is of concern.

Senator Joyal: Mr. Wark, in your presentation you mentioned that there are still two long-standing problems. The first is that there is too much emphasis on intelligence collection and not enough on evaluation that leads to a strategic plan to answer back.

Can you be more specific? That is a broad judgment on the work of CSIS and the other Canadian agencies.

Mr. Wark: I will do my best. It is an interesting question and you have pinned me in ways that I may not be fully able to answer appropriately.

It is a traditional problem for all intelligence and policy communities that intelligence services tend to overspend on gathering information as opposed to the effort that needs to be put into evaluating the significance of that information and

Unis, il y a de plus en plus de crime organisé au sein de ces communautés. Ce phénomène n'est pas nouveau, et, par le passé, il a touché des groupes venus d'autres pays, ce qui ajoute une autre dimension aux troubles au sein des communautés somaliennes. Le taux de meurtres est élevé parmi les Somaliens en Alberta, ce qui est lié au crime organisé.

M. Wark : J'aimerais rapidement faire un commentaire sur la situation de la Somalie et sur ses liens avec la politique canadienne ou occidentale. Les États-Unis ont récemment arrêté deux citoyens américains à la suite d'allégations selon lesquelles on les avait appréhendés tandis qu'ils se rendaient en Somalie pour commettre des actes terroristes. Aujourd'hui, dans le *New York Times*, il y avait quelques renseignements intéressants sur cette situation. Ce qui est intéressant, c'est que ces personnes et d'autres veulent participer aux combats en Somalie, en partie, parce qu'elles veulent combattre les forces américaines qui occupent illégalement la Somalie, mais il n'y a pas de forces militaires américaines ni canadiennes en Somalie présentement.

Le commissaire de la GRC, William Elliott, de même que les autorités américaines, se disent préoccupés par le fait que le mouvement Al-Shabaab contribue clairement à l'instabilité et aux activités d'insurgés en Somalie. Le mouvement Al-Shabaab semble vouloir créer un groupe de combattants étrangers composé de membres de la communauté d'expatriés en Occident, et il effectue sciemment son recrutement aux États-Unis et au Canada. L'organisation a trouvé le moyen de faire cela en utilisant Internet et des sermons religieux, y compris des messages transmis par un ecclésiastique de Khomeini du nom d'Anwar al-Awlaki. Ce dernier encourage les gens à adhérer au mouvement de manière à contribuer à l'objectif panislamique qui consiste à faire obstacle à la présence et aux intérêts occidentaux en Somalie.

Ce qui est préoccupant, c'est cette contribution à l'instabilité en Somalie et le refoulement possible des jeunes Somaliens qui se rendent là-bas, combattent, sont témoins des turbulences et de l'effusion de sang, acquièrent des aptitudes paramilitaires et militaires, reviennent au Canada encore plus radicalisés et peuvent utiliser ces aptitudes au Canada ou aux États-Unis. Cette suite d'événements est une préoccupation.

Le sénateur Joyal : Monsieur Wark, dans votre exposé, vous avez mentionné qu'il y a deux problèmes déjà anciens. Le premier, c'est la trop grande importance accordée à la collecte de renseignements, et le peu d'évaluation qui pourrait mener à un plan stratégique d'intervention.

Pouvez-vous être plus précis? Il s'agit d'un jugement assez large sur le travail du SCRS et des autres organismes canadiens.

M. Wark : Je vais faire de mon mieux. C'est une question intéressante, et vous m'avez mis dans une position qui ne me permettra peut-être pas de répondre de manière appropriée.

Les organismes de renseignement et le milieu de l'orientation stratégique ont toujours eu ce problème. Les services de renseignement ont tendance à consacrer trop d'argent à la collecte de renseignements au lieu de déployer leurs efforts pour

ensuring that there are systems to place it in front of decision-makers where decision-makers have an opportunity to reflect on it.

Canada shares a traditional problem that is present in many intelligence communities. We spend a great deal on intelligence collection and partly we are forced into that circumstance because increasingly we have to invest in high tech systems for intelligence collection, be it ways of tapping into the Internet, signals intelligence interception and surveillance or other forms of monitoring. These systems become increasingly complex and throw up increasing quantities of information.

The logical reflection on this system is that it does not matter how much information they collect if they do not have a capacity to understand what it is telling them. They are only generating more and more data without sufficient understanding.

I will explain how this issue comes home to roost in Canada, although I cannot be specific because much of this happens behind the screen of national security confidentiality. In the post 9/11 world, I think we woke up to the fact that we were insufficiently strong on the intelligence analysis side, and CSIS tried to ramp up its capabilities. Many other agencies suddenly found themselves in the intelligence analysis business, including Transport Canada, to name one. The Department of National Defence vastly increased its intelligence directorate resources to perform analysis, as did the Department of Foreign Affairs and International Trade and so on. Everyone was following the logic, if you like, that we need more and better. However, that process happened in an ad hoc fashion. We created a variety of sometimes-not-well-connected analytical units across the spectrum of government operations. As we created those units, we diluted the pool of real analytical talent, which takes a long time to grow and mature. We have not appreciated what we needed to do. We may have appreciated that we need better analysis, but our ad hoc response to that phenomenon has been insufficient.

The Integrated Threat Assessment Centre is an interesting phenomenon, but it is an experiment with many problems that we might want to discuss another day.

I will try to answer your question by saying that it is a traditional problem. We have begun to address it, but I do not think we have addressed it well. We have allowed too many analytical units of varying degrees of polity to grow up in the Canadian system without investing in a strong core central analytical unit of the kind that we need, a real fusion centre, which is what ITAC was meant to be. However, it does not have the capacity to fulfil that function.

évaluer l'importance de cette information et garantir qu'il y a des systèmes en place pour la communiquer aux décideurs et leur donner l'occasion d'y réfléchir.

Ce problème ne touche pas seulement le Canada; il est présent dans de nombreux services de renseignement. Nous consacrons beaucoup de ressources à la collecte de renseignements et, en partie, nous sommes obligés de le faire parce que nous sommes tenus, de plus en plus, d'investir dans des systèmes de haute technologie pour la collecte de renseignements, qu'il s'agisse d'espionnage électronique sur Internet, de l'interception et de la surveillance de renseignements électromagnétiques ou d'autres formes de surveillance. Ces systèmes sont de plus en plus complexes et produisent des quantités de plus en plus importantes d'information.

Logiquement, peu importe la quantité d'information que l'on collecte, si l'on n'a pas la capacité de comprendre la signification de cette information, on génère de plus en plus de données sans les comprendre de manière adéquate.

J'expliquerai quelle forme prend ce problème au Canada, même si je ne peux pas fournir de détails puisqu'une grande partie de cette information est protégée par la confidentialité en matière de sécurité nationale. Depuis le 11 septembre, je crois que nous avons compris que nous ne sommes pas assez forts en analyse de renseignements, et le SCRS a essayé de renforcer ses capacités. De nombreux autres organismes se sont soudainement mis à faire de l'analyse de renseignements, dont Transports Canada, pour n'en nommer qu'un seul. Le ministère de la Défense a multiplié les ressources affectées à sa direction du renseignement pour l'analyse, tout comme l'ont fait le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et plusieurs autres. Tout le monde a adopté la logique selon laquelle il fallait des ressources plus nombreuses et plus efficaces, si l'on veut. Toutefois, ce processus s'est fait au coup par coup. Nous avons créé diverses unités analytiques pour couvrir le large éventail des activités du gouvernement, et ces unités n'étaient pas toujours en lien les unes avec les autres. À mesure que nous avons créé ces unités, nous avons dilué le bassin de véritables talents analytiques, dont le développement et la croissance avaient été longs. Nous n'avions pas compris ce qu'il fallait faire. Nous avons peut-être compris que de meilleures analyses étaient nécessaires, mais notre réaction ponctuelle à ce phénomène a été insuffisante.

Le Centre intégré d'évaluation des menaces est un phénomène intéressant, mais il s'agit d'une expérience qui pose de nombreux problèmes. Nous pourrions peut-être en discuter une autre fois.

Je vais essayer de répondre à votre question en disant qu'il s'agit d'un problème de longue date. Nous avons commencé à l'aborder, mais je ne pense pas que nous avons trouvé la solution. Nous avons permis la création, dans le système canadien, d'un trop grand nombre d'unités analytiques à divers degrés d'administration étatique sans investir dans une unité analytique centrale solide du type dont nous avons besoin, c'est-à-dire un véritable centre de fusion. C'est ce que le CIEM devait être. Cependant, il n'a pas la capacité de remplir cette fonction.

Senator Joyal: You said that the policy-making decision process does not take into account the nature of the threat and integrate it into its decision-making capacity. Can you expand more on that point?

We raised that point with representatives of the RCMP, CSIS and DND last week. The answer we received was either a glass half full or half empty. In other words, it was not totally convincing that the system of government was organized such that in every department and at the centre, it was integrated enough to be effective.

Mr. Wark: Again, I am blindly trying to feel the beast, in a way, and this situation is again a product of national security confidentiality issues. Any outside observer will have difficulties providing an honest answer to your question, and any inside observer will also have honest difficulties providing an answer to your questions in an open forum.

My sense is that the difficulty we face is that it has not been the tradition of many departments of government to fully integrate intelligence material, analysis and products into decision-making. It has not been the tradition, especially, to integrate them at the senior level, the cabinet table. I think that goes to what people often say is the absence of an intelligence culture in Canada, whatever that means. It is incontrovertible that we do not have that intelligence culture, but why we do not have it is a complex issue. We are evolving slowly in that direction, but that evolution has been forced by the pace of post 9/11 events.

To be succinct and to give one indication of where we understand the problem but have not fully resolved it, we can ask ourselves who, at the senior-most level, pays attention to intelligence on a regular basis. In Canada, the Prime Minister still does not have a high-level regular intelligence product that fulfills the function of the joint intelligence committee in the U.K. The President of the United States has a daily intelligence briefing. We never had that or thought we needed it. I think we need it now, but we still do not have it.

We created a top-level cabinet committee to look regularly at intelligence issues in relation to security, and the committee was chaired for a time by John Manley. We had a dedicated public safety committee. In recent years, post-2006, we watered down the cabinet committee so that it is now a cabinet committee on public safety and foreign affairs.

I suggest that the very fact that we think it is sufficient to have one cabinet committee looking at these two different, albeit related, and complex areas gives us an indication that we have not yet seized on the priority that this question of intelligence influencing policy-making on broad security issues has to acquire.

Le sénateur Joyal : Vous avez dit que le processus décisionnel d'élaboration des politiques ne tient pas compte de la nature de la menace et ne l'intègre pas dans sa capacité décisionnelle. Pouvez-vous nous donner plus de précisions à ce sujet?

Nous avons soulevé ce point devant les représentants de la GRC, du SCRS et du MDN la semaine dernière. Selon la réponse que nous avons reçue, le verre était soit à moitié plein soit à moitié vide. Autrement dit, on n'était pas entièrement convaincu que le système de gouvernement était organisé de manière à être suffisamment intégré pour être efficace dans chaque ministère de même qu'au centre.

M. Wark : Encore une fois, j'essaie aveuglément de me faire un aperçu du problème, d'une certaine manière, et, je le répète, les questions de confidentialité liées à la sécurité nationale sont un obstacle. Tout observateur extérieur aura de la difficulté à répondre honnêtement à votre question, tandis que tout observateur intérieur hésitera à le faire dans une tribune ouverte.

Selon moi, la difficulté à laquelle nous faisons face relève du fait qu'il n'est pas dans les habitudes d'un bon nombre de ministères du gouvernement d'intégrer pleinement les renseignements secrets, l'analyse et les produits de ces renseignements dans la prise de décisions. Traditionnellement, on n'intègre pas ces choses au niveau supérieur, c'est-à-dire au Cabinet. Je crois que cela reflète ce que les gens disent souvent être l'absence d'une culture du renseignement au Canada, quel que soit le sens qu'on veuille attribuer à cette affirmation. Il est incontestable que nous n'avons pas cette culture du renseignement, mais les raisons pour cela sont complexes. Nous évoluons lentement dans ce sens, mais cette évolution a été précipitée par les événements du 11 septembre.

Pour donner succinctement une indication de notre compréhension du problème et de notre incapacité de le régler entièrement, nous pouvons nous demander qui, parmi les plus hauts dirigeants, porte constamment attention aux renseignements de sécurité. Au Canada, le premier ministre n'a toujours pas de service régulier de renseignement de haut niveau pouvant ressembler au comité conjoint du renseignement au Royaume-Uni. Le président des États-Unis reçoit quotidiennement une séance d'information sur les renseignements de sécurité. Nous n'avons jamais eu cela ni cru que c'était nécessaire. Je pense que c'est nécessaire maintenant, mais ça n'existe toujours pas.

Nous avons créé un comité du Cabinet de niveau supérieur pour examiner régulièrement les questions de renseignement de sécurité, et John Manley en a été le président pendant un certain temps. Nous avons eu un comité de la sécurité publique. Au cours des dernières années, après 2006, nous avons élargi le mandat du comité du Cabinet, lequel se penche maintenant sur la sécurité publique et les affaires étrangères.

À mon avis, le fait que nous croyions qu'un seul comité du Cabinet est suffisant pour examiner ces deux domaines complexes et différents, quoique reliés, indique que nous n'avons pas encore saisi toute l'importance d'utiliser le renseignement de sécurité dans l'élaboration des politiques sur les questions de sécurité dans leur ensemble.

Senator Furey: Mr. Thompson, you referred to Mr. Fadden's accidental cabal comment. You referred to those who consciously contribute to that and those who subconsciously contribute to it. We know that Mr. Wark has made it known on a number of occasions that he disagrees with this accidental cabal issue.

Why do you embrace the concept? Is it because you think that members of the groups to which he referred, which are "single-issue NGOs, advocacy journalists and lawyers," overemphasize the individual-rights side of the security and rights equation, or are there other reasons?

Mr. Thompson: This goes back to my observation over the years that the thinking of most people in political matters is often unconscious. There are some people who are thought of as being from the progressive left and therefore disliking anything that seems to be conservative or reactionary. There are some people who do not like defence or policing at an instinctive level. There are some people who honestly believe that these matters are human rights abuses that have to be taken care of. Other people use human rights abuse as a cover for their own beliefs, perhaps at an unconscious level. As well, there are, again, the front organizations for the various Islamic groups that are working to disable our police and security apparatus where and when they can.

Senator Furey: Are you content to buy into the idea of an accidental cabal?

Mr. Thompson: Accidental cabal; again, I stated that I believe that deliberate cabals are few and far between.

Senator Furey: You made a distinction between those who contribute consciously and those who contribute unconsciously.

The Chair: Mr. Wark, I want to engage you with your notion that we lack a full, if I understood correctly, public annual report on the national security threat, such as exists in other democracies like our own.

If I weave together two or three of the comments you made, I conclude that because we do not have an intelligence culture, governments of different affiliations over the years have not been prone to move in this direction.

Except for the Security Intelligence Review Committee, we also have no structured parliamentary oversight with respect to security activities, certainly not with respect to the Royal Canadian Mounted Police, and certainly not with respect to defence security. I expect that the distinguished officials who appeared before us last week, and did an excellent job, all had far higher security clearances than anyone sitting around the Senate side of this table, for good and substantial reason.

If there was that kind of report, I assume your belief would be that it would be debated at Parliament, there would be committee hearings and it would perform a function of public education.

Le sénateur Furey : Monsieur Thompson, vous avez mentionné le commentaire de M. Fadden sur la cabale involontaire qui existe. Vous avez dit que certaines personnes contribuent consciemment à cette cabale tandis que d'autres y contribuent inconsciemment. Nous savons que M. Wark a nié l'existence de ce phénomène à plusieurs reprises.

Pourquoi croyez-vous à ce concept? Est-ce que c'est parce que vous croyez que les membres des groupes dont il a parlé, c'est-à-dire « les ONG à but unique, les journalistes qui défendent les présumés terroristes et les avocats », accordent trop d'importance aux droits individuels par rapport à la sécurité, ou avez-vous d'autres raisons?

M. Thompson : Au fil des ans, j'ai appris que les réflexions politiques de la plupart des gens sont souvent inconscientes. Il y a des gens qui sont considérés comme étant de la gauche progressiste et qui s'opposent donc à tout ce qui semble être conservateur ou réactionnaire. Il y a des gens qui, instinctivement, n'apprécient pas la défense ni les services de police. Il y a des gens qui croient sincèrement qu'il s'agit de violations des droits de la personne auxquelles on doit mettre fin. D'autres gens utilisent les violations des droits de la personne pour masquer leurs propres croyances, parfois inconsciemment. De plus, il y a, encore une fois les organisations de front des divers groupes islamiques qui travaillent en vue d'invalider nos services de police et notre appareil de sécurité chaque fois qu'elles en ont l'occasion.

Le sénateur Furey : Êtes-vous prêt à souscrire à l'idée d'une cabale involontaire?

M. Thompson : Une cabale involontaire; encore une fois, j'ai dit que je croyais que les cabales volontaires étaient très rares.

Le sénateur Furey : Vous avez fait une distinction entre ceux qui contribuent consciemment et ceux qui contribuent inconsciemment à ce phénomène.

Le président : Monsieur Wark, j'aimerais vous parler de votre position selon laquelle, si je vous ai bien compris, nous avons besoin d'un rapport public annuel sur les menaces à la sécurité nationale, comme il en existe dans d'autres démocraties comme la nôtre.

Si je me fie à deux ou trois des commentaires que vous avez faits, j'en conclus que, comme nous n'avons pas de culture du renseignement, les gouvernements formés par divers partis au fil des ans n'ont pas été enclins à adopter cette orientation.

Mis à part le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, nous n'avons également pas de surveillance parlementaire structurée des activités de sécurité menées par la Gendarmerie royale du Canada ou par le ministère de la Défense et de la Sécurité. J'imagine que les distingués représentants qui ont comparu devant nous la semaine dernière et qui ont fait un excellent travail avaient des autorisations de sécurité beaucoup plus élevées que n'importe quel membre du comité sénatorial, et cela est justifié.

Si un rapport de ce genre existait, je présume que vous croyez qu'on en débattrait au Parlement, qu'on tiendrait des audiences à son sujet et qu'il permettrait de renseigner le public.

What are the elements, by category, that you and your colleagues on the expert panel might wish to see included in that kind of report?

Mr. Wark: Thank you for the opportunity of trying to outline this report. This kind of report can find a model, for example, in either the U.S. national security strategy statements — substantive documents, the most recent iteration of which was released last week by the Obama administration — or maybe a little more pointedly in the annual threat assessments that the Director of National Intelligence in the United States is required to provide to Congress.

We see a combination of things in these kinds of documents, and the documents are replicated in other forms and other national jurisdictions, for example, the U.K. security strategy, and other statements in the Netherlands, France and so on. We see a substantive discussion of the nature of the international security environment and the kinds of threats that are present in the 21st century, and these threats, of course, are complex. They can range from threats posed by nation-states and non-state actors to threats posed by forces that are beyond human agency, such as ecological degradation and natural disasters. Some portrait of the international security environment and how it might impact on Canada's national security interests would be a key component of this document.

The other aspect would be to explain Canadian policy responses. How is the Canadian government at the federal level, where it has primary jurisdiction, marshalling its resources, spending taxpayers' dollars, to try to meet these threats in the present and in the future? One way that this kind of annual reporting can be of value is to make sure it is not simply a snapshot in time about a specific year but it looks back and ahead and discusses trends because trends themselves will be important parts of this kind of discussion. Whether it was done as a result of a direct documentary production by the government, perhaps from the National Security Adviser to Parliament, or generated in terms of a report prepared for a parliamentary committee, there are various things we could do here.

However, as you suggest, it points to the absence of any parliamentary committee of a kind that was once suggested we might create to deal with security and intelligence issues, and was the result of all-party consensus at one time. The bill died on the Order Paper in 2006, if I recall. The instruments we have allowed to substitute, for example, the public versions of the Security Intelligence Review Committee report and the inspector general's certificate, are redacted documents, and they are so heavily redacted that, from my perspective, reading them over many years, they are of little value as an educational tool.

I have two things in conclusion. We need that kind of annual reporting of the substantive kind from the government through Parliament. We need a dedicated parliamentary committee with

Quels sont les éléments, par catégorie, que vous et vos collègues ici présents aimeriez voir inclus dans ce type de rapport?

M. Wark : Merci de me donner l'occasion d'essayer de décrire ce rapport. Ce type de rapport pourrait se fonder, par exemple, sur le modèle des déclarations américaines sur les stratégies en matière de sécurité nationale — il s'agit de documents de fond, dont la plus récente version a été diffusée la semaine dernière par l'administration Obama — ou peut-être qu'il pourrait s'agir d'un document plus pointu comme les évaluations annuelles de la menace que le directeur du renseignement national aux États-Unis doit fournir au Congrès.

Nous voyons une combinaison de choses dans ces types de documents, lesquels prennent d'autres formes dans d'autres pays, par exemple, la stratégie de sécurité du Royaume-Uni, et d'autres déclarations aux Pays-Bas, en France et dans d'autres États. Ces documents rendent compte de la nature du contexte de la sécurité internationale et des types de menaces qui sont présentes au XXI^e siècle, lesquelles sont, bien sûr, complexes. Elles peuvent comprendre les menaces posées par des nations-États et des acteurs non étatiques, de même que des menaces posées par des forces qui ne dépendent pas des humains, comme la dégradation de l'environnement et les catastrophes naturelles. Un portrait du contexte de la sécurité internationale et des répercussions qu'il peut avoir sur les intérêts canadiens dans le domaine serait une composante clé de ce document.

Les interventions stratégiques canadiennes y seraient également expliquées. Comment le gouvernement du Canada, à l'échelle fédérale, où il a la compétence principale, mobilise-t-il ses ressources et dépense-t-il l'argent des contribuables pour tenter de réagir à ces menaces actuelles et futures? Un tel rapport annuel sera d'autant plus utile si on s'assure qu'il ne s'agit pas tout simplement d'un aperçu ponctuel de la situation durant une année particulière. Il devra comprendre un regard sur le passé et des prévisions, et aborder les tendances parce que ces dernières sont une partie importante de ce type de communication. Il pourrait s'agir d'un document produit directement par le gouvernement, peut-être par le conseiller en matière de sécurité nationale au Parlement, ou d'un rapport préparé pour un comité parlementaire. Les possibilités sont nombreuses.

Cependant, comme vous l'avez dit, cela nous rappelle l'absence d'un comité parlementaire qui se pencherait sur les questions liées à la sécurité et au renseignement. Par le passé, on a suggéré la création d'un tel comité, ce qui, à une certaine époque, avait recueilli le consensus de tous les partis. Le projet de loi est mort au Feuilleton en 2006, si je m'en souviens bien. Les outils que nous avons créés en tant que remplacement, par exemple, les versions publiques du rapport du Comité de surveillance des activités de renseignements de sécurité et le certificat de l'inspecteur général, sont des documents si épurés que, du point de vue d'une personne qui les lit depuis de nombreuses années, ils ont peu de valeur en tant qu'outils informatifs.

Je vais donc mentionner avec deux choses, en conclusion. Nous avons besoin de ce genre de rapport annuel de fond de la part du gouvernement, par l'entremise du Parlement. Nous avons besoin

some form of security clearance available to it that can expertly evaluate, critique and judge the nature of those reports and allow that document to be taken up by the media, the informed community and Canadians to digest as they will.

Mr. Thompson: The only distinction I will add is that I would plead that such a document be frank, forthright and clear. The old U.S. Patterns of Global Terrorism document that was issued for the general public, which means the media, used to be the defining document for media and public discussions of terrorism for many years. We could produce something like that document, especially if it talked about domestic issues.

The other point, of course, is that SIRC's public statements used to be masterpieces of brevity, which meant the release of the document was a nonstory: There is nothing to report; everything is fine; move on, citizen.

If we are to have a factual debate, we need the facts.

Mr. Littlewood: I agree with my colleagues. I suggest going for an annual report, perhaps by the National Security Adviser, however it is laid before Parliament or the cabinet, and that the document is public, which will allow us, over time — it is not an instant response — to require someone to look at the various trend lines that affect security, which, if nothing else, will at least give people like me or Professor Wark extra ammunition for people who are dazzled simply by the latest headline. If people can look at the trend line, then they will not want to look at the headlines. That is the key issue here. We are building a picture over time.

Senator Smith: What level of confidence do you have that this government will issue a frank, candid and forthright report such as you describe?

The Chair: Or any government, to be fair.

Senator Smith: Any government.

Mr. Thompson: Hope springs eternal.

Senator Smith: That was a good answer.

Senator Joyal: On a point of information, chair, I want to share with the members of the committee and our witnesses that it was one of our first recommendations, a long time ago. The government came close to accepting the establishment of a permanent committee. There was an election and the Canadian voters decided otherwise. I think for you gentlemen and for us as senators, we have to come back to that recommendation, first and foremost.

The Chair: I cannot agree more with that proposition. With that, may I express the committee's thanks and the Senate's thanks to Professor Littlewood and Professor Wark. Mr. Thompson, you

d'un comité parlementaire bénéficiant d'une autorisation de sécurité lui permettant d'évaluer, de critiquer et de juger de manière éclairée la nature de ces rapports, et nous devons communiquer ce document aux médias, à la communauté renseignée et aux Canadiens afin qu'ils l'interprètent comme bon leur semble.

M. Thompson : La seule chose que j'aimerais ajouter, c'est que, dans ce document, on doit être franc, honnête et clair. L'ancien document américain sur les modèles de terrorisme global, qui était diffusé à la population générale, ce qui veut dire les médias, a été le document de référence pour les médias et les discussions publiques sur le terrorisme pendant de nombreuses années. Nous pourrions produire quelque chose de semblable, surtout pour aborder les questions d'ordre national.

L'autre chose que je voulais souligner, c'est que, bien sûr, les déclarations publiques du CSARS étaient de véritables modèles de concision, ce qui veut dire que leur publication était essentiellement inutile : il n'y a rien à signaler; tout va bien; citoyens, reprenez le cours normal de votre vie.

Si nous voulons un débat fondé sur des faits, il nous faut des faits.

M. Littlewood : Je suis d'accord avec mes collègues. Je suggérerais un rapport annuel, peut-être produit par le conseiller en matière de sécurité nationale, quelle que soit la manière que l'on décide de le communiquer au Parlement ou au Cabinet. Ce document serait public, ce qui nous permettrait, au fil du temps — ça ne serait pas quelque chose d'instantané — d'examiner les diverses tendances qui influent sur la sécurité. Ainsi, à tout le moins, des gens comme M. Wark et moi serons mieux outillés pour répondre aux gens qui se laissent impressionner par les titres des journaux du jour. Si les gens peuvent déceler des tendances, ils ne se préoccupent pas des titres des journaux. C'est ça, la clé. Nous voulons donner un aperçu au fil du temps.

Le sénateur Smith : Dans quelle mesure êtes-vous confiant devoir le gouvernement au pouvoir publier un rapport empreint de franchise et d'honnêteté comme ce que vous avez décrit?

Le président : Ou, par souci d'impartialité, n'importe quel gouvernement.

Le sénateur Smith : N'importe quel gouvernement.

M. Thompson : L'espérance est un puits sans fond.

Le sénateur Smith : C'est une bonne réponse.

Le sénateur Joyal : À titre d'information, monsieur le président, j'aimerais aviser les membres du comité et nos témoins du fait que c'était l'une de nos premières recommandations, il y a longtemps. Le gouvernement a failli accepter l'établissement d'un comité permanent. Il y a eu des élections, et les électeurs canadiens en ont décidé autrement. Je crois que pour vous, messieurs, et pour nous en tant que sénateurs, nous devons revenir sur cette recommandation, d'abord et avant tout.

Le président : Je suis tout à fait d'accord sur cette proposition. Sur ce, je vous remercie, monsieur Littlewood et monsieur Wark, au nom du comité et au nom du Sénat. Monsieur Thompson, vous



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Mackenzie Institute:

John Thompson, President.

As individuals:

Wesley Wark, Professor, Munk School of Global Affairs,
University of Toronto;

Jez Littlewood, Director, Canadian Centre of Intelligence and
Security Studies, Carleton University.

TÉMOINS

Mackenzie Institute :

John Thompson, président.

À titre personnel :

Wesley Wark, professeur, Munk School of Global Affairs,
Université de Toronto;

Jez Littlewood, directeur, Canadian Centre of Intelligence and
Security Studies, Université Carleton.